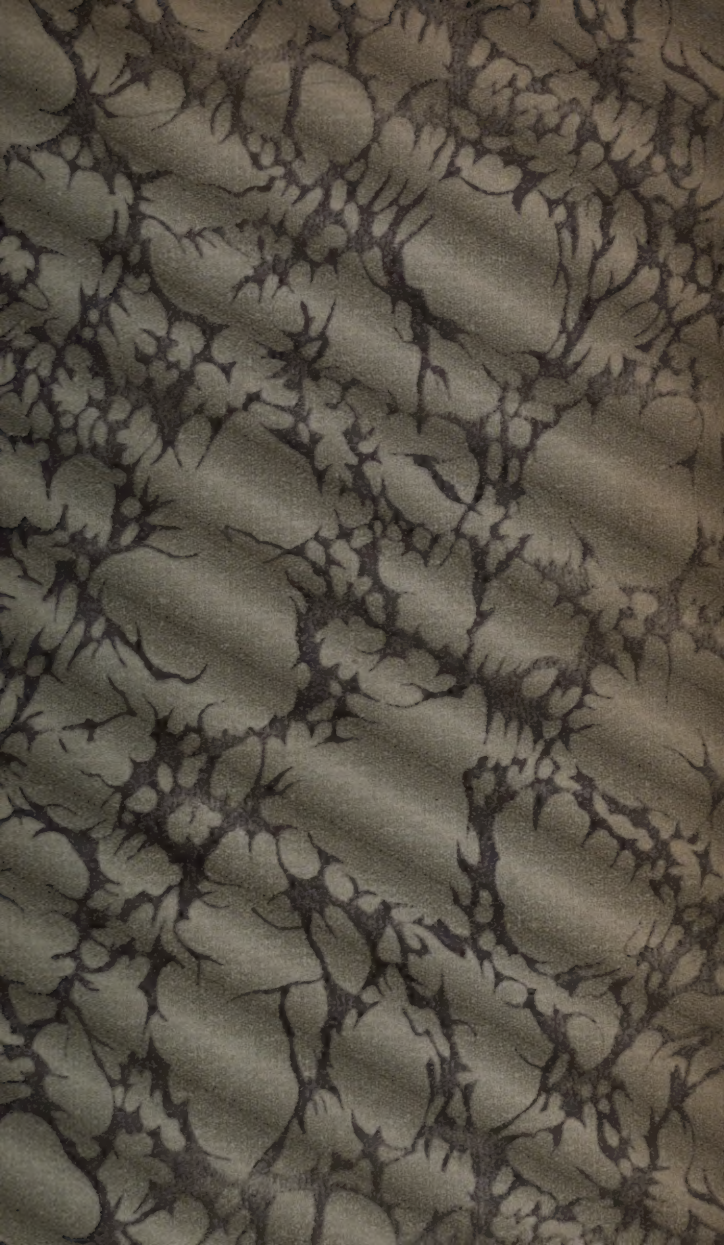


3 1761 05970464 3

















THÉÂTRE COMPLET

IV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*cinquante exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés de 1 à 50  
et cent cinquante exemplaires sur papier du Marais  
numérotés de 51 à 200*

---

---

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

---

*Chez le même Editeur :*

LA TENDRESSE. — L'HOMME A LA ROSE.  
VERS PRÉFÉRÉS.

THÉÂTRE COMPLET

Tome I : LA LÉPREUSE. — L'HOLOCAUSTE.  
Tome II : LE MASQUE. — L'ENCHANTEMENT.  
Tome III : RÉSURRECTION. — MAMAN COLIBRI.

*Pour paraître prochainement :*

L'ENFANCE ÉTERNELLE, roman autobiographique.

ESLO  
HENRY BATAILLE

THÉÂTRE

COMPLET

IV

LA MARCHE NUPTIALE  
POLICHE

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Suède et la Norvège

205397  
27. 8. 2



PQ

2603

B7A19

1922

L4

# LA MARCHE NUPTIALE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

*Représentée pour la première fois sur la scène du théâtre du Vaudeville, le 27 octobre 1905, reprise à la Comédie-Française, le 24 novembre 1913.*

# PERSONNAGES

VAUDEVILLE  
1905

COMEDIE-FRANCAISE  
1913

MM.

MM.

ROGER LECHATÉLIER.	GASTON DUBOSC.	GEORGE GRAND.
CLAUDE MORILLOT..	JANVIER.	GEORGES BERR.
EUGÈNE.....	BARON FILS.	CHARLES GRANVAL.
VICOMTE DE SAUSSY.	ROGER MONTEAUX.	GEORGES LE ROY.
CLOZIÈRES.....	JOFFRE.	REYNAL.
GÉNÉRAL DUPLESSIS- LATOUR.....	C. BERT.	GERBAULT.
FRANÇOIS.....	VERTIN.	CHAIZE.
D'ANDELY.....	BAUD.	SARCEY.
LE CHEF D'ORCHESTRE.	DRAQUIN.	
CHARLES.....	LALBARÈDE.	MARCEL DUFRESNE.
UN PORTEUR DE PIANO.	FERRÈS.	GARAY.

Mmes

Mmes

GRACE DE PLESSANS..	BERTHE BADY.	PIÉRAX.
SUZANNE LECHATE- LIER.....	GABRIELLE DORZIAT.	LARA.
MADAME DE PLESSANS.	CÉCILE CARON.	JEANNE EVEN.
MADemoisELLE AIMÉE.	BERTILE LEBLANC.	BERTHE BOVY.
MADAME CLOZIÈRES..	PAULE ANDRAL.	JANE FABER.
MADemoisELLE D'AN- DELY.....	HARLAY.	LAURENCE DULUC.
MAGUET.....	YVONNE DE BRAY.	MARKEN.
HORTENSE DE PLES- SANS.....	JEANNE MARIE-LAURENT.	LÉO MALRAISON.
MADAME DE VERNEUIL.	NETZA.	
MADAME GRILLAT..	HENRIETTE ANDRAL.	ANDRÉE DE CHAUVERO
MARIETTE DE PLES- SANS.....	MAGNYLL.	YVONNE DUCOS.
JULIENNE.....	HAUSSMANN.	BERZANNE.
MIETTE.....	MASSARI.	GEORGE.
NELLY LECHATÉLIER..	LA PETITE HENRY.	LA PETITE RENÉE PRÉ

# LA MARCHE NUPTIALE

---

## ACTE PREMIER

Une petite fille seule est dans le salon. Celui-ci est à demi éclairé, préparé pour une réception. On voit, très allumée, la salle à manger, par les portes ouvertes ; les domestiques y circulent, préparant la table et parlant haut. Au lever du rideau, on entend une voix appeler dans la maison : « Nelly ».

## SCÈNE PREMIÈRE

NELLY seule, puis SUZANNE  
LECHATÉLIER

NELLY, *criant*.

Maman, je suis là...

*Suzanne Lechâtelier entre vivement. Elle n'a pas fini de s'habiller. La jupe est mise, le collier de perles passé, mais elle n'a qu'un léger déshabillé jeté sur les épaules.*

SUZANNE

Nelly !... Tiens, vite... les cartons pour la table... Veux-tu les faire, s'il te plaît ?

NELLY

Oui, maman.

SUZANNE

Voici la liste. Tu ne te tromperas pas ; tout ceci à ma droite, tout ceci à ma gauche, bien dans l'ordre... Quand tu auras écrit les cartons, tu les poseras toi-même...

NELLY

Bien, maman.

SUZANNE

Ne te trompe pas. Je ne mets plus M<sup>me</sup> Vaudoïn à côté de M. d'Auteville comme d'habitude. M<sup>me</sup> Vaudoïn m'a envoyé un télégramme pour me dire qu'ils étaient brouillés tous les deux, de puis hier soir. Je les ai mis très loin l'un de l'autre.

NELLY

Pour qu'ils ne puissent pas se donner des coups de pied sous la table?

SUZANNE

J'espère bien que mes invités n'ont pas d'aussi mauvaises habitudes.

NELLY

Mais la petite Madeleine m'en donne bien chaque fois qu'elle vient dîner ici.

SUZANNE

Ce n'est pas la même chose. M<sup>me</sup> Vaudoïn et M. d'Auteville sont trop bien élevés pour faire comme la vilaine petite Madeleine. Tâchez d'être sages à votre table, les enfants...

NELLY

Et si elle m'en donne encore, ce soir, maman, la petite Madeleine, des coups de pied, faut-il les lui rendre?

SUZANNE

Du tout. Tu mettras gentiment tes pieds sous ta chaise; tu te rappelleras que c'est toi qui reçois



et que la maîtresse de maison doit subir tous les inconvénients de ses invités, sans jamais protester... Ça te formera... Ecris.

*La petite s'installe à un secrétaire ouvert. Au moment où sa mère s'en va, un domestique entre.*

FRANÇOIS

Madame, c'est la corbeille de la table.

SUZANNE, *regardant la corbeille.*

Oui, ça ira...

FRANÇOIS

Il y a aussi des lilas pour le salon, mais on les a mis cinq minutes dans la glacière, comme la fleuriste l'a recommandé.

SUZANNE

Bien.

*Les domestiques sortent.*

NELLY, *écrivain.*

Tu vas prendre mal, maman. Tu es toute nue.

SUZANNE

J'ai fini... Oh ! ce collier est insupportable !... Il faudra que je le fasse arranger. Emilie m'a encore pris des petits cheveux dans le fermoir. Elle est d'un sans-soin, cette fille !... Veux-tu m'aider ? (*Nelly se hausse jusqu'au collier. Sa mère se baisse.*) Prends garde. Tu me fais mal.

NELLY

C'est que je ne suis pas assez grande.

SUZANNE

Laisse maintenant... Ça va...

*Un autre domestique entre par la porte principale avec un plateau à la main.*

SUZANNE, apercevant le plateau.

Qu'est-ce que c'est?... Non, non, je n'y suis pour personne : à cette heure-ci, jamais, Charles.

CHARLES

Madame, la personne a beaucoup insisté pour que je passe au moins la carte à madame... Elle m'a dit qu'elle n'en avait que pour une seconde.

SUZANNE, prenant la carte.

Grâce de Plessans !... Grâce !... Oh ! par exemple, c'est fort !... Oui, oui, faites entrer ici... Dites-lui que je finis de m'habiller... l'affaire de deux minutes... Quelle heure est-il ?

CHARLES

Sept heures, madame.

SUZANNE

Oui, j'ai le temps. Le dîner à huit heures et demie précises, n'est-ce pas?... Faites entrer. Viens, Nelly, tu écriras les cartons dans le cabinet de papa, ou dans ta chambre.

NELLY, emportant les papiers.

Maman, je désire qu'on ne nous serve pas de champagne à notre table... (*En sortant, derrière les jupes de sa mère.*) C'est parce que la petite Made-

leine l'aime beaucoup... alors ça la privera, de ne pas en avoir... et puis, maman...

*Les voix se perdent. Le domestique a fermé les portes de communication avec la salle à manger, allumé le lustre, puis est sorti. Il rentre un instant après, faisant passer devant lui deux personnes.*

CHARLES

Voulez-vous vous donner la peine d'entrer. Madame va venir tout de suite.

*Il ressort.*

## SCÈNE II

GRACE DE PLESSANS, CLAUDE MORILLOT

*Les deux personnes restent un instant droites et gênées. L'une est une jeune femme de vingt-sept ans d'apparence, coiffure de jeune fille, costume tailleur, toque de fourrure, simple. L'autre, l'homme, paraît le même âge; l'air doux, timide; la redingote va mal; il tient sans adresse un chapeau haut de forme un peu démodé. Ils ne s'asseyent pas.*

CLAUDE MORILLOT, à mi-voix

Tu vois, nous les dérangeons. Ils ont un dîner. Si nous nous en allions...

GRACE

Comme tu es timide ! Qu'est-ce que ça fait ?

CLAUDE, hochant la tête.

Ça fait.. ça fait... C'est pour toi ce que j'en dis...

GRACE

Oh ! si c'est pour moi, ne crains rien. Après tout, ce qui peut arriver de pire ne sera jamais bien terrible. Et puis je la connais, je t'assure, elle a très bon cœur. Tu verras... Elle est tout de suite très sympathique... Il faudrait qu'elle eût bien changé.

CLAUDE

Je n'en doute pas. Seulement c'est moi qui ne lui serai peut-être pas sympathique du tout ; voilà ce qu'il y a à craindre. Alors, un affront...

GRACE

Mon pauvre Claude ! Tu n'as donc pas beaucoup de courage ?

CLAUDE

Oh ! si, va ! C'est pour toi, Grâce...

GRACE

Et puis, qu'est-ce que tu veux?... Il faut bien... Si ça ne réussit pas, nous irons demain voir M<sup>me</sup> Vieulle.

CLAUDE

Comme tu voudras ! Tu sais bien que je te suivrais les yeux fermés... Ils sont bien logés, ici... Ce sont des gens très, très riches, alors, hein ?

GRACE

Je ne sais pas. Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle est mariée... Sœur Marie-Paul m'avait écrit à Aix qu'elle avait fait un mariage important... La glucose, ça rapporte, de nos jours !...

CLAUDE, *hochant la tête.*

Plus que la musique, bien sûr ! (*Silence.*) C'est bête, mais j'ai le cœur qui bat ; tu n'as pas idée !...

GRACE

Tu es tout pâlot... Baisse le bas de ton pantalon.

CLAUDE, *vivement.*

Oh ! c'est vrai, j'avais oublié... Je te demande pardon... J'aurais dû me faire donner un coup par un cireur avant de monter...

GRACE

Oh ! les cireurs, à Paris !...

CLAUDE

J'aurais dû aussi mettre mon pantalon à carreaux... Il est plus neuf. Mais je ne croyais pas que ce serait si allumé. (*Il s'inspecte, gêné, puis lève les yeux sur elle avec un sourire forcé.*) Je ne suis pas trop mal?... Je ne te fais pas trop honte, dis ?

GRACE, *avec un mouvement de reproche.*

Oh !... Attends, ta cravate... Je veux être fière de toi, au contraire, fière de mon Claude ! Qu'est-ce que c'est que ces idées, hein ?

*Elle lui arrange vivement, d'un tour de main, sa cravate, un peu le pli des cheveux et fronce les sourcils. Avec une pichenette.*

CLAUDE

Ah ! la voilà...

*Ils se séparent brusquement et restent droits, postés.*

GRACE

Non... C'est un domestique...

*Un temps. Ils s'asseyent. Ils ne disent plus rien,*

*attendant, l'oreille dressée aux bruits de l'appartement. Tout d'un coup, sous le long silence, leurs regards se rencontrent. Il lui sourit comme pour se donner du courage à lui-même, avec un petit soupir d'angoisse.*

CLAUDE

Petite mimite, va...

GRACE. *de loin, lui répond par le même sourire court et comme machinal, l'œil ailleurs, l'oreille préoccupée.*

C'est rien, c'est rien...

*Ils restent ainsi, sans geste, patients, les sourcils seulement un peu contractés. La porte s'ouvre avec fracas.*

### SCÈNE III

LES MÊMES, SUZANNE LECHATÉLIER

SUZANNE, *en coup de vent, s'exclamant de la porte.*

Hé, bonjour... ma petite Grâce!... Comment, toi à Paris!... Que je t'embrasse!

GRACE, *simplement.*

Bonjour, Suzanne...

*Suzanne Lechatelier arrête net ses effusions, interdite en apercevant le monsieur qui accompagne Grâce de Plessans. Elle salue, étonnée.*

SUZANNE

Monsieur... (A Grâce.) Je te demande pardon, je ne suis peut-être pas au courant... Dix ans que nous ne nous sommes vues, cinq ou six que nous ne nous sommes écrit!... Bien des événements heureux ont pu depuis se produire sans que tu m'aies avertie... (Rassurée à cette idée, elle

*s'exclame de suite.*) Tu n'as pas trop changé, tu sais, Grâce... Et moi?

GRACE

Toi non plus. Tu es plus belle... plus... intimidante... Tu as toujours les mêmes yeux. (*Vivement.*) Je vais t'expliquer... Je me suis permis de ne pas venir seule... J'ai préféré être franche avec toi... Je viens te demander un service... Comme je t'ai toujours connue si bonne, si intelligente, au couvent... je me suis dit : mieux vaut ne pas y aller par quatre chemins...

SUZANNE, *plus froide.*

Assieds-toi... Asseyez-vous, monsieur.

CLAUDE, *qui est resté dissimulé derrière Grâce en roulant le bord de son chapeau, avec un sourire contraint*

Mais madame ne peut peut-être pas nous écouter.

GRACE, *s'asseyant.*

Tu as du monde à dîner? Je ne reste qu'un instant... Je te remercie de m'avoir reçue...

SUZANNE, *avec un ton réservé.*

Oh! j'ai le temps... Nous avons été liées d'une si bonne, si profonde amitié de jeunes filles... La vie, l'éloignement, nous ont séparées... Je l'ai souvent regretté. Tu vois, j'étais si peu au courant de ta vie que je te croyais encore à Aix... Sœur Marie-Paul, avec laquelle je suis restée en correspondance, me l'avait écrit du moins...

GRACE

J'y étais encore il y a huit jours...

SUZANNE

Ah ! bah ! (*Coup d'œil rapide sur l'inconnu.*) Enfin, bref, si tu veux m'expliquer, ma chère amie...

GRACE

Oh ! c'est très simple... Monsieur et moi nous nous aimions... à Aix. Mes parents n'ont pas voulu entendre parler de ce mariage... Monsieur Claude Morillot...

*Elle le présente.*

CLAUDE, *se levant et saluant.*

Madame...

GRACE

M. Claude Morillot était mon professeur de piano... Nous faisons beaucoup de musique... tu vois, c'est banal... Monsieur est premier prix du Conservatoire de Nancy.

CLAUDE, *protestant.*

Oh !... il n'y a pas grand mérite...

GRACE

Tu connais mon père ? Tu te souviens de lui ?...

SUZANNE

Un peu, du moins...

GRACE

Et maman ?... Quand j'ai annoncé ma résolution de me marier selon mon cœur avec l'homme que j'avais choisi, ç'a été un drame. Tu penses ! Notre souche, la vieille aristocratie de la famille...

SUZANNE

Mais vous êtes un des plus grands noms, je crois, du Roussillon.



GRACE

Je ne le sais que trop !... On a agité tous mes ancêtres à cette occasion... Il paraît qu'ils auraient frémi dans leur tombe.

SUZANNE

Mais ce sont des sentiments très respectables, à mon avis.

GRACE

Je parle sans rancune, Suzanne, et sans exaltation... Telle tu m'as connue au couvent, telle je suis encore... Très réfléchi et très calme, tu te souviens ? Bonnes notes et bons devoirs. J'ai averti papa et maman de ma décision. Papa est premier président, tu sais ?

SUZANNE

Je savais, oui, qu'il avait une situation dans la magistrature, mais j'ignorais au juste laquelle...

GRACE

Oui, la magistrature assise, et notre grand nom, les deux cloches !... J'aurais déshonoré toute la famille... toute la province, où nous comptons des parents à l'infini... La situation, le siège de papa... Alors, tu comprends ! Ça été des scènes terribles... Ma mère eût été peut-être moins intraitable. Elle est bien du Midi. Plus criarde que résolue... Mais, papa, c'est le Midi froid, le Midi glacial ; rien de plus terrible. On a chassé monsieur.

CLAUDE, qui ponctue ce récit de ses hochements de tête.

C'est exact, c'est exact.

GRACE

Il était professeur au lycée...

CLAUDE, *vivement.*

Ça ennuie peut-être madame, toutes nos histoires.

GRACE

Bref, la situation devenait intolérable. Mon choix était fait... Mon père m'a maudite devant mes deux sœurs réunies en conseil de famille... J'ai rejoint M. Morillot et nous sommes venus à Paris... Voilà huit jours que nous l'habitons.

SUZANNE, *se levant.*

Mais enfin, c'est fou!... C'est fou!... C'est un coup de tête dont les conséquences vont devenir pour toi effrayantes... ma petite Grâce!

GRACE

Les conséquences sont toutes pesées... Ce n'est pas un coup de tête... Oh! je ne suis pas une romanesque, va... ni un cerveau brûlé... Nous avons parfaitement senti que nous nous aimions pour la vie, moi et M. Mo..., tu permets que je dise Claude devant toi? Ce sera plus simple, moins bêta.

SUZANNE

Mais quelle démente!... Je me demande si je rêve... Toi, Grâce de Plessans, abandonner une situation mondaine... un avenir aussi brillant que celui qui t'attendait peut-être... anéantir ainsi ton existence!... Je vous demande pardon de dire cela devant vous, monsieur; mais enfin,

puisque mon amie a trouvé bon de vous amener, il faut que vous l'entendiez comme je le pense...

CLAUDE

Faites donc, faites donc... madame; c'est trop naturel... J'ai bien dit, croyez-le, à Mademoiselle de Plessans, qu'il était préférable de ne pas l'accompagner... Je connais les convenances.

SUZANNE

Il ne s'agit pas de convenances, monsieur. Si je m'occupais des convenances, croyez bien que je ne vous recevrais même pas et que j'aurais déjà trouvé moyen de mettre un terme à cet entretien; mais il s'agit d'une amie qui m'était chère à plus d'un titre, à laquelle je porte le plus vif intérêt. Mon devoir est donc de dire toute ma pensée... Je n'ai pas à juger les pressions qui ont pu agir sur son jeune cerveau... mais elle se crée là une situation si lamentable que je devrais mille fois l'en avertir, s'il y avait seulement une chance de la dissuader à temps... Je ne crois pas que ce soit le cas...

CLAUDE

Oh! madame, vous ne le lui direz pas plus que je ne l'ai fait moi-même... La gêne, peut-être la misère... tout cela je l'ai fait valoir à ses yeux.

GRACE, *se levant vivement.*

M. Morillot est à couvert, Suzanne. Il n'est pour rien dans cette fuite... C'est moi qui l'ai contraint à partir, au contraire. Il ne voulait pas, pour moi, s'y résoudre... Je revendique toute la responsabilité...

SUZANNE

Mais enfin, de quoi allez-vous vivre? Avez-vous un peu d'argent?

GRACE

J'avais quelques économies de jeune fille, monsieur, ses économies de répétiteur, le profit de ses leçons particulières au lycée. Il avait aussi organisé dernièrement, à l'évêché, un concert spirituel qui lui a rapporté un peu... Oh! l'ensemble ne fait guère!... Il compte donner des leçons de piano; il est très virtuose... mais il se consacrera pour l'instant à l'enseignement...

SUZANNE

On vit difficilement à Paris avec des cachets de cent sous... Eh! oui, je dis crûment la chose!... Pourquoi se leurrer?

GRACE, *timidement.*

Aussi ai-je pensé, justement, que peut-être toi, avec tes relations, tu pourrais lui trouver un emploi différent dans la journée... Il donnerait des leçons de piano de cinq à huit heures... Le reste du temps il travaillerait... Ton mari, je crois, a des usines importantes?... Peut-être un poste vacant peut se trouver...

CLAUDE, *protestant.*

Oh! si modeste qu'il soit... j'accepterais le plus petit emploi.

GRACE

Il est très intelligent... Il se mettrait très vite au courant. Tu excuses ma première pensée et

mon premier souvenir qui ont été pour toi... Quant à moi, je travaillerai aussi... Ça ne m'effraye pas, bien au contraire... Madame Vieulle, je ne sais pas si tu la connais, une grande amie de Césarine Videcoque? ...

SUZANNE

Ah ! oui, la Césarine avec sa natte dans le dos.

GRACE

Où on lui accrochait toujours des sauterelles ou des cigales, tu te souviens?... Eh bien, Madame Vieulle, qui est une de ses grandes amies, m'a promis de me faire entrer dans la maison Rimmel.

SUZANNE, *ironique.*

Pour une jeune fille du monde, je comprends que tu accueilles avec joie ce : « Avec ça, madame ? »

GRACE

Oh ! non pas... Je serais dans les écritures... Seulement mon rêve, mon idéal... (*Souriant.*) tu vois, j'emploie les grands mots... mon idéal serait de diriger dans une maison de thé... C'est propre et agréable. J'aimerais ça... Mais je sais bien que c'est un idéal... peut-être pas irréalisable pourtant ?

SUZANNE

Dieu ! que c'est irritant de t'entendre parler de la sorte ! Grâce, tu n'as pas ton bon sens, ma petite !...

GRACE, *détournant les yeux très doucement.*

Mais si, Suzette, mais si...

*Suzanne Lechâtelier, énervée, fait à son amie quelques*

*gestes d'impatience qui témoignent de l'envie qu'elle aurait de lui parler sans gêneur. A la fin elle n'y tient plus.*

SUZANNE

J'ai besoin de dire un mot en particulier à mon amie. Vous permettez, monsieur?

CLAUDE, *avec empressement.*

Mais je vais me retirer, madame.

*Il se lève très vite pour s'en aller*

SUZANNE

Inutile... un mot seulement... Tenez, si vous voulez regarder cet album de photographies, sur la table, vous y trouverez la photographie de Grâce à seize ans. (*Elle lui passe, au fond de la pièce, d'un geste rapide, comme on a pour un inférieur ou un indifférent, le livre qui traîne sur une table près de la salle à manger. Entraînant Grâce à l'écart.*) Voyons, dis-moi à moi, mon petit, que c'est un coup de tête sans conséquence et que tu vas rentrer sagement à Aix d'ici quelques jours et abandonner cette marotte. Voyons...

GRACE

Mais non, je ne te dirai pas cela. Ce ne serait pas la vérité.

SUZANNE

Tes parents te pardonneront.

GRACE

Ils ont préféré le scandale au mariage... Je ne rentrerai à Aix qu'avec celui que je veux pour

époux... Et, comme c'est impossible !... J'ai, crois-le, tout tenté auprès de mon père... Leur fille est morte, ont-ils dit en propres termes, mot pour mot. Tu n'imagines pas les idées de la province sur ce chapitre !

SUZANNE

Je sais bien qu'il y a des milieux de vieille noblesse très puritaine... Mais avoue aussi qu'il est des mésalliances qui seraient pénibles aux plus modestes !...

GRACE

Je n'en doute pas...

SUZANNE

Seulement, le coup porté, tes parents, un jour, se résigneront et...

GRACE

Je ne m'occupe que du présent. Ils feront après ce qu'il leur plaira...

SUZANNE

Mais ils ne vont pas te laisser ici dans le dénue-ment, j'espère ! Malgré tout, ils t'enverront bien quelques subsides...

GRACE

Il n'en a pas été question. Je ne sais si même ils ne comptent point sur les conséquences des embarras d'argent et d'existence pour me faire abandonner mon Claude... D'ailleurs, nous faisons partie de la noblesse ruinée. L'hôtel et les propriétés de papa sont hypothéqués... Il est perclus de procès... On comptait sur le mariage des trois filles

pour se refaire... Il y a aussi et surtout une raison majeure, Suzanne : c'est que je n'accepterais rien d'eux. J'ai trop d'orgueil ! Tu me connais mal !... Je n'accepterai rien que de moi-même. Je t'en avertis au cas où tu penserais à me venir en aide directement... Sans cela, crois bien que je nē serais pas ici.

SUZANNE

Grâce, Grâce, tu m'effrayes !... Est-ce bien la petite bonne femme que j'ai connue autrefois avec ses bandeaux et son nom un peu romantique... Mademoiselle de Plessans !...

GRACE, *souriant.*

Eh oui ! La petite madone !...

SUZANNE

C'est vrai ! la petite madone ! comme on t'appelait !... avec déjà tes yeux un peu étranges, et ton air si réservé, si doux...

GRACE, *s'animant.*

Et parce que je ressemblais à la madone en Palestine, le tableau qui était accroché au réfectoire...

SUZANNE

Comme c'est loin !... Comme nous avons changé, mon Dieu ! Moi je suis heureuse, j'ai un bon mari, deux enfants...

GRACE

Tu as bien tourné, toi...



SUZANNE

Ce n'est pas cela que je voulais dire; mais, moi, j'étais née coin du feu... Tandis que toi, tu étais presque une mystique... N'as-tu pas failli prendre le voile?

GRACE

Oui, une idée... Je ne pensais pas à l'amour... je n'y croyais pas... On m'a même coupé les cheveux... Je devais partir pour la maison que les sœurs avaient à Buenos-Ayres...

SUZANNE

Est-ce possible?... Et maintenant te voilà!... tout est changé!... Comme une pensionnaire échappée... Le premier coup de tête...

GRACE, *avec véhémence.*

Oh! non, non... Si tu savais!...

SUZANNE

Avec ton professeur de piano! Avec un homme qui te force à renoncer à toute espérance de vie un peu digne! (*Elle lorgne de côté Morillot qui s'efforce de ne pas attirer l'attention sur lui, et paraît effondré au loin sur l'album.*) Un homme qui n'est même pas beau...

GRACE, *à qui une petite rougeur monte au visage, mais qui sourit doucement tout de même, les yeux baissés, avec gêne.*

Tu me blesses, Suzanne!... Songe que je le trouve, sinon très beau, du moins charmant... C'est celui pour qui je renonce à tout et avec qui je vais vivre toute la vie...

SUZANNE, *avec une brutalité voulue.*

C'est bien cela qui m'effraye.

GRACE, *fronçant le front.*

Pas moi ! Chacun son paradis, qu'est-ce que tu veux ! Il ne faut pas chercher à comprendre... Nous nous entendons si bien... nous avons tellement les mêmes idées sur tout, les mêmes goûts... Oh ! la misère ne m'effraye pas ! J'ai toujours haï le monde. A Aix, on m'appelait la demoiselle en gris, parce que je m'habillais toujours en gris... J'aime tout ce qui ne se voit pas... Une vie grave, obscure, mais toute de dévouement, avec celui que je préfère, il ne me faudra pas pour cela beaucoup de courage !... Depuis huit jours que nous sommes à Paris, dans cet hôtel bon marché, près de la Samaritaine, je suis ravie, tu n'as pas idée !... Me rendre utile, au contraire, travailler à deux, c'est une existence nouvelle qui me transporte ! C'était mon rêve de faire vraiment quelque chose dans la vie... de me consacrer à un idéal... J'ai accompli une grande action par égoïsme d'abord... et par amour ensuite.

SUZANNE, *haussant les épaules.*

Une grande action ! Ah ! mon enfant !

GRACE

Cesse de me traiter avec cette méprisante supériorité, Suzanne ; j'ai vingt-sept ans... Si tu connaissais mon horreur des esprits faux ou romanesques ! Tu te rappelles mon antipathie pour la petite Virginie qui avait des passions si pronon-

cées, ce qu'on appelle des idées originales, et qui s'habillait en costume des *Huguenots*, avec un toquet bleu?

SUZANNE, *étonnée.*

Comme tous tes souvenirs de couvent sont restés précis !...

GRACE

C'est vrai... Le couvent et Claude... il me semble qu'il n'y a rien eu entre... quelques bals, quelques soirées mornes...

SUZANNE

Le couvent... nos conversations sur la vie !...

GRACE

Tu es devenue une Parisienne !

SUZANNE

La chapelle !... mon pupitre où j'élevais une couleuvre. La cour...

GRACE

Avec le grand platane... Et les moineaux qui piaillaient le soir, à l'heure du dortoir, en été...

SUZANNE, *reste un instant rêveuse.*

C'est vrai que tu jouais déjà bien du piano... (*Claude Morillot se lève sans bruit, emporte son chapeau et tâche de gagner la porte. Suzanne l'aperçoit.*) Mais non, monsieur, ne vous en allez pas... Voyons, voyons, mes pauvres enfants, qu'est-ce que vous allez devenir?... Où habitez-vous?...

GRACE

Nous sommes descendus dans un tout petit hôtel, près de la Samaritaine...

CLAUDE

Dans une rue qui donne rue de Rivoli.

SUZANNE, *les faisant rasseoir près de la cheminée.*

Enfin, puisque vous voilà résolu à vivre ainsi et que vous renoncez à fléchir la famille de Plesans, il faudra que vous régularisiez une situation fausse... qui ne peut que vous nuire... empêcher les gens de s'intéresser à vous.

GRACE

Telle est bien notre intention.

CLAUDE

Oh ! certainement, madame, cela rentre dans nos idées... Nous ne sommes pas des frondeurs.

GRACE

Mais jusque-là ce ne sont pas les relations que nous avons à Paris qui s'offusqueront de notre situation irrégulière ! Quand nous serons installés quelque part, nous nous marierons.

SUZANNE

Je tâcherai certainement de procurer quelques leçons à monsieur...

GRACE

Mais surtout si tu pouvais entrevoir, quand l'occasion s'en présentera, un emploi dans des

bureaux, qui le laisserait libre à cinq heures...  
Je sais bien que c'est difficile.

SUZANNE

Mais non. De but en blanc, je suis un peu prise  
au dépourvu. Laissez-moi le temps de chercher...  
Tu me trouves juste à l'instant d'un dîner.

GRACE

Au fait, je te demande pardon... nous te déran-  
geons. Claude, retirons-nous, il est très tard.

SUZANNE

Pas du tout. Je suis habillée... Je dis cela sim-  
plement pour m'excuser de ne pas vous donner  
une réponse immédiate.

GRACE

Je suis venue vers sept heures, pensant être  
plus sûre de te rencontrer. Nous sommes tombés  
sur une réception, je vois...

SUZANNE

Oh ! un dîner d'intimes... Vous ne me dérangez  
nullement... on dîne si tard à Paris... Attendez...

*Elle sonne.*

## SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE,  
puis NELLY

SUZANNE, *au domestique qui entre.*

François, monsieur s'habille ?

FRANÇOIS

Oui, madame; monsieur est rentré il y a une demi-heure.

SUZANNE

Voulez-vous lui dire, s'il est prêt, que je le prie de descendre une seconde ?

FRANÇOIS

Oui, madame.

GRACE

Oh ! je t'en prie, ne dérange pas ton mari pour nous...

CLAUDE

Je suis confus... madame... vos bontés...

SUZANNE

Rien n'est plus naturel.

*Nelly entre par la porte de la salle à manger.*

*NELLY, remettant les cartes à sa mère.*

Maman, voilà.

SUZANNE

Bien, ma chérie.

NELLY

Tu vois, c'est bien écrit.

GRACE

C'est ta fille ? Oh ! comme elle est grande et jolie !... Tu permets que je l'embrasse ? Vous voulez bien, mademoiselle, que je vous embrasse ?... Comment s'appelle-t-elle.

NELLY

Nelly, madame.

CLAUDE

Mademoiselle est charmante...

GRACE

Je ne croyais pas que tu eusses une fille aussi grande.

SUZANNE

Elle fera bientôt sa première communion. Eh ! oui, il y a douze ans que je suis mariée, juste en sortant de l'Assomption... C'est déjà loin.

CLAUDE, *aimablement.*

Quand on est jeune, madame, les mois paraissent des années...

SUZANNE, *sans attacher d'importance à cette phrase absurde.*

Je viens de lui faire écrire les noms des invités... Fais voir...

*Pendant qu'elle inspecte les cartons,*

GRACE, *à Claude, à voix basse*

Ta cravate a tourné à gauche... Arrange-la.

CLAUDE

Ah ! merci.

SUZANNE, *à Nelly.*

Va les poser sur la table... et je te prie de ne plus remettre les pieds ici, avant le dîner...

NELLY

Oui, maman.

*Elle passe dans la salle à manger. Un domestique entre, portant des fleurs.*

SUZANNE

Les lilas dans le grand vase blanc... Les roses sur le piano. (*Quand le domestique a terminé.*) Allumez le plafond, s'il vous plaît.

*Le domestique donne l'électricité. Suzanne jette le dernier coup d'œil de la maîtresse de maison sur l'ensemble.*

GRACE, *pendant ce temps, bas, à Claude.*

Ça va bien... ça va bien...

CLAUDE

Tu crois?

GRACE

Elle t'a trouvé très distingué.

SUZANNE, *haut.*

Il ne fait pas trop froid, ici?

GRACE

Il fait très bon, très tiède, au contraire.

CLAUDE, *s'enhardissant.*

Nous avons eu un hiver si rigoureux. Il n'a pas cessé de pleuvoir tout aujourd'hui.

*Roger Lechâtelier entre, en habit.*



## SCÈNE V

LES MÊMES, ROGER LECHATÉLIER

SUZANNE

Mon ami, je te présente Mademoiselle Grâce de Plessans, dont je t'ai si souvent parlé. Je ne sais si tu te souviens...

ROGER

Vaguement du moins... N'est-ce pas l'amie avec laquelle vous échangeiez des correspondances, autrefois?... Mademoiselle... (*Il salue imperceptiblement.*) Et monsieur... son frère?...

SUZANNE, *rapidement.*

Non. Je vais te dire très simplement la vérité. Un coup de tête dont nous n'avons pas à nous occuper, d'ailleurs... Mademoiselle et monsieur s'aimaient... La famille de Plessans n'a pas voulu entendre parler du mariage... Et, comme Grâce est majeure, ils sont partis, sans ressources, pour Paris... Je t'expliquerai.

ROGER, *indifférent, rapide.*

Ah! ah!... Mais c'est vous que cela regarde, ma chère amie. Je ne vois pas ce que je puis... dans l'occurrence...

SUZANNE, *insistant.*

Grâce a pensé, avec raison, qu'en souvenir de notre amitié passée, nous nous élèverions au-dessus des préjugés ordinaires...

ROGER, *glacial.*

Cela va de soi... Mais encore une fois...

GRACE, *prenant la parole.*

Mon amie Suzanne s'est charitablement, mais incomplètement expliquée, monsieur. Nous ne venons pas demander l'aumône : nos ressources en effet, sont minces, mais suffisantes, je l'espère... du moins, à l'aide de quelque travail.

SUZANNE

Monsieur donne des leçons de piano... Il chercherait, en dehors de ses leçons, un emploi dans la journée. (*Faisant signe à Morillot de parler.*) N'est-ce pas cela, monsieur?

CLAUDE

Cela même, madame, cela même... Je me rends compte, croyez-le bien, de l'importunité de ma démarche... J'ai bien dit à Mademoiselle de Plesans combien je redoutais cette visite... C'est déjà bien aimable à vous de nous avoir reçus. Je comprends que vous ne puissiez rien...

GRACE, *l'interrompant vivement.*

Ce n'est pas ce qu'a dit monsieur... Excusez-le, il est très timide... mais extrêmement capable : il se mettrait très vite au courant d'un travail dont il n'aurait même pas l'habitude... N'est-ce pas, Claude?... Voyons, parle.

CLAUDE

Oh ! très vite ! Evidemment, très vite !...

ROGER

Mon Dieu, monsieur, je verrai, j'aviserais... Mais vous savez, dans les affaires, comme dans les administrations, il est très difficile de trouver des places disponibles...

CLAUDE

Sûrement... je sais bien !...

ROGER, *continuant sans l'entendre.*

On a un roulement d'employés. Je ne peux pas vous proposer de basses besognes et rémunérées... ridiculement...

GRACE

Mais il n'y a pas de basses besognes, monsieur; nous ne mettrions aucun orgueil à accepter un emploi misérable... s'il n'était pas toutefois déshonorant... La vie est la vie... N'est-ce pas, Claude, tu serais reconnaissant de la moindre des choses... avec — qui sait? — un espoir d'avancement...

CLAUDE, *faisant des gestes éplorés de dénégation.*

Oh! même sans espoir!

*Tout le monde sourit.*

GRACE

Vous voyez, monsieur... Il est encore plus modeste que je ne le suis pour lui.

ROGER, *de meilleure humeur.*

En effet, mademoiselle, ses ambitions me paraissent limitées!... Cela facilitera peut-être la chose... Néanmoins, je ne peux vous offrir, dans

une fabrique de glucose, un emploi de ficeleur, n'est-ce pas ?

GRACE, *avec fermeté.*

Evidemment, non.

SUZANNE, *faisant des yeux ronds à son mari.*

Mais, mon ami, peut-être pourrais-tu... un jour...

ROGER

Mon Dieu, peut-être... dans la comptabilité... à cent, cent cinquante francs par mois... dans une époque assez éloignée... Avez-vous une belle écriture ?

GRACE, *tout de suite.*

Très jolie, très nette.

ROGER

Il faut une écriture commerciale.... Vous êtes pianiste de profession, n'est-ce pas ? Les chiffres et la musique, ça ne va guère ensemble...

GRACE, *même jeu.*

Mais, au contraire, monsieur, il y a toute une partie abstraite et presque mathématique, pour un compositeur... Il calcule très facilement...

CLAUDE

Sans être Inaudi, je crois qu'en effet...

ROGER

Eh bien, monsieur, voulez-vous passer à mon

bureau d'ici quelques jours... Nous causerons de cela...

CLAUDE

A n'importe quelle heure?

ROGER

Non, non. Je reçois le mardi et le vendredi, de deux à quatre heures, rue Saint-Lazare... Vous direz au garçon de bureau qui vous recevra que je vous ai donné rendez-vous... Pour l'instant, c'est tout ce que je peux.

CLAUDE

Je ne sais vous dire à quel point nous vous sommes reconnaissants...

GRACE

Monsieur Morillot aura pour vous une grande gratitude; je sais que je dois à Suzanne l'accueil que vous voulez bien nous faire. Je n'en attendais pas moins de son bon cœur. Allons-nous-en, Claude. Je vous demande bien pardon de vous avoir dérangés à cette heure.

ROGER

Nous attendons du monde, en effet, vous voyez.

SUZANNE, à Grace.

Veux-tu me laisser ton adresse, je t'écrirai.

GRACE, écrivant vite au crayon sur une carte.

Voici : hôtel de la Samaritaine, rue du Bœuf, numéro sept. (*Serrant la main à Suzanne.*) Et merci de tout cœur.

SUZANNE

De rien, de rien...

ROGER, à Grâce.

Au revoir, mademoiselle...

CLAUDE

Monsieur...

ROGER, sec.

Monsieur...

GRACE, en faisant passer Claude devant elle.

Passe...

*Ils sortent.*

## SCÈNE VI

ROGER, SUZANNE

ROGER, s'esclaffant.

Fff !... Qu'est-ce que c'est que ça ?... Eh bien, tu en as de jolies relations ! Je te félicite !

SUZANNE

Ne m'en parle pas. Je n'en suis pas revenue... Je suis plus stupéfaite que toi... Cette petite Grâce que j'ai connue si sage, si pondérée !... Et des gens très bien, tu sais... Crois-tu qu'il y a des toqués dans la vie !...

ROGER

Oh ! ce professeur de piano !... Oh ! la façon de tenir son chapeau !... C'est quelque demoiselle

Bovary à la manque... Voilà ce que nous envoient les départements !

SUZANNE

Il doit y avoir autre chose... Je suis ahurie, j'avoue...

ROGER

C'est une vicieuse.

SUZANNE

Je ne crois pas... Elle ne me fait pas l'effet d'une compliquée, cette petite.

ROGER

Mais le vice a une réputation de complication tout à fait usurpée... Au contraire, le vice, c'est l'amour simplifié.

SUZANNE

Voilà qui demande des explications. Ce n'est pas clair.

ROGER

Je te les donnerai, mais pas maintenant. C'est comme l'algèbre, ça paraît compliqué et ce n'est qu'une méthode de simplification, pourtant... D'ailleurs, elle a des yeux cernés, ta jeune amie, qui ne trompent pas...

SUZANNE

C'est peut-être le chagrin.

ROGER

Ou les sonates de Clementi... Je connais ce type-là. J'avais une petite cousine comme ça, pleine de complaisance, et qui lui ressemblait.

SUZANNE

C'est du beau !

ROGER, *riant.*

Oh ! qui n'a pas eu sa cousine complaisante ?... Dis donc, est-ce qu'elles étaient toutes comme cela à l'Assomption ?

SUZANNE

Ça dépendait des classes... A y réfléchir, toutes les élèves de la sœur Marie-Paul ont mal tourné. Mais celle-ci a failli se faire religieuse.

ROGER

Le bon Dieu l'a échappé belle !

SUZANNE

Il y a un mystère là-dessous, je te dis... quelque chose...

ROGER

Il y a l'intervention de la musique, voilà !... le prestige éternel, la sonate pathétique, les valse de Chopin... Tout ça, c'est la faute du piano... Quel titre pour un roman, « La faute du piano » !

SUZANNE

Ne plaisante pas. Je trouve cela lugubre, au fond... Elle va traîner la misère.

ROGER

Et lui le cachet.

SUZANNE

Il faudra vraiment tâcher de lui trouver de l'ouvrage, n'est-ce pas, Roger ?



ROGER

Tu ne vas pas le recommander à nos amis, ce type-là !... Vois-tu qu'il compromette la petite Varandon, par exemple... Un détournement en mineur !

SUZANNE, *qui réfléchit.*

As-tu remarqué comme elle le couvait des yeux, inquiète de lui, maternelle, le dominant de toute sa protection, si simple pourtant avec cela, si peu agitée.

ROGER

Et ce tutoiement, hein?... sans aucune gêne devant nous...

SUZANNE

Penser que toute cette délicatesse va être mise au service d'un être pareil !... J'ai entendu quelque chose de très touchant, Roger, pendant que je parlais à voix basse à Nelly.

ROGER

Ah !... Quoi donc ?

SUZANNE

Elle n'a pas pensé que je pourrais l'entendre... Elle lui a dit tout bas : « Arrange ta cravate qui a tourné ». Ce n'est rien, et cependant, tu ne trouves pas cela charmant ?

ROGER, *riant.*

Ah ! non, par exemple ! Je ne m'attendrirai pas là-dessus... Ne compte pas sur moi... Réserveons notre pitié pour nous-mêmes, a dit... Machin... nous ne savons pas comment nous finirons...

SUZANNE

Roger, Roger, ne ris pas... Je t'assure, il y a autre chose chez cette petite bonne femme... un joli sacrifice qu'elle porte dans ses grands yeux, avec de la gravité presque joyeuse... C'est étrange, Roger, réfléchis... où ils sont, ce qu'ils vont devenir; et pourtant, ils n'ont pas l'air tristes. En voilà une qui a tout abdiqué, tout espoir d'être heureuse, et, regarde, elle mendie presque pour son homme, qui est son aîné de beaucoup, sans aucune honte, elle qui pouvait hier faire la charité. Quelle simplicité il y a dans sa manière de quémander, comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie! J'étais gênée de mon luxe, de mes fleurs, de mon appartement, pendant qu'elle parlait, et j'avais bien tort d'être gênée. Elle n'a pas vu tout cela... Elle venait demander quelque chose pour lui... humble comme ces chiens qui n'attendent, pour partir, que le morceau de pain qu'ils convoitent... Tu n'as pas remarqué? quand elle a vu que ça marchait, ses yeux se sont mis à pétiller de bonheur. Ah! quel héroïsme, peut-être, Roger, quel étrange héroïsme, tout de même, si fou qu'il soit, et quelles figures de bourgeois l'on se sent, quand il traverse tout à coup, cet héroïsme, votre salon, vos meubles... vos lumières... une seconde... Je suis troublée...

ROGER, *qui ne rit plus.*

Oui... Ce sont ceux qui ne rigolent pas avec l'amour...

*Ils sont immobiles près de la cheminée. Lui se chauffe*

*le dos, distraitement, debout. Elle, est assise et joue avec ses bagues progressivement dans la rêverie.*

SUZANNE

Où sont-ils en ce moment ? Que vont-ils devenir, ces deux pauvres êtres, dans le grand Paris ?... Ils doivent être maintenant à se serrer les bras sous leur parapluie ouvert... Elle va attendre peut-être douze tramways avec patience et bonheur. Et encore elle a ses robes de jeune fille de bonne façon ; mais songe, quand le stock sera épuisé, quand les robes s'élimeront, quand tout ce petit vernis qui la protège va craquer... L'effroyable chose !...

ROGER

Bah ! ce sera une recrue de plus pour Cythère, et tout finira le mieux du monde pour le bonheur des hommes.

SUZANNE

Qui peut savoir ? En tout cas, comme c'est autre chose que nous !... Plus j'y réfléchis, plus je suis impressionnée... cette petite Grâce ! (*Tout à coup.*) Tiens, au fond, tu ne m'aimes pas !

ROGER, *éclatant cette fois de rire.*

Ah ça, c'est bien !... cette conclusion inattendue !... Tiens, embrasse-moi pour la bonne parole.

*Il l'embrasse.*

SUZANNE, *se dégageant.*

Je vivrais cent ans, Roger, que je n'oublierais pas le spectacle de ces deux pauvres dos s'en allant ainsi, vers la vie, vers la vie misérable,

acceptée... Je verrai toujours là, dans l'entrebâillement de cette porte ouverte, leur silhouette disp...

*A ce moment, la porte qu'elle désigne s'ouvre, et une dame, très vive et très troufrotante, entre. C'est la petite M<sup>m</sup>e Clozières.*

## SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME CLOZIÈRES  
puis MONSIEUR CLOZIÈRES

MADAME CLOZIÈRES

Bonjour, chérie... J'arrive bonne première... Je ne suis pas trop en avance? Quel temps! On ne mettrait pas un chien dehors. Vite, que je me chauffe un peu le bout des pieds... C'est à mourir... La vie devient un supplice, cet hiver!... Bonjour, vous, grand coureur!

ROGER

Grand coureur?

MADAME CLOZIÈRES

Oui, oui, beau diable!... Je vous ai aperçu hier, suivant une femme, dans l'allée des cavaliers... Enfin, je serai discrète...

ROGER

Je m'en aperçois... (*Il va à M. Clozières, qui entre.*)  
Eh bien, mon cher, ça va?

CLOZIÈRES

Comme un homme enthousiasmé... J'arrive du

parc des Princes... L'aéroplane de Melchior, admirable !... Il est descendu avec un style !... Votons-lui un banquet au cercle !...

MADAME CLOZIÈRES, à *Suzanne*.

Regardez, chérie, j'étrenne ce soir le collier que mon mari vient de m'offrir pour ma fête.

SUZANNE

Il est superbe.

MADAME CLOZIÈRES

J'aime mieux vous dire le prix tout de suite ; ça me fera plaisir. Quarante mille, chez Cortier... Ecoutez, voulez-vous une idée?... Vous devriez faire enlever les barrettes du vôtre... vous arrangeriez les perles sur deux rangs, vous en achèteriez en plus cinq ou six de cette dimension...

SUZANNE, *se levant pour recevoir une dame qui entre avec sa fille.*

Ah ! voilà cette bonne baronne.

CLOZIÈRES, à *la baronne*.

Nous nous suivions dans l'ascenseur.

SUZANNE, *appelant*.

Nelly ! Nelly ! viens voir ta petite amie.

*Le salon s'anime.*

MADAME CLOZIÈRES, *s'approchant de Roger Lechâtelier.*

Je donnais à votre femme une bonne idée, mon cher... Elle arrangerait ses perles en sautoir... Elle a de quoi faire monter deux rangs, puis... Vous me suivez ?

ROGER

Très bien.

MADAME CLOZIÈRES

Puis, il suffirait d'ajouter quatre ou cinq perles comme celle-ci, voyez-vous, et...

*La conversation continue.*

RIDEAU

## ACTE DEUXIÈME

Une chambre d'hôtel pauvre. Elle communique avec une autre chambre par le fond, qui sert de chambre à coucher, tandis que celle-ci est veuve de lit, transformée en cabinet de toilette, salle à manger, etc..., comme en témoigne le désordre varié, quoique propre, de différents meubles : cartons sur l'armoire à glace, étagère au mur qui sert à soutenir cent objets divers. Les costumes pendus au mur, etc... Fenêtre à droite donnant sur la rue du Bœuf... A gauche, porte donnant sur le palier. La porte de la seconde chambre est entr'ouverte en ce moment. Quelques petits bouts d'étoffes claires, jetés par-ci par-là, indiquent un effort d'enjolivement. Un nécessaire en or sur une table. Un peu de soleil d'avril à la fenêtre.

### SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDE, GRACE

GRACE

Où est la lampe à esprit-de-vin?

CLAUDE, *en manches de chemise.*

Là.

GRACE

Une allumette, s'il te plaît... merci... (*Elle met des œufs à la coque dans la bouilloire pendant que Claude finit de s'habiller.*) Tu les veux cuits?

CLAUDE

Laiteux.

GRACE

Alors je les mets dans l'eau froide... Je les retire au premier bouillon. C'est une méthode de Virginie...

CLAUDE

Cette bonne Virginie ! Ah ! elle doit bien me maudire à présent et regretter les croquettes de volaille qu'elle me préparait chez tes parents, le jeudi, avec tant de soin !...

GRACE

J'ai été te chercher du jambon et de la galantine... Ça te va ?

CLAUDE

Tiens, je te crois !...

GRACE

Regarde à la porte si l'on a mis la boîte au lait.

*Il ouvre la porte.*

CLAUDE

Voilà. Il y a un paquet.

GRACE

Je sais ; c'est une surprise...

*CLAUDE, ouvrant le papier.*

Un chou à la crème ! Ma petite mimite !

GRACE

Ne me remercie pas, c'est un cadeau du boulanger d'en bas ; je n'ai pas pu refuser...

CLAUDE

Ce sera pour toi.



GRACE

Tu sais bien que j'ai horreur des sucreries...

CLAUDE

J'espère que tu ne te prives de rien, au moins?... C'est que nous avons les moyens... plus que nous ne le croyons, même... J'ai fait les comptes. Avec cette augmentation du patron, en défalquant les vingt francs du piano et les emplettes des Galeries, il restera encore une trentaine de francs d'argent de poche par mois... C'est très joli... Pourquoi ris-tu?

GRACE

Je ris de tes inquiétudes, pauvre coco. Pourquoi te mettre martel en tête? Nous n'aurions que dix francs par mois pour acheter des choux à la crème et un pot de muguet que ça me serait encore égal! Je suis ravie... radieuse... et cela suffit, monsieur. Et mon muguet de premier mai, tu ne m'en as rien dit?

CLAUDE, *respirant un petit pot de muguet, sur la table.*

Superbe!

GRACE

Tiens, passe-moi une cuiller, là... près de la pendule...

CLAUDE

Ah ça! tu as vraiment transformé nos deux petites chambres... C'est de la féerie! Toute la tristesse en a disparu, et Dieu sait! Moi, je n'en souffrirais pas... j'ai toujours habité des hôtels de commis-voyageurs. Mais toi, de ta chambrette bleue d'Aix, si jolie, à ceci...

GRACE

C'est bien plus vivant, ici...

CLAUDE

Tout de même il y a encore cette vieille tache, au plafond.

GRACE

C'est vrai. Il faudra que je badigeonne ça au ripolin.

CLAUDE

Encore... dans cette chambre...

GRACE, *rectifiant.*

Dans notre salon, tu veux dire...

CLAUDE

Oui, dans notre salon... la vie est possible. Mais là... (*Il désigne l'autre pièce.*) cette cour avec un arbre, de vieilles caisses, et toutes sortes de flacons cassés ! (*Timidement.*) Tu ne crois pas qu'avec dix francs de plus par mois nous ne trouverions pas mieux ?

GRACE

Et pourquoi donc ? Cinquante francs et les bougies en plus, je trouve cela bien suffisant... Et puis je suis habituée, maintenant... C'est central et près des quais.

CLAUDE

C'est loin de la rue Saint-Lazare... et de l'usine de Levallois, quand il faut y aller...

GRACE

Bah ! avec ton métro... Ecoute, comme Schumann est gai, ce matin...

*Elle montre une cage pendue au mur, où il y a un serin.*

CLAUDE

Il te connaît ! D'aussi loin qu'il t'entend arriver, il chante, cet animal.

GRACE

Tu exagères.

CLAUDE

Je trouve ça bien naturel. (*Il va à la cage et assujettit la salade aux barreaux.*) Bonsoir, Schumann !

GRACE

Tes œufs vont être prêts.

CLAUDE

Tu ne veux vraiment pas un jour déjeuner avec moi?... Je serais si content !

GRACE

Non... Je mange plus à l'aise quand tu es parti. Puis j'ai toujours peur que tu arrives en retard. Est-ce qu'il a un sale caractère, monsieur Lechâtelier ?

CLAUDE

Je le vois si peu, lui. (*On entend les sons aigus d'une clarinette à travers le plafond.*) Ah ! bon !

GRACE

Onze heures et demie ! Ce n'est pas possible ! Il est en avance.

CLAUDE

Jamais ! Je me suis renseigné. C'est un vieil employé de commerce. A onze heures et quart, il rentre. A onze et demie précises, il attrape sa clarinette, ça dure jusqu'à midi moins le quart, et puis il va déjeuner... Tout l'hôtel se règle là-dessus.

GRACE

Ce serait plus commode de régler les pendules.

CLAUDE

Tu sais bien que les pendules d'hôtel ne marchent jamais.

GRACE

Que fais-tu ?

CLAUDE

Je la mets à l'heure tout de même. C'est plus gai de voir éternellement onze heures et demie que les six heures qu'elle marquait. Six heures, c'est ou trop tôt ou trop tard... (*Il modifie les aiguilles, puis recule et contemple la pendule en souriant.*) Paul et Virginie en bronze...

GRACE

Se tenant par la main...

CLAUDE

C'est une attention délicate de la patronne.

GRACE

Tu es servi.

*Claude va à la toilette.*

CLAUDE

Attends... une seconde... Où as-tu acheté ce savon ?

*Il pose ses manchettes en celluloïd et se lave les mains.*

GRACE

Au Louvre... une boîte... « Le savon des familles... » Un franc vingt la boîte.

CLAUDE

Il sent très bon.

GRACE, *de la table.*

Je te casse ton œuf.

CLAUDE

Merci, mimite...

GRACE

Lait ou bière?

CLAUDE

Bière. (*Il s'installe à la table et commence à manger.*)  
Ah! qui nous aurait dit tout de même, quand nous montions, le cœur battant, l'escalier des Lechâtelier, que deux jours après j'allais avoir un emploi de comptable, un emploi rémunéré, bureaucratique, antiartiste!...

GRACE

Et qu'un mois après... juste, j'ai compté... tu aurais encore sans raison cette gratification de deux cents francs qui ne rime à rien!... Ils sont vraiment étonnants, ces gens!... C'en est même un peu gênant... Car il n'y avait aucune raison sérieuse à cette surprise.

CLAUDE

Aucune... Dis donc, si tu vois Mme Lechâtelier, ne lui en parle pas; ce sera plus discret...

GRACE

Mais tu sais bien que je ne la vois pas. J'ai été lui rendre une fois visite; j'ai si peur, dans ma position, de la gêner, de rencontrer quelqu'un!... Peut-être n'aime-t-elle pas bien se rappeler tant de souvenirs communs.

CLAUDE

Oui, sûrement... En tout cas, tu la désobligerais en lui parlant des services qu'elle nous rend sans en avoir l'air.

GRACE

De vrais services, car, en somme, cela ne va pas trop mal... Il n'y a que les leçons de piano!... Mme Vieulle m'avait pourtant bien promis qu'elle te ferait avoir des élèves...

*Pendant qu'il mange bruyamment et avec appétit, le couteau en l'air, elle s'installe à côté de lui, et, un crayon à la main, parcourt un carnet.*

CLAUDE, *avec hésitation.*

A propos, la fille de la papetière s'en va peut-être dans le Midi... je ne t'ai pas dit?... pour raison de santé... Oh! peut-être!... Mais tu sais que mon ami René m'a promis de me faire faire la connaissance de Chevillard, dimanche au plus tard?... Ah! ah!... on verra un petit peu! Pour l'instant, ma chérie, c'est la misère... mais attends... attends... dans six mois, je jure, nom de d'la, que j'aurai mon concert à la salle Erard... Dans six mois je serai connu et...

GRACE, *comptant à mi-voix.*

Dix et deux douze et je retiens un.

CLAUDE.

... Enfoncé, Risler! Enfoncé, Diémer!

*Il tape de grands coups de couteau sur la table.*

GRACE

Quatre et cinq, neuf.

CLAUDE

Et ce sera justice !... On verra, le petit Morillot !  
On le verra !...

*Il rit large, il imite sur sa chaise le mouvement d'un cavalier sur son cheval pour signifier qu'il arrive au poteau.*

GRACE, *comptant toujours.*

Oui... oui... vingt-huit... trente-deux...

CLAUDE, *s'arrêtant.*

Qu'est-ce que tu fais là?

GRACE

Les comptes... Ne t'inquiète pas... continue...

CLAUDE

Non, j'ai fini ! (*Il n'est plus gai... Il soupire. Il a l'air préoccupé tout à coup. Un long silence... On l'entend manger.*) Il n'arrivera pas encore ce matin.

GRACE

Il n'en a pas l'air.

*Silence.*

CLAUDE

Midi, non. Il n'arrivera pas... Ce n'était pas la peine de sortir les partitions.

GRACE

Tiens ! Tu me fais penser qu'il y en a encore une partie dans la valise aux souvenirs.

*Elle se lève.*

CLAUDE

Ah ! la valise aux souvenirs ! Je n'ai jamais osé y jeter un coup d'œil, tu sais, par discrétion...

GRACE, *arrangeant ladite valise.*

Oh ! ne te gêne pas... C'est tout ce que j'ai pu emporter de mon enfance... les petits bibelots auxquels je tenais. Je ne les ai pas encore classés, parce que je n'avais pas leur place... Je rangerai ça un jour... Je te les montrerai même ce soir, si tu veux, à ton retour... A côté de choses bêtes, comme des accessoires de cotillon, mon paroissien, les images de première communion de toutes mes amies, etc... il y a des choses auxquelles tu es un peu mêlé...

CLAUDE

C'est vrai ?

GRACE

Tiens !... cette enveloppe... tu te souviens ?

CLAUDE

Ah, oui !

GRACE

Voici la *Bible illustrée* dont je coloriais les images quand j'étais petite... les figures en rose, les robes en bleu ou rouge. Voilà la page préférée que j'ai souvent regardée, depuis... Le Paradis !...



Le Père éternel très calme, avec sa barbe... Adam et Eve... Le paradis terrestre, Claude ! l'homme et la femme... les arbres, les herbes, le chien, la paix !... Je l'ai regardée encore le soir où j'ai pris la décision de partir avec mon Claude. Je te montrerai tout... L'album de photographies de la famille. Je l'ai chipé sur la table du salon. Plus tard, comme j'aimerais feuilleter ce passé disparu !... (*Elle entr'ouvre l'album.*) Moi, à sept ans.

CLAUDE

Fais voir?... Tu étais déjà bien jolie !...

GRACE

Ma sœur Mariette, sur les genoux de maman... Maman, à vingt ans... Papa, en costume de premier président... Moi, en robe de communion... Regarde...

CLAUDE

Oui. Et celui-là ?

GRACE

Je ne sais pas... Un oncle, je crois.

CLAUDE

Celle-là ?

GRACE

Tante Mathilde, en crinoline... Jean de Mazan... Oh ! ça, c'est tante Evelina, celle, dans la famille, qui a mal tourné... Elle s'est enfuie avec un jeune homme, comme moi... On n'en parlait jamais... Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Elle est plus jolie que les autres, d'ailleurs.

CLAUDE

Naturellement !... Elle te ressemble un peu !

GRACE, *refermant l'album.*

Finis de manger... Ce soir, nous regarderons près du feu.

CLAUDE

Alors, pauvre chou, tu ranges, tu ranges toute la journée?... Tu ne fais rien d'autre, ces longues heures, quand tu ne sors pas?...

GRACE

Je t'attends... je me mets près de la fenêtre... je rêve... Tu sais, la gouttière qui fait tant de bruit quand il pleut?... Je l'écoute... Je pense au prélude de Chopin que tu m'as appris et que tu m'expliquais.

CLAUDE

Ah ! oui... le prélude de la goutte d'eau.

GRACE

Oui, ce prélude qu'il écrivit, dit-on, un jour de pluie, en attendant George Sand, et où il a imité le bruit de la goutte d'eau qui tombe... *si, si, si...*

CLAUDE

... Bémol. (*On frappe à la porte.*) Entrez !

GRACE

Tiens ! c'est vrai ! j'oubliais...

## SCÈNE II

LES MÊMES, EUGÈNE

EUGÈNE, *entrant avec un plat fumant dans le creux de la main.*

Bonjour, monsieur Morillot.

GRACE

Il y avait au restaurant en bas un plat que tu aimes... J'ai prié Eugène de t'en faire porter une portion.

EUGÈNE

Des haricots rouges !

CLAUDE

Je n'ai plus faim ; mais, pour des haricots rouges, je ferai exception.

EUGÈNE

Ça sent rudement bon ; l'escalier en est parfumé. La patronne en a renflé dans son bureau... Sûr, elle va m'envoyer chercher une seconde assiettée... Et votre petite dame n'en mange pas?...

GRACE

Je n'ai pas faim.

EUGÈNE

Faut se forcer à Paris ! Tout de même, vous avez meilleure mine que lorsque vous êtes venue ! On voit que vous vous la coulez douce... Permet-

tez que je dise ça, monsieur Morillot !... Quand vous êtes arrivée, je me suis dit : « Voilà une petite dame qui a trop travaillé dans son patelin... » Maintenant que vous vous reposez...

**GRACE, souriant.**

N'est-ce pas, Eugène, que j'ai meilleure mine ?

**EUGÈNE**

Et puis, dame ! la vie de Paris, il n'y a que ça !... Quand on est habitué au bien-être de Paris on ne peut plus se faire ailleurs. Il y a deux ans, je suis allé passer quinze jours à Cannes, dans le Midi... Oh ! la ! la ! ce que je me suis barbé !... Dire qu'il y a des gens qui vont là pour leur plaisir... J'y serais mort !... Tandis que j'ai retrouvé tout de suite ici mon petit confortable... mon petit quant-à-soi !... Vrai, j'ai respiré. Sans compter que vous avez les deux plus jolies chambres communicantes de l'hôtel, avec cette double vue sur la rue et sur la cour !... Et puis ce va-et-vient... Tenez, l'employé de commerce du vingt-sept, M. Eusèbe Landrin... eh bien, le dimanche, avez-vous remarqué ce qu'il fait ? Ah ! la ! la !... il ne va pas perdre son temps au bois de Boulogne ou à Vincennes... Il s'installe dans l'escalier, là, sur les marches, et il regarde les gens monter et descendre. Il trouve ça plus intéressant, il dit, que d'aller se fouler le ciboulot sur une impériale de tramway...

**CLAUDE, mangeant.**

Ce n'est pourtant pas passionnant, il me semble... Toujours les mêmes locataires.

EUGÈNE, *sur un ton confidentiel.*

Parce que vous n'êtes pas là, dans la journée... Mais, entre nous, le trente-trois... la chambre d'amour, comme on dit... la patronne la loue à l'heure... et alors... il y a parfois des types...

CLAUDE

Eugène, voyons... je vous remercie...

EUGÈNE

Ah ! non, on ne s'embête pas ici !... Enfin, je cause, et il faut tout de même que j'aille au trente-trois ; justement, tenez : il est occupé. (*Il rit.*) Bonsoir, monsieur Morillot... Monsieur et Madame n'ont plus besoin de rien?...

CLAUDE, *sèchement.*

De rien, merci...

### SCÈNE III

CLAUDE, GRACE

CLAUDE

Ce garçon est odieux !... Cette promiscuité, pour toi, m'ennuie...

GRACE

Pourquoi ? Eugène est un garçon charmant... si j'ose m'exprimer ainsi. Dis-moi, je pense à une chose... Le trente-trois, c'est la chambre qu'on nous a donnée en arrivant ici... ?

CLAUDE

C'est vrai, au fait !...

GRACE

C'est pour cela qu'on nous a fait déguerpir le lendemain en nous disant qu'elle était retenue par un ministre plénipotentiaire !...

CLAUDE, *mangeant.*

Quel sale hôtel ! Dès qu'on pourra en changer... et ce sera bientôt...

*On fait du bruit à la porte.*

GRACE

Qu'est-ce que c'est ?

*Claude se lève et va ouvrir.*

CLAUDE, *pâle.*

Grâce... lui !... C'est lui !...

GRACE

C'est vrai ? Ah ! mon Dieu ! ça m'a fait un coup au cœur !...

*Ils restent fixes, comme beants, devant la porte que Claude tient ouverte.*

UNE VOIX DU DEHORS

Monsieur Morillot ?

CLAUDE, *aimablement.*

Entrez ! Entrez donc ! C'est ici !

## SCÈNE IV

## LES MÊMES, DEUX PORTEURS

Les porteurs entrent en poussant un piano.

UN PORTEUR, à reculons.

Où faut-il le poser?

CLAUDE

Ici, contre le mur... la place est préparée...  
*(Bas, à Grâce.)* Enfin, ça y est ! *(Aux porteurs qui ont poussé le piano à sa place et sont en train de le caler.)*  
 Vous avez la facture?

UN PORTEUR

Oui, monsieur.

CLAUDE, à Grâce.

Hein ! Crois-tu que cette gratification nous est tombée du ciel?... Sans elle, nous ne pouvions peut-être pas nous le payer avant des mois...

GRACE

C'est la seule chose qui me manquait, mais elle me manquait !...

LE PORTEUR, *présentant la facture.*

Tenez !

CLAUDE

Vous avez soif, mes amis?... Grâce, verse-leur ma canette.

LES PORTEURS

Oh ! monsieur, faites excuse...

CLAUDE

Si, si... j'y tiens ! (*Bas, à Grâce.*) Et puis, ça nous dispensera de donner un gros pourboire.

*Grâce leur cerse à boire.*

UN PORTEUR

Vingt francs le mois... prix d'artiste... C'est des pianos qu'on loue jusqu'à des trente francs aux gens chics, vous savez !

CLAUDE, *comptant.*

Dix... quinze et vingt... Voilà pour vous...

LES PORTEURS

Merci bien... Bonsoir, la compagnie !...

*Ils sortent. Quand ils sont sortis, Claude saisit le bras de Grâce dans un accès de joie. Il hurle un air d'opéra.*

CLAUDE

« Nonnes qui reposez sous cette froide pierre !... »

*Puis il l'empoigne à bras-le-corps et se met à danser en blague.*

GRACE, *se débattant.*

Quel enfant ! Voyons, Claude, tu es stupide !

*Claude s'interrompt. Il arrête Grâce, qui allait se diriger vers le piano. Il s'aligne dans le fond de la pièce avec elle, en désignant le piano, à droite.*

CLAUDE

Ensemble. (*Il donne le signal.*) Une... deux... trois...

*Ils courent ensemble au piano. Ils l'ouvrent et, debout font une gamme.*



GRACE

Il est très bon.

CLAUDE

Parbleu ! un Erard ! (*Cherchant de quoi s'asseoir.*)  
Vite, les chaises, des partitions.

GRACE

Tu n'as pas le temps, il faut que tu t'en ailles...

CLAUDE

Ça ne fait rien ! Quatre ou cinq minutes...

*Ils empilent les partitions sur les chaises de paille*

GRACE

Tu es assez haut ?

CLAUDE

Vite, vite... Quoi ?

GRACE

Ce que tu voudras...

CLAUDE

La *Marche nuptiale*, de Mendelssohn.

GRACE

Tope !...

*Ils attaquent la Marche nuptiale à quatre mains.*

CLAUDE

Tu n'as pas les doigts trop rouillés...

GRACE

Je m'attendais à pis...

CLAUDE

Fais attention, voyons !... un, deux, un, deux.  
*(S'exclamant tout haut en jouant.)* Ah ! que c'est bon !  
 que c'est bon ! que c'est bon !

GRACE

J'en avais faim !

CLAUDE

Nom de nom ! que ça fait plaisir !

GRACE

Pourvu qu'on ne nous chasse pas d'ici à cause  
 du bruit !... Il y a des imbéciles que le piano en-  
 nuie...

CLAUDE

*La Marche nuptiale*, Grâce ! Tout ce que ça  
 m'évoque ! Celle que nous devons demander au  
 curé de Saint-Jean, à Aix, le jour de notre ma-  
 riage !... Un, deux... Imagine... Nous entrons dans  
 l'église... nous avançons... vers l'autel... on  
 s'écarte... On dirait que le tapis rouge nous con-  
 duit loin, loin, vers le ciel... Tu nous vois?...

GRACE

Moi, je nous vois encore dans le salon jaune...  
 étudiant.

CLAUDE

Oui, là il fallait qu'on entendît toujours le piano,  
 à cause de ta mère... Grâce, te souviens-tu ? la  
 première fois où, en jouant, tu as laissé tomber  
 ta tête sur mon épaule... Tes cheveux me cha-

touillaient la joue... je n'ai pas osé bouger... Tu continuais à jouer... par cœur...

GRACE

Et tu m'as pressé doucement, chastement, le genou...

CLAUDE, *laissant tomber sa tête à lui sur l'épaule de Grâce, pendant que, de la main gauche, il continue de pianoter.*

Comme ça elle était, ta tête, sur l'épaule... Et puis, chérie, nous ne nous sommes pas dit un mot d'amour... Mais te rappelles-tu ce que j'ai osé le lendemain?...

GRACE, *ralentissant le mouvement.*

Quoi? déjà...

CLAUDE

Tout d'un coup... tu jouais un morceau à arpèges... j'ai baisé tes doigts qui couraient... qui couraient sur le piano... et mes lèvres couraient après eux comme ceci, tiens... (*Il refait comme autrefois.*) Et tes mains fuyaient comme des oiseaux... je ne pouvais pas les saisir.

*Il ne joue plus, lui. Il bécotte les mains errantes de Grâce, à leur poursuite.*

GRACE

Et tu m'empêchais de jouer, comme maintenant... ta bouche pesait sur mes mains...

*Ils s'interrompent cette fois tout de bon, mais ils restent assis côte à côte devant le piano.*

CLAUDE

Tes jolies mains, dont j'étais si amoureux ! Ah ! quand j'ai senti qu'elles ne me repoussaient pas, tes mains, la commotion que j'ai eue au cœur !... Grâce, par moments, je crois que je rêve... C'est trop beau pour moi ! Je ne suis pas digne d'un bonheur qui va m'échapper, ce n'est pas possible autrement, un bonheur que je ne comprends même pas encore !... Ah ! ma petite madone, ma petite madone, pourquoi m'as-tu aimé?...

GRACE, *le regardant bien dans les yeux.*

Parce que tu es bon, mon Claude, parce que tu es simple et délicat... parce que j'ai vu ton âme et que je n'en veux pas d'autre. La bonté, c'est la beauté suprême.

CLAUDE, *à voix basse.*

Grâce ! Grâce ! je serai comme un chien pour toi... Je te rendrai heureuse ; tu verras, je trouverai moyen... Pourvu que tu n'aies pas souffrir, mon Dieu !... Je n'ose y penser de tout le jour... Que tu aies voulu, toi, cette chose, t'enfuir avec ce pauvre, toi, « mademoiselle », cette chair si fine, si rose, si délicate... ce petit être que je ne rêvais qu'en tremblant, et dont je me serais estimé trop heureux de ne posséder que le parfum ou le mouchoir... à moi, à moi... dans ma chambre !... Je suis comme ces voleurs qui ont emporté quelque chose d'une maison, ils ne savent pas quoi, quelque chose de précieux sûrement, mais qu'ils n'osent encore regarder, de peur que ce soit trop beau... ou rien du tout, peut-être...

GRACE

Mon Claude!... Tes bons yeux!... ta voix si franche!...

CLAUDE, *collé contre elle.*

Il ne faut pas que ta petite royauté souffre...

GRACE

Non, elle ne souffrira pas.

CLAUDE

Et il faut que tu m'aimes toujours, toujours...

GRACE

Toujours, Claude...

CLAUDE

Et puis, il faut te distraire aussi... J'obtiens des places de théâtre de mon camarade René; nous irons à l'Opéra-Comique dimanche soir, je te le promets...

GRACE

Oui, oui!... Que tu es drolichon! Et pendant ce temps, tu te mets en retard. Tu vas te faire gronder... Grand gamin! Allez, vite, vite, vite, à la porte!... Ton paletot.

*Elle lui donne son chapeau, sa canne, son pardessus.*

CLAUDE, *enfilant son pardessus.*

Tu es contente d'avoir le piano, hein?

GRACE

Radiieuse.

CLAUDE

Tu vas pouvoir en jouer, toi, veinarde!

GRACE

A cinq heures, nous en profiterons à deux...  
Allons, monsieur... votre canne, votre chapeau.

CLAUDE

Au revoir, mignonne, ange, ciel bleu, coco...  
Tiens, je suis content, ravigoté!... Nom de d'là,  
la vie est belle! Je ne vais faire qu'une trotte en  
sifflotant jusqu'à la rue Saint-Lazare... Bécot?...

GRACE

Prends le métro, c'est plus prudent.

CLAUDE

Tu as raison... A tout à l'heure...

GRACE

A tout à l'heure, Claude.

*Au moment où il va sortir, elle le tire brusquement par le bras et le regarde, un grand moment, silencieuse, dans les yeux. Puis elle l'embrasse doucement au milieu du front, avec un air grave et presque religieux. Il sort, elle l'accompagne sur le pas de la porte. On entend Claude parler à quelqu'un en descendant l'escalier.*

LA VOIX DE CLAUDE

Vous sortez, mademoiselle Aimée? Beau temps, belle trotte...

*La voix s'éloigne.*

GRACE, *de dos, parlant sur le palier à quelqu'un.*

Alors, c'est l'heure de la seconde tournée?...  
Bonne chance, et pas trop de fatigue.

UNE VOIX

Oh ! l'habitude !

GRACE

Tenez, entrez donc une seconde, mademoiselle Aimée, que je vous donne un brin de muguet... C'est le 1<sup>er</sup> mai. Cela équivaut à un souhait de bonheur...

## SCÈNE V

GRACE, MADEMOISELLE AIMÉE

MADEMOISELLE AIMÉE

Vous êtes bien aimable... C'est gentil, chez vous.

GRACE, *lui accrochant un brin de muguet au corsage.*

Voilà, voisine... Je vous souhaite d'être heureuse... Vous le méritez... Vous êtes une petite figure très touchante... et je me sens un peu d'amitié pour vous... Vous permettez ?

MADEMOISELLE AIMÉE

Mais je vous en remercie, madame, et je bénis mon palier de m'avoir procuré une voisine comme vous...

GRACE

Combien d'étages montez-vous, en moyenne, par jour, à ce métier...

MADEMOISELLE AIMÉE

Une soixantaine environ... Les pauvres gens habitent si près du ciel. Evidemment, c'est quelquefois pénible... Mais je ne me plains pas.

GRACE

Quel étrange travail!... Aller porter ainsi des secours à toutes les femmes pauvres qui allaitent leurs enfants... Il n'y a pas de tricheries possibles dans le contrôle?...

MADEMOISELLE AIMÉE

Aucune... Avec l'habitude!... Et puis, c'est tellement agréable de se rendre utile à ces misères... Il y a des femmes parfois si courageuses, si tristes... si vous saviez!

GRACE

Quelle chose curieuse!... Avec votre beauté, votre charme et un nom bien porté, — puisque votre père s'est honorablement ruiné, dites-vous, — préférer cette morne existence solitaire à...

*Elle s'arrête.*

MADEMOISELLE AIMÉE

A la faute?... Non, je ne veux pas... On m'a même demandée en mariage... oui, un député socialiste, qui dirige un peu notre coopérative maternelle, très bon... les mêmes idées que moi sur le socialisme, la vie, les pauvres... Eh bien, tous les mois, il me pose la question : « Voulez-vous? » Je réponds : « Non. » Je crois que je suis sincère... Que voulez-vous? Je veux rester vieille fille et sage...

GRACE

Pourquoi?... Quelle est la raison de ce vœu?...

MADEMOISELLE AIMÉE

Je ne sais pas...



GRACE

Mais encore...

MADEMOISELLE AIMÉE

Je vous jure que je ne sais pas.

GRACE

C'est étrange... Vous ne pouvez pas définir la raison secrète qui vous retient.

MADEMOISELLE AIMÉE

Non... Le don de soi... c'est grave... très grave !... Je veux rester sage... Une idée comme ça... que voulez-vous?... une préférence... Je crois que je mourrai, voyez-vous, sans m'être jamais décidée... Et je continuerai à monter toujours mes soixante étages... à dîner dans les maisons bourgeoises...

GRACE, *songeuse.*

Tout cela pour ne pas fauter !...

MADEMOISELLE AIMÉE, *souriant.*

Vous l'avez dit... Allons, au revoir, madame Morillot... Il faut que je ne me mette pas en retard... Je vais aujourd'hui du côté de Clignancourt...

GRACE

Bonne journée !...

MADEMOISELLE AIMÉE

Et merci pour le muguet aussi ! Ça sent si bon, le muguet..

*Grâce la regarde partir sur l'escalier.*

## SCÈNE VI

GRACE, seule.

Elle réfléchit un instant,  
en se caressant machinalement les lèvres.

GRACE

Le don de soi... (*Elle songe encore une seconde, puis violemment.*) Allons !... un peu d'ordre ici...

*Elle met un peu d'ordre sur la table, tout en mangeant un croissant qu'elle trempe, de temps en temps, dans un bol de café au lait qu'elle s'est versé. On entend le garçon dans la pièce à côté qui entre et passe la tête par la porte.*

LE GARÇON

Je peux faire la chambre, madame ?

GRACE

Oui, faites.

*Le garçon referme la porte. Grâce se remet à manger.  
On frappe à la porte d'entrée*

GRACE

Entrez...

## SCÈNE VII

GRACE, ROGER LECHATÉLIER

LECHATÉLIER

Pardon, mademoiselle... Morillot est-il sorti ?

GRACE, *toute bouleversée à la vue de Lechâtelier.*

Il vient de sortir à la minute, oui, monieur, comme à l'habitude. Vous auriez pu le rencontrer... Il se rend toujours à son bureau à cette heure-ci... Est-ce qu'il y a quelque chose de grave... pour que vous vous rendiez ici ?

LECHATÉLIER

Pas le moins du monde... Je passais rue de Rivoli... J'avais un ordre à une Société de crédit à faire porter... Je me suis rappelé que Morillot habitait ici... Alors, j'ai demandé en bas, au bureau. On m'a indiqué votre chambre. Je vous demande pardon de vous avoir dérangée, mademoiselle...

GRACE

Oh ! dérangée, monsieur, nullement... Je suis confuse seulement de vous recevoir au milieu d'un désordre inséparable de ces installations de hasard...

*Elle a pudiquement boutonné son corsage défait.*

LECHATÉLIER

Je sais ce que c'est !... Ne vous inquiétez pas... D'ailleurs, une femme comme vous n'a pas besoin de décor...

GRACE

Monsieur...

LECHATÉLIER, *qui a refermé la porte et s'est avancé dans la pièce.*

Si, si... Vous êtes charmante... Pourquoi n'êtes-vous jamais revenue voir ma femme?... Elle vous porte intérêt...

GRACE

Je vous demande pardon. Je suis venue une fois...

LECHATÉLIER

Ah ! on ne me l'a pas dit.

GRACE

Et, le reste du temps, j'ai craint de l'importuner.

LECHATÉLIER

Venez donc vers les sept heures, quand je suis là. Je serai enchanté de vous voir. (*Il la regarde, en souriant, bien dans les yeux Elle les baisse.*) Je suis très content de Morillot, vous savez... Brave garçon, travailleur... un peu inexact, seulement...

GRACE

Oh ! moi qui croyais au contraire à sa ponctualité... Il part très régulièrement d'ici pourtant...

LECHATÉLIER

Vraiment ? C'est possible. Je fais peut-être erreur... Je suis désolé, vous savez, de n'avoir pu lui procurer un emploi supérieur au sien. Ce sont de bien maigres émoluments pour entretenir votre petit ménage.

GRACE

Mais je les estime déjà très suffisants, croyez-le-moi !

LECHATÉLIER

Mais dame ! la vie à Paris, vous savez !... Les positions de début pour les jeunes hommes... c'est décevant... Et il n'y a pas moyen d'accroître ses revenus... Ne comptez pas sur l'avenir... Non, non,

ne comptez pas sur l'avenir... C'est parfois à la femme, au contraire, à savoir être industrielle. La vie de Paris est ainsi faite... Elle est féministe, la vie de Paris ! Elle offre à la femme mille ressources d'ingéniosité... Tout y est fait pour elle et pour lui faciliter les échelons à gravir... Surtout lorsqu'il s'agit d'une femme dans votre genre, ma chère enfant, — vous permettez que je vous appelle ainsi ? — de condition supérieure et qui doit fatalement souffrir de ce manque d'aisance... de confortable... peu digne d'elle...

*Il regarde la chambre.*

**GRACE**, *rougissante.*

Je n'en souffre que dans certaines circonstances, monsieur. Celle-ci est du nombre. Et il faut que je me rappelle que vous êtes le directeur de Claude, le patron, comme il dit, pour ne pas vous avoir demandé comme une grâce de me rendre à ma solitude...

**LECHATÉLIER**, *avec rondeur et câlinerie.*

Du tout, mon enfant !... Pas de façons avec moi... Je ne vois même pas votre intérieur... Je ne jette pas le plus petit coup d'œil... Si je vous donne un conseil, c'est que vous m'intéressez, je vous assure... Suzanne m'a raconté votre histoire ; elle n'est pas banale.

**GRACE**

J'y compte bien !

**LECHATÉLIER**, *qui la fixe en souriant.*

En passant rue de Rivoli, je ne dis point que

je n'aie eu l'idée d'appeler Morillot. Mais je me suis surpris aussi à penser : « Tiens, si j'allais voir la petite amie de ma femme ? » Je n'étais pas exempt d'une certaine curiosité... comment dirais-je?... sentimentale... Vous comprenez?... Vous ne m'en voulez pas?...

GRACE

Pourquoi vous en vouloir?.. grand Dieu!...

LECHATELIER, *lui tapotant les mains.*

A la bonne heure ! Il ne faut pas qu'une petite nature comme la vôtre ait à sentir une déchéance. (*Se reprenant sur un mouvement de Grâce.*)... déchéance toute matérielle, veux-je dire... vous ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles?... Or, cette déchéance, vous pourriez y remédier sans peine, à l'aide d'une amitié clairvoyante... tendre...

GRACE

D'un protecteur?

LECHATELIER, *encouragé.*

C'est cela même...

GRACE

Vous, par exemple?...

LECHATELIER, *souriant.*

C'est un exemple.

GRACE

Qui subviendrait peut-être à mes besoins sans rien changer à ma vie avec Monsieur Morillot?... C'est cela que vous voulez dire? Je ne me trompe pas?...

LECHATÉLIER, *embarrassé devant la précision de Grâce.*

J'aurais mis plus de formes à développer cette idée (*Souriant encore.*), mais le fond me paraît exact. Vous ne vous froissez pas au moins de mes paroles?

GRACE

Je ne me sens nullement froissée...

LECHATÉLIER

A la bonne heure !... Je serais désolée...

GRACE, *en souriant à son tour.*

Non... Je suis seulement vexée...

LECHATÉLIER

Vexée?...

GRACE

Oui... vexée... je l'avoue... J'imaginai que la beauté de mon acte, en tout cas sa parfaite honnêteté, ne faisait pas question... Je pensais que ça se voyait sur la figure !... Votre interprétation vient me navrer... Et vous me proposez cela si franchement encore, sans l'ombre de préliminaires, à la bonne franquette... il faut bien croire que la méprise est toute naturelle !... Voyons, voyons, monsieur, tout de même, il y a un peu de votre faute aussi !... Comment avez-vous pu supposer sérieusement qu'une jeune fille de mon monde quittait sa famille, sa fortune, ses espérances, en échange de la misère et des épreuves de la vie, pour aller se vendre à Paris et récupérer de cette manière l'argent qu'elle abandonnait d'autre part... Drôle de calcul !... C'est tellement absurde, telle-

ment enfantin comme raisonnement pour un homme intelligent, car évidemment cela ne fait pas l'ombre d'un doute, vous devez être intelligent...

LECHATELIER

Je commence à croire que non...

GRACE

Si, si... seulement, vous avez l'esprit très préoccupé de vos affaires... c'est bien naturel... un homme du monde!... Mais, moi aussi, j'en suis, du monde... rappelez-vous, monsieur... et du meilleur! Nous sommes ici entre nous...

*Silence.*

LECHATELIER

Vous vous moquez de moi, mademoiselle... Vous avez mille fois raison. Que voulez-vous! la muflerie est la ressource des gens qui ont l'habitude de ne compter que sur eux-mêmes. La gaffe en est la conséquence. Je me suis conduit comme un imbécile... Je vous demande pardon.

GRACE

Mais vous n'avez pas à vous excuser, cher monsieur; vous vous êtes mépris, voilà tout. Vous vous adressiez à une autre personne. Je ne saurais m'en formaliser. Vous ne me connaissiez pas. Tenez, je suis sûre que, déjà, maintenant que vous m'avez adressé la parole, vous n'oseriez plus employer les mêmes termes. (*Lechâtelier baisse les yeux.*) Alors, vous voyez bien que je n'ai pas à vous en vouloir... Non, je ne me souviens que d'une chose, c'est que je suis en présence du bienfaiteur de celui que j'aime, du mari d'une amie très chère...



Je vous reçois, voici mes salons, mes appartements... (*Avec une affectation de politesse ironique.*) Asseyez-vous donc, cher monsieur... Je regrette, croyez-le bien, de n'avoir pas une tasse de thé à vous offrir.

LECHATELIER, *s'asseyant.*

Eh bien... je me suis mis dans de jolis draps, moi !... Ce que c'est que les hommes d'affaires !... Vite gâté par les succès faciles... Ah ! les femmes de nos employés sont bien coupables !... Et, le pire, c'est que vous allez me prendre pour un balourd, alors qu'au fond je suis justement un garçon très fin, vous savez... très fin, je vous assure... avec des qualités charmantes...

GRACE, *souriant.*

Mais je n'en doute pas...

LECHATELIER

Si, vous en doutez... Et comme vous avez raison !...

GRACE

Mais, monsieur, la méprise était, je vous le répète, très admissible... Cette petite, avez-vous pensé, est partie avec son professeur... un être bien simple, sans séduction... oui, monsieur, sans séduction... C'est quelque bécasse à la merci d'un homme plus séduisant qui se présentera... charmant... dans mon genre...

LECHATELIER

Oh !

GRACE

C'est vous qui le dites.

LECHATÉLIER

Pan ! attrape... C'est bien fait...

GRACE

Eh bien, non, je suis clairvoyante, monsieur... L'homme que j'aime est peut-être ordinaire d'apparence, mais vous venez d'apprendre qu'on peut quelquefois se méprendre sur les apparences... Il n'y a pas que les séductions extérieures... Je l'aime, enfin, et je l'ai suivi pour des raisons profondes, qui ne regardent que moi... pour ce quelque chose de supérieur et de distingué qu'il y a quelquefois dans la médiocrité. Oh ! si ceux de qui je dépends me l'avaient laissé épouser de bon gré, j'aurais vécu comme une petite provinciale, ignorée, heureuse, sur la colline de Laurabuc, là-bas, dans une petite propriété que je sais... La vie veut que je devienne un être de tête et de décision ? Du jour au lendemain, voilà qui est fait !... Je rêvais d'être une religieuse à vingt ans ; je serai une femme... Oh ! vous autres Parisiens, je me doute qu'un pareil langage doit fort vous étonner !

LECHATÉLIER

J'ai trop fréquenté la province pour ne pas avoir appris qu'elle est orgueilleuse.

GRACE, *avec hauteur.*

Et supérieure, aussi, quelquefois, monsieur...

LECHATELIER

Je le disais sans ironie.

GRACE

Sachez qu'il y a en province, parfois, des âmes destinées à un seul amour. Elles font mûrement le choix de l'homme à qui elles apporteront le don d'elles-mêmes... mais, ce choix fait, il est pour la vie... Rien ne peut l'ébranler... ni gêne, ni pauvreté, ni honte... et c'est pourquoi je vous reçois sans rougir, monsieur, au milieu de cette vaisselle, des bottines défaites et des cartons ouverts...

*Elle décrit en disant cela, un geste circulaire, élégant et distingué.*

LECHATELIER

Il est des gestes si pudiques qu'ils effacent toute impudeur autour d'eux...

GRACE

Une éducation religieuse comme la mienne sert justement à se familiariser d'avance avec toutes les atteintes ou toutes les laideurs de la vie, et avec cette idée que chacun porte la peine de son idéal... et chacun à sa manière !...

LECHATELIER

Oui, c'est d'une naïveté très touchante ce que vous dites si joliment... Mais l'avenir !... Y avez-vous pensé?...

GRACE

Ah ! monsieur, l'avenir, s'il vous éblouit en le regardant, il n'y a qu'à faire comme pour le soleil...

il n'y a qu'à étendre la main... Cela procure une petite ombre... pas bien grande, mais on y peut vivre. Voyons, avouez... avouez que j'ai raison...

LECHATÉLIER

Evidemment!... C'est très louable, tout cela... mais bien peu boulevardier! Vous arrivez à une époque où ces valeurs-là sont fichtrement en baisse sur le marché!... Ma vieille expérience, que je vous ai si sottement montrée tout à l'heure, s'en effare un peu... Les jeunes filles que je reçois, ou dont j'entends parler, jouent au bridge avec leur confesseur. Alors, n'est-ce pas... de vous à elles il y a de la marge!... En tout cas, il ressort de votre attitude une chose indéniable : que vous êtes une personne très au-dessus de la moyenne. De plus, vous m'avez donné, et avec une certaine maestria, une sacrée leçon de savoir-vivre, vous, la provinciale, au vieux Parisien que je suis... C'est une magistrale roulée...

*Lechâtelier se lève.*

GRACE

Allez donc, monsieur, et ne péchez plus... Soyez sûr que je ne raconterai pas à votre charmante femme la bizarre démarche que vous venez de faire... Cette visite restera entre nous deux... je vous le promets...

LECHATÉLIER, *avec un geste vague.*

Oh! vous savez...

GRACE

Oui, vous devez l'avoir rendue souvent malheureuse, cette pauvre Suzanne!...

LECHATELIER, *après avoir réfléchi une seconde.*

C'est aussi une femme très supérieure et très bonne que celle-là. Elle m'a, je crois, plus témoigné sa bonté que son chagrin.

GRACE

Pour une fois, cher monsieur, elle n'aura pas eu ce mal. Me le pardonneriez-vous?...

LECHATELIER

Mademoiselle, les meilleurs généraux ont essuyé pas mal de défaites... Il faut les supporter vaillamment quand elles se présentent... C'est une affaire d'entraînement. Je me souviens que, tout petit garçon, à l'âge des premiers désirs, je faisais déjà des propositions aux statues de femmes du jardin des Tuileries... pour m'habituer aux refus. Chaque âge à ses déplaisirs.

GRACE, *lui tendant son chapeau qu'il avait posé sur la table.*

Eh bien, allez faire un tour aux Tuileries maintenant... c'est sur votre chemin.

LECHATELIER

J'y vais de ce pas... Je me retire, mademoiselle, sur une impression bien étrange, mais très jolie. Vous auriez pu me mettre à la porte, tout bonnement, pour mon insolence, et je l'aurais mérité. Vous ne l'avez pas fait.

GRACE, *vivement.*

Je me suis rappelé d'abord ce que nous vous

devions, monsieur... cette dernière gratification, qui est encore une obligeance de votre part.

LECHATÉLIER

Quelle gratification?

GRACE

Mais les deux cents francs remis hier à Claude.

LECHATÉLIER

Vous faites erreur.

GRACE

Par votre caissier.

LECHATÉLIER

Ah!... j'ai remis, moi?... C'est possible... mais j'ignorais, vous voyez... Ne me remerciez donc pas, et n'augmentez pas un mérite bien incertain... (*Changeant de ton.*) Hé! mais, cette gaffe aura eu du moins pour moi quelque chose d'heureux, mademoiselle, elle m'aura procuré l'occasion de connaître une âme d'élite, que je n'aurais peut-être jamais soupçonnée sans cela... Vous m'avez reçu comme reçoit une reine, vous avez mis une grâce, une coquetterie involontaire, mais souveraine, à me faire apprécier l'étendue de mes torts. C'est charmant... Je suis entré ici avec du mauvais septicisme et de la gouaillerie stupide à la bouche; j'en ressors, mademoiselle, avec le plus grand respect et l'estime la plus haute de vous... Je vous prie d'y compter dorénavant pour toujours.

GRACE, *simplement.*

Je vous remercie, monsieur.

LECHATELIER

Et je vous demande même la faveur de me laisser vous baiser la main avec toute la déférence que je vous dois.

GRACE

Mais avec plaisir, monsieur, la voici.

LECHATELIER, *gravement et respectueusement, met les lèvres sur la main qu'on lui tend.*

Merci... (*A la porte, en saluant.*) Encore une fois, toutes mes excuses, mademoiselle.

*Il ouvre la porte et sort. Il a dû, en sortant, heurter quelqu'un sur le palier, car Grâce, de l'intérieur, fait aussitôt signe d'entrer.*

## SCÈNE VIII

GRACE, MADAME GRILLAT

GRACE, *la voix courroucée, à Madame Grillat, la patronne de l'hôtel.*

Je ne veux pas de ça... madame Grillat... Je ne veux pas de ça : vous écoutiez à la porte.

MADAME GRILLAT

Oh ! peut-on dire, madame Morillot ?

GRACE

Taisez-vous, maintenant, qu'on n'entende pas, au moins, vos protestations dans la maison.

MADAME GRILLAT, *refermant la porte.*

Rendez donc service à vos locataires ! Ça m'apprendra !

GRACE

Je veux être respectée, vous entendez, comme j'en ai le droit... sinon je m'en irai de chez vous... Apprenez que je ne reçois aucune visite louche ou qui puisse donner à redire.

MADAME GRILLAT

Mais, ma bonne madame Morillot, où allez-vous prendre ces idées?... Peut-on calomnier les gens de la sorte ! Je prêtais l'oreille, en effet, mais c'était pour vous... dans une bonne intention... Il y a en bas des personnes qui vous demandent... et comme ce sont des dames très bien... je ne savais pas s'il fallait venir vous déranger... Ah ! quoi ? mettez-vous à ma place.

GRACE

Vous pouvez toujours venir ici sans me déranger et frapper impunément.

MADAME GRILLAT

Que voulez-vous, dans notre métier, on ne sait jamais ! C'était bien pour vous ce que j'en faisais. Ce monsieur était encore là... et les dames disaient qu'elles étaient pressées. Je n'aurais pas osé de moi-même, bien franchement ; seulement, elles ont insisté... insisté... elles m'ont même donné cent sous, là, ça y est, vous comprenez ? pour que je monte...

GRACE

Elles ne manquent pas d'aplomb, ces dames-là !... Elles ont dit leur nom ? Combien sont-elles donc ?



MADAME GRILLAT

Trois. Tenez, la vieille a écrit son nom sur un bout de papier.

GRACE, *lisant.*

Où sont-elles?

MADAME GRILLAT

Dans mon bureau, je crois... ou au bas de l'escalier. Attendez, je vais voir. (*Montrant l'escalier.*) Tenez, les voilà qui montent. Elles ont dû voir descendre le monsieur... Faut-il les empêcher de monter?

*Elle repousse un peu la porte.*

GRACE

Laissez-les, maintenant... laissez-nous... merci.

*Madame Grillat s'efface pour laisser le passage.*

MADAME GRILLAT

De rien ! Mais voilà ce que c'est de s'aventurer dans des paroles qui ne sont pas à dire ! (*Du dehors.*) Voilà le 37, mesdames.

*Une dame assez âgée, importante, essoufflée, apparaît; à sa droite et à sa gauche, deux filles : une grande de dix-huit à vingt ans, l'air nigaud; l'autre, plus petite, les cheveux blonds nattés dans le dos. La dame s'est arrêtée sur le seuil; les deux filles l'imitent. Un moment de silence où toutes se regardent. Grâce reste immobile dans la pièce et ne bouge pas. La grande fille ferme prudemment la porte derrière elles.*

## SCÈNE IX

GRACE, MADAME DE PLESSANS,  
HORTENSE et MARIETTE DE PLESSANS

MADAME DE PLESSANS

Malheureuse ! Malheureuse !... Regardez-la, votre sœur !... (*Elle s'arrête. Elle regarde la chambre de Grâce, son œil se porte tour à tour sur la table, les habits pendus au mur, les cartons pête-mêle.*) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... j'étouffe... Tu seras cause de ma fin !

GRACE

Voyons... voyons, maman... ne te mets pas dans cet état, ça n'a pas de sens. Tiens, assieds-toi là. Qu'est-ce qui vous a pris de quitter Aix ? Comment êtes-vous à Paris ? (*Bas à Hortense, vivement.*) Voyons, Hortense, toi qui es la plus grande, tu aurais dû t'opposer à ce voyage qui ne rime à rien... Tu es une sottise d'avoir consenti à l'accompagner...

HORTENSE

Si tu crois que c'est commode, avec maman !...

GRACE

Pourquoi as-tu amené les enfants avec toi?... Leur place n'est pas ici... Dieu ! quelle équipée !

HORTENSE, *bas, à Grâce.*

Elle n'a pas consulté papa, qui doit être furieux... Elle nous a traînées hier, comme des paquets jusqu'à la gare. Je pense qu'elle a cru que notre présence te ferait plus d'impression.

## GRACE

Et pour cette petite Mariette, avec sa santé délicate, c'est tout à fait l'éducation qu'il lui faut. (*A Hortense*). Comment vous êtes-vous procuré mon adresse, puisque personne ne la savait et que je ne vous ai jamais écrit?

## HORTENSE

Ce matin, nous sommes allées voir Madame Vieulle, tout de suite; elle nous a indiqué ton hôtel sans trop se faire tirer l'oreille...

MADAME DE PLESSANS, *effondrée, sur une voix plaintive, à travers des hoquets de larmes.*

Grâce... écoute, ma pauvre fille... écoute, l'émotion me désarme... J'étais venue pour te maudire... j'avais préparé tout ce que je dirais et puis, là... sur le seuil... de voir ma fille ainsi... dans cette misérable chambre... dans ce taudis... avec les robes que t'a faites Mademoiselle Legrand, accrochées au mur... (*Les sanglots redoublent.*), ton nécessaire sur cette sale vieille table... (*Nouveaux sanglots.*) Ah! mon Dieu!... mon cœur n'a fait qu'un tour!... Qu'est-ce que tu veux? C'est ma fille tout de même qu'on m'a volée!...

GRACE, *haussant les épaules.*

Maman... maman... voyons...

## MADAME DE PLESSANS

Ecoute, je vais te dire très franchement toute la vérité... pourquoi je suis venue... Ton père est

intraitable, c'est vrai, mais je suis sûre que, si tu viens te traîner à ses pieds, il pardonnera. Tu reprendras place au foyer de famille... Tout sera oublié... On ne fera pas d'allusion au passé... tu vois que je ne peux pas mieux dire !... Le souvenir le plus pénible — un bien grand écroulement, va ! — Tout s'efface dans le cœur d'une mère... Monseigneur de Cabriac t'absoudra, j'en suis sûre... Pour ce qui est du scandale, rien n'est perdu encore... Nous avons dit que tu étais à Lourdes, que ta vocation religieuse t'appelait irrésistiblement vers les lieux de retraite. Ce sont de pieux mensonges. Il n'y a peut-être que cette teigne de Madame Labatude qui s'est aperçue de quelque chose... n'importe, nous ferons taire les mauvaises langues... Une famille comme la nôtre n'est pas déshonorée par la faute d'un de ses membres, comme le dit ton pauvre père; nous pourrions encore marcher le front haut dans les rues d'Aix. Tu repars avec nous ce soir... Je t'emmène.

GRACE

Je ne demande pas mieux, crois-le bien, si c'est avec Monsieur Morillot, s'il doit être reçu par vous comme mon fiancé et si nous nous marions à Aix, avec votre consentement.

MADAME DE PLESSANS

Jamais, jamais !...

GRACE

Alors, tu vois qu'il est tout à fait inutile d'insister, maman...

## MADAME DE PLESSANS

Jamais !... Ton père est irréductible ! Il ne voudra jamais. C'est un entêté terrible... Tout ton portrait... Les filles tiennent toujours de leur père !... Recevoir ce sacrifiant chez lui comme son fils... ah ! bien !...

## GRACE

Mais alors que viens-tu faire ici ? Comment as-tu pu supposer, après les scènes interminables qui ont précédé mon départ, que je mentirais un jour à ma résolution ?... Quelle inutile tentative !... Je ne suis pas folle, pourtant !... Si je suis partie d'Aix, ç'a été beaucoup pour vous épargner, à vous, à papa et à toi, la honte de la mésalliance sous laquelle, paraît-il, vous succomberiez... D'ailleurs, sans votre consentement, comment aurions-nous vécu là-bas ! Comment aurions-nous trouvé du travail ?...

MADAME DE PLESSANS, *levant les bras au ciel.*

Du travail !

## GRACE

Chez les gens qui auraient été nos égaux, la veille, et parmi nos anciennes relations ?... Je suis partie, chassée... Laissons les choses en l'état, et ne revenons pas sur cette vieille histoire, après tout ce qui en a été dit, grand Dieu !...

## MADAME DE PLESSANS

Tu sais bien que je ne parviendrai pas à fléchir ton père. Tout ce qu'il fera, c'est d'atténuer peut-être la rigueur de ton bannissement en envoyant

à sa fille l'argent nécessaire pour qu'elle ne meure pas de faim, avec ce traîne-misère...

**GRACE, avec hauteur.**

Assez... Pas un mot de plus sur ce sujet. J'attends la conséquence de mon acte, avec fierté et comme un honneur. Jamais, tu entends, maman, jamais je n'accepterai un sou de vous. Tiens-le-toi pour dit. J'aimerais mieux mourir de faim. Mon bonheur, je le gagne déjà, comme je l'entends. Le coup d'audace que tu as tenté en amenant les deux petites avec toi, — car les mères ont parfois des audaces singulières! — tout ce déplacement, ne pouvaient aboutir... Restons-en là. Gardons le souvenir du passé, chacun de notre côté, que veux-tu?... Et puis, voilà tout, ma pauvre maman!...

**MADAME DE PLESSANS**

Le bandit, il me l'a ensorcelée, le bandit!

**GRACE, avec lassitude.**

Soyons sérieux, maman...

**MADAME DE PLESSANS**

Oh! je ne sais plus ce que je dis, en effet!... Je ne sais plus où je suis...

**GRACE, tristement.**

Mais si, maman. Tu souffres, au fond, je le sens bien... Tu es de ces gens qui ne savent pas exprimer leur douleur... C'est le cas de tous les parents...

Ils souffrent de ne pas nous comprendre... seulement ils ne savent pas le dire...

*A ce moment, on entend un sanglot étouffé. C'est la petite Mariette qui, dans son coin, près du piano, laisse éclater une émotion solitaire.*

GRACE, *courant à elle.*

Mariette, ma petite Mariette !... Viens là... viens, que je te parle à l'oreille.

*Elle l'entraîne à l'écart.*

MADAME DE PLESSANS, *vivement.*

Tu l'aimais tant, ta Mariette !

GRACE

Je l'aime toujours !... Ma petite fille chérie, on te procure là une bien grande émotion pour ton âge, n'aie pas peur, ce ne sera rien...

MARIETTE, *balbutiant, bas à l'oreille de sa sœur, à travers ses larmes.*

Je te reverrai plus, Grâce !... Je te reverrai plus !

GRACE

Si, mon amour ! Il y a une grande place pour toi dans mon cœur, si tu savais !... Ce m'a été si dur de t'arracher de moi... Là, là...

MARIETTE, *suppliante, en sanglotant toujours.*

T'en vas pas... Me laisse pas toute seule... Je te reverrai plus !...

GRACE

Ne dis pas, ne dis pas ces choses, ma tendresse !... Oh ! si, nous nous retrouverons bien un jour...

seulement, tu seras plus grande... Tu deviendras, loin de moi, une grande belle jeune fille, qui portera aussi son poids de joie et de misères et ce jour-là, tu viendras me retrouver... Que serai-je alors, petite Mariette?... Ah! petite Mariette, ils savaient bien ce qu'ils faisaient en m'apportant ton paquet de chair rose!... (*Se dégageant brusquement avec colère.*) C'est odieux!... C'est odieux! Vous donnez à cette enfant une émotion absurde... Je ne veux pas de ça.

HORTENSE, *qui, sur un ordre de sa mère, s'est collée discrètement à la fenêtre, tout à coup s'écrie :*

Maman!... Monsieur Morillot sur le trottoir en face!

MADAME DE PLESSANS

Ah! Seigneur!...

GRACE, *courant à la fenêtre.*

Claude?... Ce n'est pas possible!. Mais si... lui... Que se passe-t-il pour qu'il revienne à cette heure-ci?... Il doit savoir que vous êtes là!...

MADAME DE PLESSANS

Les stores du fiacre étaient baissés!... Il ne peut pas nous avoir vues quand il est sorti.

h.

GRACE, *effrayée.*

Pour l'amour du ciel, allez-vous-en vite!... Qu'il ne vous trouve pas ici, surtout!... Qu'arriverait-il?... Tu vois dans quelle situation tu t'es b<sup>i</sup> euse, maman!... C'est un fait exprès...! Il doit m<sup>v</sup> vous savoir là...



MADAME DE PLESSANS, *avec peur.*

Mariette, dépêche-toi... Nous allons le croiser dans l'escalier !...

GRACE

Non... tenez... passez par l'autre chambre. Il y a une porte qui donne directement sur le palier. Entrez... Aussitôt que vous entendrez une voix nouvelle, ici, vous sortirez sans bruit, précipitamment. A quel hôtel êtes-vous descendues ?

MADAME DE PLESSANS

A l'hôtel Saint-Roch, rue Jacob.

GRACE

Je vous y rejoindrai dans une demi-heure... Nous finirons cette conversation. Mais ne restez pas une seconde de plus ici...

MADAME DE PLESSANS

Tu ne viendras pas, je le sens... Je te perds pour toujours !...

GRACE

Si... le temps de mettre mon chapeau, un manteau... j'arrive... Vous avez compris?... La porte... quand vous entendrez parler...

*Elle les pousse en les bousculant dans la chambre du fond. Hortense entre la dernière. Dans l'embrasure de la porte, elle tend quelque chose à Grâce en passant.*

HORTENSE

Tiens.

GRACE

Qu'est-ce que tu me donnes là?...

HORTENSE

C'est maman qui m'a dit de te remettre ça.

GRACE, *regardant.*

Un portefeuille !... Avec de l'argent !... Veux-tu bien !... Veux-tu bien reprendre ça tout de suite... petite sotte !

HORTENSE

Oh ! moi, tu sais, ça m'est égal ! Je l'avais bien dit à maman que ça ne ferait que me faire attraper.

GRACE

Vite donc... J'entends monter... (*Avant de refermer la porte, elle se ravise et appelle à voix basse...*) Mariette... que je te donne encore quelque chose...

MARIETTE

Quoi ?

GRACE, *se reculant dans l'angle et lui tendant les bras.*

Un baiser.

*Mariette s'y précipite. Elles s'étreignent gauchement, hâtivement, avec une tendre angoisse. Puis Grâce, à la hâte, referme la porte. — Un temps.*

## SCÈNE X

GRACE, CLAUDE

Claude entrant à droite, brusque et rapide.

GRACE

Toi !... Déjà !... Tu n'es pas allé à ton bureau...

Pourquoi reviens-tu?... Que se passe-t-il? Tu es tout pâle... Tu n'es pas malade? Quel visage défait! Tu n'es pas allé à ton bureau?

CLAUDE

Si, je viens de le quitter à l'instant.

GRACE

Mais qu'as-tu, pour l'amour de Dieu? Tu n'as vu, rencontré personne?...

CLAUDE

Personne... pourquoi?

GRACE

Pour rien... Tu as vu Monsieur Lechâtelier, peut-être?

CLAUDE, *vivement.*

Le patron, pourquoi?... non... Pourquoi le patron!... Il s'agit de bien autre chose!... Grâce, Grâce!... Attends-toi à tout... Chut!...

GRACE

Que veux-tu dire?

CLAUDE

Ecoute... (*Il s'interrompt et tend l'oreille.*) Tu n'as pas entendu?... Un bruit de porte à côté... Chut!... Il ne faut pas qu'on entende... personne.

*Il parle bas.*

GRACE

C'est peut-être le garçon qui finit la chambre... Attends. (*Elle va à la porte de la chambre, l'entr'ouvre d'abord très prudemment, puis l'ouvre complètement toute*

*grande. La chambre est vide.)* Regarde... Il n'y a personne... C'était un bruit...

CLAUDE

Grâce, donne ta main...

GRACE

Qu'y a-t-il donc?

CLAUDE

J'ai commis une mauvaise action... pour toi, Grâce, c'était pour toi !... Je ne croyais pas que ce fût grave...

GRACE

Mais t'expliqueras-tu, à la fin?... Tu me glaces !...

CLAUDE

C'était le piano, Grâce... Tu en avais tant envie ! Je le devinais tellement ! Je ne voulais pas que tu souffres de privations, ça me rendait malheureux affreusement, cette idée... Mon ami René m'avait promis de me prêter cent francs le mois prochain... Je n'ai pas pu attendre... sottement... Ça me faisait tant de plaisir de t'offrir cette petite joie... si petite... Et puis, je n'avais pas osé te dire que la fille de la papetière était partie dans le Midi et que ces soixante francs allaient nous faire défaut... Je voulais aussi que nous changions de chambre, nous agrandir... Alors, j'ai inventé la gratification...

GRACE, *avec effroi.*

Claude !

CLAUDE

Je n'ai pas volé, ne le crois pas ! J'ai pris...

emprunté en avance sur ma caisse... comptant, bien entendu, rendre aussitôt que René m'apporterait l'argent... Il devait le faire le quinze de ce mois. Je n'ai pas cru mal agir... Il ne m'est pas venu à l'idée que le caissier principal demanderait les comptes avant le quinze.

GRACE, *dans un cri de stupéfaction.*

Toi !... Tu as fait ça !

CLAUDE

Je ne sais pas si le caissier a eu un doute ou quoi... Il m'a demandé les registres tout à l'heure... J'ai pu établir ma balance, mais je ne croyais pas qu'il vérifierait les fonds en caisse... Alors, il m'a regardé froidement et m'a dit : « C'est bien, nous aviserons ». Je suis parti comme un fou... Je cours depuis tout à l'heure... Grâce, que va-t-il arriver ?

GRACE, *atterrée.*

Tu as fait ça, Claude?...

*Elle pousse comme un gémissement d'effroi.*

CLAUDE, *le visage dans les mains.*

Ah ! c'était pour toi... Grâce... Pardonne-moi... Le piano ! Je sentais tellement ce désir irrésistible au bout de tes doigts... Qu'est-ce que je n'aurais pas fait pour que tu ne sois pas malheureuse... On volerait pour une femme... Je n'ai jamais eu de maîtresse !... Oh ! je suis un misérable... On va me chasser... honteusement... Ce sera peut-être tout... ils ne me poursuivront pas... mais c'est notre vie brisée...

GRACE

Crois-tu que Monsieur Lechâtelier puisse être mis au courant tout de suite?

CLAUDE

A l'heure qu'il est, il doit déjà savoir...

GRACE

Alors, c'est irrémédiable, oui !... L'argent, j'aurais pu, au prix de quelle honte ! le demander à une femme qui vient de m'offrir justement son secours...

CLAUDE

Qui?

GRACE

N'importe... ce n'est pas l'argent qui me préoccupe, c'est le fait !... Si Monsieur Lechâtelier sait, qu'importe une somme qu'il ne réclamera pas !... mais l'effondrement moral !...

CLAUDE

Comment ai-je été assez fou?... Je te déshonore... Tes amis ! Tu m'avais fait placer là... Ah ! Tu ne me pardonneras jamais... Ne me regardes pas comme ça... fixement... tu m'épouvantes...

GRACE, *le regardant en effet comme une chose.*

Mais non, pauvre Claude !... Je réfléchis, voilà tout... J'ai tellement témoigné de toi, de ma confiance absolue en toi ! de ta délicatesse !... Si tu savais l'ironie de ça !...

CLAUDE

Oh ! ne m'accable pas !... Moi, ce n'est rien, mais toi !... Je n'ai pas cru mal faire... Est-ce bête ! Est-ce bête ! Oh ! pour un peu, je me tuerais, de peur d'affronter ce qui s'appellera demain !... demain !...

GRACE

Calme-toi, Claude ! (*Lentement, cherchant ses idées, mais avec une voix atone, nouvelle.*) Je ne t'en veux pas... Je me rends compte que c'était pour ta madone... Que veux-tu?... C'est un malheur, un accident... Ton âme d'enfant a joué avec la vie. (*Avec amertume.*) Le sentiment des responsabilités n'est pas départi à tous...

CLAUDE

Grâce ! Que va-t-il t'arriver ? Devant ton amie, comment supporteras-tu cette honte?... Et s'il voulait se venger... Si l'on allait m'arrêter ?

*Il se lève.*

GRACE, *posant les lèvres sur ses cheveux, avec un calme soudain effrayant.*

Mais non, mon enfant... Ne t'apeure pas... J'arrangerai les choses... C'est une petite croix... J'avais péché par orgueil... C'est la punition, voilà tout !... Attendons et n'aie pas peur... Il n'arrivera rien, parce que la vie m'a l'air de dispenser trop mesquinement même ses épreuves, pour qu'il arrive quelque chose qui soit digne d'une noble douleur !... Calme-toi, pour l'instant, mets-toi là, dans le fauteuil... Qu'as-tu fait de ton paletot?...

CLAUDE, *vague, prostré.*

Je l'ai laissé là-bas, au bureau... Je suis parti si vite...

GRACE

Ne prends pas mal... Mets ce châle sur tes épaules... Les premières journées de printemps sont froides...

CLAUDE, *se frappant le front avec son poing.*

Ah ! misère de misère ! Bon Dieu de bon sang !... Comment ai-je fait, cela ?... Ecoute... (*Il se lève.*) Tu n'entends pas, on monte... On envoie quelqu'un me chercher...

GRACE

Mais non. Tu es puéril...

CLAUDE

Tu n'entends rien ?

GRACE

Non... qu'un orgue là-bas au bout de la rue... Une seconde... Attends...

CLAUDE, *sursautant.*

Que fais-tu ?

GRACE

Rien. Une commission à donner. (*Elle sonne, va à la table, réfléchit longuement, avec un air à la fois stupéfait et désorienté ; puis, après un geste solitaire de résolution, elle prend une feuille de papier et écrit.*) « Adieu, maman, pour toujours... Je reste... » (*Le garçon d'hôtel entre. Grâce lui fait signe de ne pas faire de*



*bruit pour ne pas déranger Claude, abattu dans son fauteuil. Elle lui parle à voix basse.)* Tenez, vous allez prendre une voiture à l'heure et porter ceci à cette adresse... Allez...

*Le garçon sort. Elle se rapproche silencieusement, simplement, de Claude. Il pleure.*

CLAUDE

Grâce, tout notre bonheur détruit ! Ah ! notre petite chambre... Le premier muguet de mai... l'oiseau... tout ça !...

GRACE

Laisse crever ton cœur... Ça fait du bien.

*Elle lui caresse le front, debout derrière lui. Il regarde fixement par terre. De temps en temps, il parle à mots entrecoupés. Dans le silence :*

CLAUDE

Ma pauvre mère, là-bas... en Alsace... si elle savait cela... où en est son fils !... Je me souviens de ce qu'elle disait, la paysanne : « Pars... tu ne réussiras pas... La musique, mon garçon !... Tu reviendras au pays... Tu auras toujours de quoi manger, ici... » Il faudra confesser qu'elle avait raison... « Mère, vous aviez raison !... »

GRACE

Pleure, mon enfant... pleure sur toi... Va, va !

CLAUDE

Où est-elle en ce moment, ma mère?... près du feu... les mains tendues...

GRACE

Pleure sur toi, mon Claude... pleure...

*On entend l'accompagnement banal de l'orgue de Barbarie, au coin de la rue, qui s'est rapproché. Un rayon de soleil tombe sur le muguet. Et le canari se met à chanter à tue-tête, plus fort que l'orgue, dans sa cage.*

RIDEAU

## ACTE TROISIÈME

Aux environs de Compiègne. Le hall d'un château dix-huitième siècle, formant au fond, à droite, rotonde avec vastes baies entre colonnes de marbre rose et cuivre, et donnant sur une grande terrasse qui surplombe au loin les cimes et les allées de la forêt de Compiègne. — Dans le fond, où était la porte de la galerie du château, on a construit, pour une fête, un théâtre avec son rideau peint dans le style de la pièce et ses plantes hâtivement transportées de la serre. La baie de gauche donne sur les salons et a ses portes vitrées grandes ouvertes. — Au lever du rideau, il est neuf heures du soir environ. On fait les préparatifs de la fête pour le lendemain. Les lustres sont allumés. Dehors, sur la terrasse, entre les orangers en caisse, des guirlandes de lanternes battent au vent.

### SCÈNE PREMIÈRE

MADemoiselle D'ANGELY, GRACE DE PLESSANS, MADAME CLOZIERES, SUZANNE LECHATELIER, GÉNÉRAL DUPLESSIS-LATOUR, LOUIS DE SAUSSY, NELLY.

SUZANNE, à *Mademoiselle d'Andely, Grâce de Plessans, Madame Clozières, qui sont sur une grande échelle double.*

Mademoiselle d'Andely, tenez, encore cette poignée de drapeaux sur la porte, voulez-vous?...

## MADEMOISELLE D'ANDELY

Mais cela va finir par avoir l'air d'un arc de triomphe.

SUZANNE

Je le reconnais... Seulement, depuis que Compiègne est classée résidence d'été, la ville de Jeanne d'Arc devient si cosmopolite qu'il faut faire comme si l'on donnait une fête à Saint-Moritz-Kulm, et ne froisser aucun orgueil national... Tous les pays de nos invités seront figurés...

LE GÉNÉRAL

Bigre... mais si vous tendez tous ces petits pavillons sur des ficelles, ça va avoir l'air d'un gala militaire sur un cuirassé, votre soirée...

SUZANNE

Eh bien, les officiers prendront cela pour une attention délicate, général... Compiègne n'est-elle pas aussi la première garnison de France?

LE GÉNÉRAL

Mon Dieu, oui!... Et j'ai beau avoir pris ma retraite, je sens que je ne pourrais plus vivre ailleurs... Armée, haute société, grandes chasses, nous sommes ici chez nous...

SUZANNE

Vous devez même nous considérer un peu comme des intrus, nous qui venons louer vos propriétés et vos bois...

LE GÉNÉRAL

Oh! vous n'y êtes que les mois d'été... (*Se repre-*

*nant.*) Pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire... J'exprimais seulement qu'à part le bonheur passager d'être reçu chez vous, l'été, de...

SUZANNE, *riant.*

Ne bafouillez pas... J'ai très bien saisi. Nelly, mon enfant, il est temps d'aller te coucher... dix heures... si tu veux assister à la fête de demain... Il ne faut pas que tu veilles deux soirs de suite... Allons, va...

NELLY

Oui, maman.

LES DAMES, *du haut de l'échelle, à la petite.*

Bonsoir, l'amour...

*On lui envoie des baisers.*

LE GÉNÉRAL

Quel trio de jolies femmes ! Regardez-moi ça, mon cher, sur l'échelle... Est-ce assez gracieux?... Cette petite Mademoiselle d'Andely est à croquer.

SAUSSY

C'est la jeune fille dans le train... Mais elle ne se laisse pas croquer facilement.

LE GÉNÉRAL, *à Suzanne.*

Et cette dame qui a été ma voisine de table, en a-t-elle du type ! (*Il désigne Grâce.*) Et puis, elle paraît très intelligente... Elle m'a dit à table de petites choses très justes, très fines, sur des sujets sérieux... N'est-elle que de passage chez vous ?

SUZANNE

Madame Chalandrey veut repartir, à mon grand regret, dans quelques jours... Elle a passé ici trois courtes semaines, mais j'espère la décider à prolonger son séjour.

LE GÉNÉRAL

Et le seigneur du lieu?

MADAME CLOZIÈRES

Il fait faire le tour du propriétaire à mon mari, qui vient d'arriver par le train de neuf heures.

LE GÉNÉRAL

Ah! les voilà.

## SCÈNE II

LES MÊMES, ROGER LECHATELIER  
MONSIEUR CLOZIÈRES

SUZANNE

Monsieur Clozières... pourquoi vous êtes-vous mis en smoking? Il fallait rester comme vous étiez...

LECHATELIER

J'ai voulu l'en empêcher... Il s'y est refusé... Il paraît que ce n'est pas pour nous, mais pour sa femme... (*A Clozières.*) Que je te présente, veux-tu?... Mon ami Clozières... mademoiselle d'Andely, madame Chalandrey.

GRACE, *saluant.*

Monsieur...

LECHATELIER

Général Duplessis-Latour... Monsieur de Saussy.

*Il achève les présentations.*

LE GÉNÉRAL, *bas, à Saussy.*

Qu'est-ce que c'est au juste que cette Madame Chalandrey? Vous la serrez de près... donnez-moi des tuyaux..

SAUSSY

La femme d'un collègue de Lechâtelier... Le mari est dans les sucres, je crois.

LE GÉNÉRAL

Qu'il y reste ! (*A Clozières.*) Vous n'étiez jamais venu, il paraît, monsieur.

CLOZIÈRES

Mais non... Ma femme, elle, était déjà venue l'année dernière, à pareille époque... Madame Lechâtelier veut bien l'héberger quelques semaines... Mais moi, je n'ai jamais pu trouver une minute.

LECHATELIER

N'est-ce pas que c'est bien ici?

CLOZIÈRES, *à Roger Lechâtelier.*

C'est épatant !... A deux heures de Paris...

LECHATELIER

Et à quatre kilomètres à peine de la gare de Compiègne.

CLOZIÈRES, à *Suzanne*.

Voyons... qu'avez-vous à votre programme, en somme, pour demain?

SUZANNE, *montrant l'affiche en l'air avec ses flots de rubans*.

Lisez ! Mademoiselle d'Andely, ici présente, jouera de la harpe. Une pantomime inédite, auteur anonyme, jouée par Madame Chalandrey, Monsieur de Saussy et mon mari lui-même... Concerto de Chopin exécuté par Madame Chalandrey... Divers clous... Un dont nous allons avoir la primeur tout à l'heure : une nouvelle danse, dansée par la petite Maguet et les deux demoiselles de Verneuil. Leur mère doit nous les conduire ce soir.

MADemoiselle D'ANDELY

Elles devraient même être là. Mon frère avait dit qu'il passerait les prendre en voiture chez elles vers neuf heures.

CHARLES, *entrant*.

Le chef d'orchestre vient d'arriver, madame.

SUZANNE

Ah ! Eh bien, pour le programme, mademoiselle d'Andely et vous, madame Clozières, voudriez-vous vous en occuper... Bien entendu, pas de cotillon...

LE GÉNÉRAL

Et moi?... Et moi?... Je vais avec les jeunes gens.



LECHATELIER

C'est cela... Allez, mon bon. Vous remplacerez la gouvernante.

GRACE, *en s'approchant de Suzanne.*

Dis-moi, puis-je t'être utile? Veux-tu que je serve les boissons...

SUZANNE

Non, non, chérie, accompagne ces dames... Tu as bonne mine, ce soir...

GRACE

C'est la chaleur...

LECHATELIER, *ramassant une boucle de corsage à terre.*

Je crois que vous avez perdu quelque chose, madame.

GRACE

Merci, monsieur.

*Elle suit ces dames, à gauche, dans le salon.*

## SCÈNE III

SUZANNE, LECHATELIER, CLOZIÈRES

CLOZIÈRES

Curieuse, cette personne qui a une façon de marcher comme sur un parquet trop glissant.

LECHATELIER

Mon cher, si tu ne vendais pas la mèche, je te révélerais une chose à toi seul, qui t'amuserait.

CLOZIÈRES

Je ne vendrai rien du tout.

LECHATELIER

Pas même à ta femme?... Et puis, après tout... ta femme peut savoir maintenant ! Depuis quinze jours qu'elle est là, elle ne s'est doutée de rien, pas plus que les autres... et le gala de demain une fois passé, ça nous est égal que la chose s'ébruite... Je t'ai parlé, te souviens-tu, d'une demoiselle de province, partie avec son professeur de piano, lequel se rendit coupable chez moi d'une indélicatesse carabinée ?

CLOZIÈRES

Oui, je m'en souviens fort bien.

LECHATELIER

Eh bien... c'est elle...

CLOZIÈRES

Ah ! Madame Chalan... je ne sais plus quoi...

LECHATELIER

Du tout... Chalandrey, c'est le pseudonyme que nous lui avons colloqué pour son séjour ici... son nom à elle étant trop connu du Gotha... et celui du professeur marquant trop mal... Puis, de cette façon, ça ne laissera pas de trace dans nos relations usuelles.

CLOZIÈRES

Mais comment se trouve-t-elle ici?... Je ne comprends pas... Quand tu as appris le grattage du mari, qu'as-tu donc fait ?

LECHATELIER

Je l'ai fait venir dans mon bureau... je lui ai flanqué un savon... et je l'ai augmenté, parbleu !

## CLOZIÈRES

Pourquoi, parbleu?... Ce n'était pas une conséquence absolument indispensable...

LECHATELIER, *se reprenant.*

Je veux dire... les pauvres gens!... qu'il serait vraiment fâcheux de disposer de quelque pouvoir dans la vie, si ce n'était pour l'employer un peu de cette manière! Il faut remplacer quelquefois les bonnes fées...

## CLOZIÈRES

Mais ça ne m'explique guère par quel coup de baguette la dame se trouve ici, ce soir, dans vos salons, sous un faux nom...

## SUZANNE

Oh! c'est bien simple... Au mois de mai elle a été souffrante, la pauvre enfant... Les quartiers pauvres de Paris ont des fadeurs d'été lamentables. Nous avons eu l'idée de l'inviter à passer un petit mois ici, incognito... Après s'être fait énormément prier, elle s'est rendue devant la raison de santé.

## CLOZIÈRES

Ah! bien.

## SUZANNE

Mademoiselle de Plessans...

## CLOZIÈRES

Mademoiselle de Plessans?...

SUZANNE

C'est son nom... et moi, nous sommes de vieilles et excellentes amies... J'ai été heureuse de la retrouver avec un peu l'apparence de son rang et quelque égalité... momentanée... Mais nous avons été presque obligées de nous fâcher, elle et moi; elle refusait énergiquement de venir... Concevez-vous cela?

LECHATELIER, *vivement.*

Oui, c'est une charitable idée qu'a eue Suzanne.

SUZANNE

C'est toi qui l'as eue le premier, mon ami.

LECHATELIER

Nous l'avons eue ensemble.

CLOZIÈRES

Et le pianiste?

SUZANNE

Dame !... On ne pouvait guère l'inviter.

CLOZIÈRES

Si... dans l'orchestre !

LECHATELIER, *riant.*

Tiens, c'est une idée... il n'est pas intéressant, d'ailleurs, ce garçon... Enfin, depuis que je l'ai augmenté, c'est bien le moins qu'il travaille. Il a beaucoup à faire maintenant...

CLOZIÈRES

Et où a-t-elle pêché cette délicieuse robe rose?

SUZANNE

Pauvre enfant ! C'est une robe à moi que je lui ai fait arranger par la femme de chambre. Elle vit sur son fonds de toilette de jeune fille ; c'est mignable. Et il faut tant de précautions pour lui faire accepter quoi que ce soit !... Il est plus aisé de lui faire accepter une robe que de l'argent...

CLOZIÈRES

C'est drôle, la vie... Qui dirait, à voir cette femme ainsi ce soir, chez vous, qu'elle cache un pareil mystère...

LECHATÉLIER

Ah ! mon cher... le mystère de chacun !... Dans des salons de province, tu n'as pas rencontré de ces jeunes personnes à l'air indifférent et réservé, sur lesquelles rien n'appelle l'attention?... On les interroge distraitemment. « Et vous, mademoiselle ? » Elles vous répondent, de l'air le plus naturel, des choses de ce genre, par exemple : « Moi, monsieur, j'entre au couvent de Sion la semaine prochaine, ou aux Carmélites », sans que rien ne décèle chez elles une résolution aussi extraordinaire...

SUZANNE

Ce sont des femmes qui conservent dans le pli des robes du grand faiseur tout le premier parfum du mois de Marie...

LECHATÉLIER

Voilà, tiens !... Mademoiselle Grâce de Plessans est une chrétienne.

## CLOZIÈRES

Ah ! laissez-moi me tordre, franchement... Si l'on reconnaît une chrétienne à ce qu'elle a fichu le camp avec son professeur de piano, ce n'était vraiment pas la peine d'avoir voté la Séparation !...

LECHATELIER, *s'animant.*

Pense ce que tu voudras, mais c'est une mystique dévoyée ; et, de plus, une femme dont les sens, quoi qu'elle ait fait, n'ont jamais tressailli...

## CLOZIÈRES

Mais le professeur ?

LECHATELIER

... j'en répondrais... C'est justement parce que j'ai ri comme toi que je puis mieux parler, maintenant que j'ai approché — oh ! de très loin, crois-le bien — cette jeune femme, durant les trois semaines qu'elle villégiature ici... Une chrétienne, je maintiens le mot... moins la foi peut-être (*Clozières rit.*), et encore je n'en sais rien. (*Avec animation.*) Mais regarde, réfléchis ; ce sont les anciens principes, abnégation, sacrifice, orgueil, le cilice, l'ardeur de l'humilité, mis seulement au profit de sentiments plus modernes, quoique aussi graves... Ce sont les mêmes idées, au fond, mais qui évoluent avec l'époque.

CLOZIÈRES, *sévèrement.*

Et dégénèrent...

LECHATELIER

Si tu veux... seulement on retrouve les mêmes

ferments... Autrefois cette femme eût employé sa fierté d'aristocrate aux cultes chastes qui ont fait l'apanage des noblesses passées... Elle aurait été abbesse, — que sais-je? — ou la sainte Thérèse de sa sous-préfecture... Le rêve naïf de se vouer à Dieu ne leur suffit plus, à ces fleurs issues des sociétés hermétiques d'autrefois, mais qu'a frôlées le vent des préoccupations d'aujourd'hui. Elles ont les mêmes soifs, mais cherchent d'autres moyens de les étancher. Et il faut croire que les idées de la province ont rudement changé, puisque, regarde, de ce qui était autrefois un crime, la mésalliance, elle se fait maintenant une beauté consciente et volontaire.

## CLOZIÈRES

C'est très bien imaginé, parce que tu es le plus raffiné des raffineurs, mon vieux Lechâtelier... Mais savoir alors si vous ne lui rendez pas le plus mauvais service, à cette petite, qui a pris son professeur de piano comme on prend le voile, ou comme on gagne le ciel, en lui redonnant tout à coup, centuplée, une atmosphère de luxe, d'élégance, de vrai chic auquel elle avait renoncé... Dangereux, le jeu que vous lui faites jouer!...

SUZANNE, *songeuse.*

De fait, j'y ai songé... n'est-ce pas, Roger? Les assiduités du petit de Saussy auprès d'elle m'ennuient même un peu..

LECHATÉLIER, *vivement.*

Mais non... mais non... Il ne sait pas ce qu'il

dit, l'animal... En voilà des idées saugrenues !  
 Tout cela va excellemment... excellemment. .

## SCÈNE IV

LES MÊMES, MADEMOISELLE D'ANDELY

MADEMOISELLE D'ANDELY, *rentrant du salon et amenant  
 le chef d'orchestre.*

Madame?... Quand ces demoiselles Verneuil  
 seront arrivées, nous serons bien une dizaine...  
 Pourrait-on utiliser le chef d'orchestre à nous faire  
 danser... Suis-je indiscrete?

SUZANNE

Du tout... Dites-lui de prévenir ses artistes.

FRANÇOIS, *de la terrasse.*

On va donner l'éclairage de la terrasse ; si mon-  
 sieur et madame veulent venir voir ?

*Suzanne, Lechâtelier et Clozières se lèvent et se diri-  
 gent vers la terrasse, dont les orangers en caisse  
 s'illuminent.*

## SCÈNE V

MADEMOISELLE D'ANDELY, GRACE,  
 DE SAUSSY, puis LECHATÉLIER

De Saussy ressortant du salon.

MADEMOISELLE D'ANDELY

Tenez ici, on a préparé de quoi se rafraîchir.



SAUSSY

Un petit verre d'orangeade, ça vous retrempe une femme...

GRACE

Je préférerais un simple verre d'eau, s'il y en avait.

SAUSSY

Mais il n'y en a pas... A la guerre comme à la guerre !

*Un vieux domestique, dans le fond, appelle un autre domestique et lui donne un ordre à voix basse.*

SAUSSY, à Grâce.

Vous buvez comme les oiseaux, en penchant la tête en arrière... Ça fait drôle.

GRACE, à Mademoiselle d'Andely.

Voulez-vous me passer une seconde votre éventail, mademoiselle?... J'ai laissé le mien sur la terrasse.

MADEMOISELLE D'ANDELY

Tenez.

FRANÇOIS, le vieux domestique, appelant à nouveau à voix basse un des autres domestiques qui circulent sur la terrasse.

Charles, l'éventail blanc de Madame Chalandrey... sur la terrasse... très vite.

SAUSSY, à Grâce.

Etes-vous contente de votre séjour ?

GRACE

Charmée.

SAUSSY

Avez-vous tout visité au moins?...

GRACE

A peu près tout.

SAUSSY

Etes-vous allée voir Vieux-Moulins?

GRACE

Non, ce sera un regret pour moi... J'aurais tant voulu le voir... On dit que c'est charmant... Mais je compte partir si prochainement.

MADEMOISELLE D'ANDELY

Monsieur Chalandrey patientera bien encore un peu.

CHARLES, *présentant à Grâce l'éventail qu'il est allé chercher.*

Madame avait laissé son éventail sur la terrasse.

GRACE

Bien.

*Pendant que Grâce et Mademoiselle d'Andely échangent leurs éventails, Lechâtelier revient de la terrasse.*

GRACE, *à l'autre domestique qui lui apporte un plateau.*

Qu'est-ce que c'est?

FRANÇOIS

Madame, désire-t-elle un verre d'eau?

GRACE, *étonnée.*

Tiens!... merci...

MADEMOISELLE D'ANDELY

C'est comme dans les contes de fée!

*Le vieux domestique s'approche de Lechâtelier qui arrive de la terrasse et lui parle à l'oreille.*

LECHATÉLIER, *bas.*

Elle a dit Vieux-Moulins?... Vous êtes sûr?...

LE VIEUX DOMESTIQUE

Oui, monsieur.

LECHATÉLIER, *s'approchant du groupe.*

Qu'est-ce que vous faites là?

MADemoiselle D'ANDELY *se retourne.*

Vous êtes bon!... On se repose... On est esquiné... Nous trimons depuis le dîner... Vous ne vous reposez jamais, vous?...

LECHATÉLIER

Jamais... Ainsi, je vais me coucher tard, n'est-ce pas? eh bien, demain, à neuf heures, nouvelle partie de mail... Nous allons déjeuner, ma femme, moi, Monsieur Clozières, sa femme et Madame Chalandrey, à Vieux-Moulins. C'est ainsi que je l'ai décidé!

MADemoiselle D'ANDELY, *naïvement.*

Tiens, comme ça se trouve!

LECHATÉLIER

Pourquoi?

SAUSSY

On en parlait à l'instant.

LECHATÉLIER, *faussement naïf.*

Vraiment.

LE GÉNÉRAL, *de la terrasse, appelant à tue-tête.*

De Saussy, Lechâtelier, venez donc nous aider...  
les lampions brûlent !

*On voit brûler des lanternes sur la terrasse, on les piétine. Mademoiselle d'Andely et Grâce s'y rendent.*

## SCÈNE VI

### LECHATÉLIER, GRACE

LECHATÉLIER, *qui a vivement pris une sortie de bal sur une chaise.*

Mettez ceci... vous allez prendre froid... il fait humide, ce soir, malgré la chaleur.

GRACE, *esquissant un mouvement d'impatience.*

Ah !

LECHATÉLIER

Quoi ?

GRACE, *endossant la sortie.*

Rien... (*Cherchant.*) J'avais posé dessus un bouquet de camélias de la serre. . J'ai dû le perdre en route.

LECHATÉLIER, *lui montrant le bouquet épinglé au vêtement.*

Il est là, accroché.

GRACE, *regardant machinalement le bouquet.*

Une fleur au milieu que je n'avais pas mise ?

LECHATÉLIER

Jetez-la... Elle est laide...

GRACE

Une pensée... (*Silence.*) Écoutez... Jusqu'à quand cela va-t-il durer? Ce n'est plus une maison. C'est une féerie. Je n'éprouve pas un désir qu'il ne soit immédiatement réalisé... Je ne peux pas avoir soif ni chaud... Je n'ose même plus émettre un souhait en moi-même, sûre qu'une présence invisible va le deviner à l'instant... C'est insupportable.

LECHATÉLIER, *jouant l'étonnement.*

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...  
Quoi?...

GRACE

Oui, beau masque!... Tout se réalise par enchantement, tout est ouaté sous mes pas... Je suis surveillée, épiée, même par vos domestiques...

LECHATÉLIER

Vous dites?... C'est surprenant. Vous devez faire erreur...

GRACE

Oui, jusqu'à votre fidèle et dévoué François... votre domestique du temps que vous étiez garçon. je sais... que vous avez secrètement chargé de ma personne, avec ordre de devancer mes moindres inquiétudes... Je suis comme une reine des colonies en voyage officiel.

LECHATÉLIER

Ma parole, je ne comprends pas un mot à ce que vous dites..

GRACE

Sur ma table, tous les soirs, en me couchant,

je trouve une rose rouge éternellement renouvelée. Elle est posée là comme par miracle.

LECHATÉLIER

Les domestiques sont si désordonnés...

GRACE

Tout, enfin, tout... Je sens votre présence, votre sollicitude m'entourer, me presser, m'obséder... C'est lâche. Quand j'ai accepté votre invitation, j'ai cru pouvoir le faire sans crainte. Je suis venue en toute sécurité. Je comptais pour la vie sur les paroles que vous aviez prononcées dans cette étrange visite, ignorée de tous, que vous m'avez faite à l'hôtel... D'ailleurs, vous savez que je ne suis venue qu'à contre-cœur, lorsque mon refus à cette invitation devenait inexplicable et blessant pour Suzanne... Et puis... et puis, vous savez bien aussi que la générosité que vous avez mise à pardonner la faute de Claude nous fait vos obligés pour toujours et...

LECHATÉLIER, *l'interrompant.*

Taisez-vous... Vous allez dire quelque chose d'affreux et même d'infâme, que je ne mérite pas... Pouvez-vous me reprocher quoi que ce soit, vraiment? Vous ai-je offensée jamais d'un mot, d'un geste?

GRACE

C'est bien cela qui est le plus terrible!... Non, je ne peux pas vous reprocher le moindre manque de tact, la plus petite incartade... Vous êtes parfait... je vous dis que c'est insoutenable! Pas un tort depuis trois semaines que nous vivons côte à

côte, mais votre silence mille fois pire, votre bonté muette, vos yeux baissés, un frôlement, votre absence elle-même, qui vient au moment opportun, toujours... et qui laisse des traces... Oh ! si j'avais deviné le réseau qui allait m'être tendu, jour par jour, heure par heure, je vous jure que je ne serais pas venue, coûte que coûte, quand bien même Suzanne eût dû comprendre la raison de mon refus... Je vous en prie, cessez, cessez... si vous ne voulez pas que je parte demain... Pour Suzanne, je fais bonne contenance, mais c'est insoutenable, je vous assure... Voilà... Et, maintenant que vous êtes bien convaincu que rien ne m'échappe de vos manœuvres, soyez satisfait... et faites-vous pardonner votre lassante perfection.

## LECHATELIER

Comme c'est méchant ce que vous dites ! Vous savez bien que je n'ai en moi aucun des dessous que vous me prêtez... Mais vous ne pouvez pas m'empêcher, moi, pourtant, de vous aimer silencieusement, respectueusement... Qu'ai-je fait?... Laissez-moi cette joie peu compromettante et plus douce que vous ne sauriez l'imaginer... Ah ! tenez, pourquoi avez-vous dérangé en moi cette espèce de parfum dormant... qui était si agréable?... Vous n'auriez dû rien dire, rien me reprocher...

## GRACE

C'est vrai... J'aurais dû partir en silence...

## LECHATELIER

Partir ?

GRACE

Oui...

*Silence.*

LECHATÉLIER

Ah! (*Nouveau silence.*) Eh bien... allez aider les autres, sur la terrasse...

GRACE, *avec un mouvement gêné de la main en avant.*

Sans rancune entre nous, pourtant.

LECHATÉLIER

Sans rancune, oh ! non... J'ai un peu de chagrin, voilà tout, de ce que vous m'avez dit... un peu de chagrin... Pardon pour lui.

*Exclamations au dehors.*

MADAME CLOZIÈRES

Voilà les petites. Elles arrivent.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, puis les trois DEMOISELLES DE VERNEUIL, MESDEMOISELLES D'ANDELY, SUZANNE LECHATÉLIER, DE SAUSSY, M. D'ANDELY, CLOZIÈRES.

MADAME CLOZIÈRES, *s'approchant de Lechatelier, isolé, à voix couverte, pendant que les demoiselles de Verneuil exécutent leur danse, sur la terrasse, encerclées par les invités.*

Voulez-vous mon avis, mon cher?

LECHATÉLIER

Donnez toujours, je verrais après.



MADAME CLOZIÈRES

Vous êtes sérieusement pincé, cette fois... Un demi-pouce de lame dans la chair.

LECHATÉLIER

Vous rêvez, ma bonne amie.

MADAME CLOZIÈRES

Jamais le jour. Parole, je ne vous ai pas encore vu ainsi... Pour la première fois de votre vie, peut-être, vous faites figure de collégien affolé.

LECHATÉLIER

Et à quoi voyez-vous cela?

MADAME CLOZIÈRES

A tout... Il y a des souvenirs qui ne trompent pas.

LECHATÉLIER

Vous venez de dire pourtant que, pour la première fois, je faisais figure d'amoureux... C'est avouer que vos souvenirs ne vous fournissent pas de point de comparaison...

MADAME CLOZIÈRES

Ingrat... et cruel ami !

LECHATÉLIER

Quel souvenir venez-vous d'évoquer, aussi, ma chère, et qui diable vous y pousse?... Personne n'a jamais su ni ma femme, ni aucun être au monde, cette anecdote de quelques jours qui a travesti nos relations... Pourquoi y faites-vous allusion?... Qu'est-ce qui vous prend, ce soir?

MADAME CLOZIÈRES

Prenez garde... J'ai des renseignements directs sur cette petite Chalandrey.

LECHATÉLIER

Ah ! bah !

MADAME CLOZIÈRES

Oui... Elle trompe son mari... à bouche que veux-tu.

LECHATÉLIER

Ce pauvre Chalandrey !

SUZANNE, *aux danseuses.*

Très gentilles. Demain en costume vous danserez sur la scène.

LECHATÉLIER

De qui tenez-vous ces renseignements ?

MADAME CLOZIÈRES

D'une amie commune... C'est mon affection, Roger, qui m'a fait parler.

LECHATÉLIER

Parbleu !... (*Le doigt sur la bouche.*) Et soyez discrète, hein ?

MADAME CLOZIÈRES

Comme une amie.

*Les petites ont fini leur danse. On les acclame. Les femmes les embrassent. On entend : « Exquis, excitant », etc...*

SUZANNE

Mais c'est très convenable.

MADemoiselle D'ANDELY, à Maguet.

Que je t'embrasse. Tu es à croquer, ma chérie...

SUZANNE

Vous passerez au salon, messieurs?... où vous allez faire danser ces demoiselles une petite heure, pour profiter de l'orchestre.

MADemoiselle D'ANDELY

Bostonnons, c'est ça.

JULIENNE DE VERNEUIL

Est-ce qu'on nous expulsera toujours de la salle, demain pour la pièce que nous ne devons pas entendre?

MAGUET DE VERNEUIL

Au fait, monsieur Lechâtelier, et ce concours que vous devez nous organiser comme compensation?

LECHATÉLIER

Ah! oui!... Eh bien, c'est simple comme bonjour. Vous serez enfermées dans la salle à manger... vous préparerez le concours, puis, sitôt le rideau baissé, j'accours vous délivrer et, si je ne devine pas, je paye un rallye-paper, rallye-bridge, gymkana, etc. Ah! dites que je ne suis pas chic!

MAGUET

Alors, quoi c'est? Ce petit jeu de société nouveau. Expliquez?

LECHATÉLIER

Tenez, vous prenez des feuilles de papier autant

que vous serez de jeunes filles... Vous plaquez chacune votre main sur les feuilles à tour de rôle, en dessinant le contour des doigts... Je dois deviner à qui appartient chaque main dessinée.

MAGUET

Ce n'est pas malin.

LECHATÉLIER

Pas malin? Quelqu'un a-t-il un crayon?

SAUSSY

Voici mon porte-mine.

LECHATÉLIER

Mesdames... je vous en prie... Tenez. Maguet... donnez votre pattote. (*Il prend du papier sur la table.*) Vous verrez que le dessin qui va en résulter ne lui ressemblera pas du tout.

*Maguet plaque sa main sur le papier. Lechâtelier la dessine. Maguet rit convulsivement.*

JULIENNE. à Micte d'Andely.

Qu'est-ce qu'elle a? Ah! zut!... c'est ennuyeux cette affaire-là...

MIETTE

Où est le chef d'orchestre, que je lui dise un mot bien senti?

*Elle pirouette sur ses talons.*

MAGUET

Vous me chatouillez... Aïe!... c'est odieux... ça me démange...

LECHATELIER

Vous n'êtes pas sérieuse.

MAGUET, *riant.*

Je vais avoir une crise de nerfs.

*Mademoiselle d'Andely, Grâce et Madame Clozières regardent.*

LECHATELIER

Vous me faites tout manquer.

MADAME CLOZIÈRES, *intentionnellement, prenant la main de Grâce.*

Tenez, Lechâtelier. . voici une main qui sera plus sérieuse...

LECHATELIER, *sans sourciller.*

Bon... Voyons... j'ai l'air d'une manucure, moi... Nous sommes mal placés, ma main tremble un peu...

MADAME CLOZIÈRES

Ça se voit...

*Il dessine en s'appliquant et sans regarder Grâce, Tout à coup, tout le monde se retourne d'un même mouvement vers le salon, où l'on entend une musique de danse. On se précipite.*

LES JEUNES FILLES

Qu'est-ce que c'est?

SAUSSY

C'est Julienne qui danse. Elle est éblouissante, cette gosse...

LECHATELIER, *retenant la main de Grâce, qui a voulu se lever, et continuant de dessiner.*

Ne bougez pas... Laissez... laissez votre main...

Pour la première fois, je peux la regarder... Elles sont inouïes, vos mains, posées ainsi... elles sont, comme dans certains tableaux religieux et un peu pervers, au bord du cadre... En les dessinant, il me vient jusqu'à la joue leur tiédeur, leur atmosphère... Je les frôle en passant, j'en ai le cœur serré... Ne bougez pas... c'est délicieux... Laissez-moi les fixer, leur parler, les aimer avec leur peau caressante comme du papier de soie...

GRACE, *pâle.*

Finissez, je vous en prie.

LECHATELIER, *continuant de dessiner sans lever les yeux.*

Ah ! tant pis !... Oui, je divague, mais c'est plus fort que moi. Je leur parle comme à des intermédiaires... Vous ne savez pas l'effort que je fais pour ne pas laisser couler ma tête sur elles...

GRACE

Vous êtes fou !...

*Elle se lève, fait quelques pas, chancelante.*

MADemoiselle D'ANDELY, *se retournant, avec Madame Clozières.*

Qu'avez-vous?... Madame Chalandrey se trouve mal ?

*Elles s'approchent.*

GRACE

Un petit étourdissement... N'appellez pas l'attention. J'y suis sujette... Ça va se passer...

MADemoiselle D'ANDELY

Voulez-vous mon flacon de sels ?

GRACE

Merci, oui.

MADAME CLOZIÈRES, *ironique à Lechâtelier.*

Cette pauvre petite femme... Elle n'a pas grande santé.

LECHATÉLIER

En effet.

GRACE

Ce n'était rien, je vous remercie... La chaleur d'été m'incommode parfois... Et puis, j'ai été souffrante, ce printemps.

MADEMOISELLE D'ANDELY

Reposez-vous là.

DE SAUSSY, *débouchant du salon.*

Madame est souffrante?

GRACE

A peine.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, DE SAUSSY, LECHATÉLIER

Le premier qui entre est de Saussy. Il accompagne les petites Verneuil.

MADEMOISELLE D'ANDELY

Tiens, la *Valse d'amour* de Moskowsky.

JULIENNE, *qui a ramassé sur la table le papier où Lechâtelier a dessiné la main de Grâce.*

De Saussy, regardez ça... je parie que vous ne devinez pas quelle est cette main?...

SAUSSY, *après avoir regardé.*

Si je devine, je demande la permission de l'embrasser.

JULIENNE

Et si c'est la mienne, je vous donne même la permission de la demander à papa.

SAUSSY

Il n'y a pas de doute pourtant, ce n'est pas la vôtre... C'est la plus jolie main de femme qu'il y ait ici... celle-ci...

*Il prend la main de Grâce et l'applique fort goulûment à ses lèvres.*

GRACE, *se débattant.*

Monsieur!... Voyons, monsieur... Que faites-vous?

LECHATÉLIER, *entrant du salon ouvert et voyant le geste prolongé.*

Qu'est-ce? Mon petit Saussy, il me semble que vous passez un peu la mesure.

SAUSSY

Nous nous amusions au jeu de société que vous avez proposé tout à l'heure...

LECHATÉLIER, *sèchement.*

Ce n'est pas une raison, mon cher, pour manquer de respect à une femme chez moi.

SAUSSY

Quelle mouche vous pique, Lechâtelier?... Je ne prendrai pas cette semonce au sérieux, je vous en avertis.



GRACE, *vivement.*

Monsieur de Saussy plaisantait en effet... C'était de sa part une gaminerie sans importance... Vous vous êtes mépris...

SAUSSY, *ironique.*

Vous l'entendez? Et vous me permettrez, mon cher, d'aller me remettre de mon étonnement en faisant faire un tour de valse à ces demoiselles; ce sera plus sérieux. Venez-vous, Maguet?

MAGUET

Avec plaisir. (*Saussy lui offre son bras et tourne les talons. Maguet, bas à Julienne, en l'entraînant.*) Il y a du grabuge.

MADAME CLOZIÈRES, *fermant la porte du salon ostensiblement.*

Il y a un courant d'air.

*Elle sort.*

GRACE, *bas, à Lechatelier, avec véhémence.*

Mais vous êtes fou!... vous perdez la tête!... vous me compromettez à plaisir!...

LECHATÉLIER

C'est vrai... oui... je ne sais pas ce que j'ai eu... un éblouissement, moi aussi...

## SCÈNE IX

GRACE, LECHATÉLIER

GRACE, *au comble de l'émotion contenue.*

Vous ne voyez donc pas ce que vous faites!...

LECHATELIER

Pardon... Je vous demande pardon !... J'ai cru que cet homme se permettait de vous faire pâlir... Je l'aurais calotté !... Et puis, de lui voir oser le geste que je me suis retenu d'oser tout à l'heure... cela m'a paru plus grave que pour tout autre... Et il vous embrassait, je l'ai vu, dans les paumes...

GRACE

Je crois que vous perdez l'esprit, ma parole !

LECHATELIER

Peut-être... Je ne me reconnais plus moi-même.

GRACE

Songez aux potins que ces gens peuvent faire courir jusqu'aux oreilles de votre femme... Voyez cette porte qu'on vient de refermer exprès sur nous.

LECHATELIER

Eh bien, ce n'est pas la première fois que nous nous trouvons seuls?... Nous sommes censés repasser nos rôles... Écoutez...

GRACE, *l'interrompant.*

Non... C'est à vous de m'écouter, cette fois... Un mot, mais net : « Assez ». Il est possible que cette mainmise sur ma personne pour m'entraîner malgré moi ne soit pas calculée. Elle en a toutes les apparences pourtant.

LECHATELIER

Je vous jure qu'elle ne l'est pas.

GRACE

Bien. Alors, je sais ce qui me reste à faire. Vous avez suivi vos instincts d'homme en voulant vous insinuer de force dans ma pensée... Vous n'avez pas réfléchi que, cette fois, vous commettiez une action affreuse...

LECHATELIER

Oh !

*GRACE, avec une véhémence subite.*

Mais, malheureux, vous ne comprenez donc pas que si ce que vous désirez arrivait, si vous réussissiez un jour à vous faire aimer de moi, vous ne comprenez donc pas que je serais une femme perdue !...

LECHATELIER

Qu'entendez-vous par ce mot ?...

GRACE

Mais perdue, littéralement perdue !... Vous ne comprenez donc pas que le jour où Claude ne serait plus tout pour moi, le jour où cet homme s'effacerait de cet esprit, ma vie serait du coup anéantie tout entière !... Même pour une femme plus vulgaire que moi, réfléchissez à ce qui lui resterait à faire. Quoi ?... Revenir dans sa famille ? Quelle vie ! Se laisser crouler, oui, c'est tout !... Devenir la femme qui se donne ou se vend, maîtresse ou fille galante... Et ce n'est là qu'un bilan que je dresse pour l'être vulgaire qui pourrait s'en satisfaire... Mais moi !... Ah ! il y a plus !... La détresse morale d'un être comme moi, qu'en faites-vous ?... l'horrible détresse d'avoir joué toute sa vie sur une erreur d'un jour, d'un jour !... de s'être crue

héroïque, belle, d'avoir porté — c'est le mot — une rayonnante illusion, quelque chose comme une couronne de beauté, pour se réveiller, pressant avec tendresse dans ses bras, comme les enfants, un moignon informe dont un pauvre ne voudrait pas !...

LECHATÉLIER

Ne vous exaltez pas avec des mots... Restez dans la vérité bête et simple...

GRACE

La vérité, mais j'y suis !.. la voilà... je la touche !... Quelle horreur que celle où vous vouliez me faire trébucher et quelle sale vilénie alors que la vie, si des êtres comme moi en étaient capables !...

LECHATÉLIER

Pourquoi donc vilénie ?

GRACE

Pourquoi?... Et l'autre, qu'est-ce que vous en faites aussi?... Le pauvre autre qui s'en va !... Celui qui a été le confident, l'ami — entendez-vous la sonorité de cette parole ? — l'ami de tous les instants redevenant l'étranger... un peu irritant, qu'on observe à froid, redevenant l'inconnu du premier jour... gauche, ridicule, avec ses défauts et ses tares !... Oh ! voir celui qu'on a chéri de toutes les forces d'une tendresse quasi maternelle, le voir avec les yeux des autres, vous entendez, l'horrible chose, les yeux des autres... les vôtres, ceux de Suzanne !... Et voici qu'apparaît ce qu'on n'apercevait pas, petit à petit : les manchettes douces, le pli un peu commun de la lèvre, l'œil

terne, l'agacement du détail remarqué, de la lézarde qu'on n'avait pas vue... Et n'y pouvoir rien, même avec le raidissement de la volonté, mettrait-on les mains devant les yeux, devant le souvenir, même en s'abattant, pour sangloter, le visage contre les draps de son lit, pendant des soirs, et des soirs !... Si c'est cela l'amour, la vilaine chose !... Je voulais bien l'éprouver, dans toute sa force ; mais, s'il y a au bout ce reniement et cette saleté de l'âme... ah ! le beau coup de cravache et quel plaisir alors à châtier la bête !

LECHATELIER

Vous me faites de la peine... Je ne veux pas vous sentir dans cet état !

GRACE

Non, mais que cela m'advienne à moi, à moi, Grâce de Plessans, après ce que je pensais et disais de moi-même, tout d'un coup, au premier tournant, pour le premier venu, ce serait comique, tout de même !... Et intéressant à savoir, d'ailleurs. Vous faites bien de tenter la partie, tenez... car si je n'ai été que la dupe de moi-même, la sotte provinciale aux idées prétentieuses, infatuée de soi et qui perd la tête devant le premier compliment et le premier homme qu'elle rencontre, le désastre de cette fille-là n'a pas grande importance : vous avez raison !... Il n'y aura qu'à régler les comptes, ma petite !...

LECHATELIER

Oui, petite... très petite... Je vous écoute vous

agiter avec stupéfaction... Etiez-vous enfant à ce point? — Enfant orgueilleuse aussi, qui vous troublez de vous-même et qui découvrez que tout amour porte en lui un berceau et un cercueil... Mais c'est notre histoire à tous celle que vous me contez là!... Tenez, il y a ici, dans cette maison, une femme que j'ai aimée, qui a cru m'aimer profondément... Personne ne le sait que nous. Et encore!... Eh bien, elle est là ce soir dans l'appartement... je sens sa présence comme celle d'un papillon de nuit autour des lampes, entré par les fenêtres, mais c'est tout. Nous sommes là calmes, indifférents, après avoir tant frémi de nous-mêmes... Et pourtant j'ai peut-être été pour elle le paradis dont vous me parliez l'autre jour... Elle a failli être le mien... C'est à peine si nous nous en souvenons... C'est cruel et beau... Il ne faut jamais regarder ses actions passées. Ah! cette Bible de jeune fille, avec ses images, dont vous me parliez l'autre jour... Le paradis terrestre, l'homme et la femme, disiez-vous, la maison bâtie à jamais... l'ombre du même être portée sur toute notre vie... Ah! vous verrez, on s'étonne toujours avec le même étonnement de s'être dit : « Cette fois, c'est cela ». Parce que l'on a changé de paradis, on se retourne en disant : « Quoi, ce n'était que cela ! » Et depuis que le monde est monde, pauvre petite fille que vous êtes, il en est ainsi et l'homme ne fait que pleurer ses paradis perdus.

## GRACE

L'homme peut en prendre son parti, soit...

mais la femme !... Pour en parler si légèrement, il faut que vous ignoriez ce qu'est cette puissance orgueilleuse, la seule que nous ayons en notre pouvoir... je cherche le mot... le don... le don nuptial de soi... c'est cela... Après avoir été enfermée solitaire, avoir rêvé d'employer sa vie jusqu'à vouloir la vouer à Dieu, après avoir cherché sa raison d'être, comprendre un jour, tout à coup, que le plus pur présent de la femme, le seul que la nature lui ait permis, c'est elle-même... Ah ! quand on a compris cela en frémissant, à vingt ans, voyez-vous, on ne se voit plus avec les mêmes regards... On a l'orgueil chaste de soi... On cherche, de toute l'âme, celui à qui l'on va faire ce don précieux. Pour dire ce que vous dites là, il ne faut pas avoir attendu, dans l'ombre des couvents et des chambres, cette espèce de matinée merveilleuse où l'on s'élancera dans un nouvel espace... Puis la joie et l'orgueil de s'en aller vers son royaume avec celui qu'on a choisi pour amant, vers la vie, laide ou merveilleuse, qu'importe ! Ça ne se décrit pas. C'est beau comme un chant sans paroles... Avoir voulu cela de toutes ses forces, avoir touché cette cime et puis, tout à coup, s'apercevoir qu'on a gâché pour jamais ce pauvre don de soi... ce seul pouvoir qu'on ait eu... s'apercevoir qu'on a été le jouet le plus banal de la nature... ah ! comme cette douleur vous va jusqu'aux os !... On se relève, brisée, d'une catastrophe... Et c'est à se retourner désespérément vers le couvent et vers Dieu, s'il nous entend, pour lui demander un amour qui soit un peu moins servile et qui ait des ailes plus tendues !...

LECHATELIER

Orgueilleuse ! comme elle est encore chrétienne, en effet, cette chasteté palpitante !... Mais, en admettant que la moitié des femmes souffrent, au fond d'elles-mêmes, d'un premier gâchage irréparable, qu'importe ce faux départ, s'il devait vous conduire vers l'homme auquel vous étiez destinée !...

GRACE

Des femmes de ma lignée n'appartiennent qu'à un seul homme, monsieur !... C'est l'unique châ-timent dont elles disposent contre elles-mêmes.

LECHATELIER

Allons donc ! Croyez-vous que si nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, les choses se seraient passées ainsi ? Tenez, le jour, vous entendez, le jour où je me suis présenté stupidement, dans votre petite chambre de grisette, si quelque chose de plus fort que nous n'avait pas palpité, dès notre premier regard, à notre insu, vous m'auriez tout simplement jeté à la porte, sans un mot !... Non, il y a eu entre nous comme un crépitement de coquetterie obscure...

GRACE

Ce n'est pas vrai !...

LECHATELIER

Si, mille fois si ! et vous le sentez bien... Déjà quelque chose d'invincible nous poussait l'un vers l'autre dès le premier regard... Et ici vous avez cru venir par devoir, vous êtes venue par sympathie, sans vous en douter... Si, si, voilà ce que



je sais, et surtout que je vous aime comme aime un enfant... avec une espèce de fièvre de vous qui fait que, même la nuit, je mâche dans l'air votre frais parfum de verveine...

GRACE

Que je souffre, mon Dieu ! que je souffre !... Qu'est-ce donc que j'éprouve de nouveau qui est si doux... et si triste ! si triste ! Ah ! que c'est mal ce que vous faites là, que c'est mal !...

LECHATELIER, *bas penché sur elle.*

Je voudrais vous aimer...

GRACE, *les yeux clos, avec un rais de regard blanc et fixe à travers les cils.*

Je voudrais mourir...

*Suzanne ouvre la porte du salon.*

SUZANNE

Roger, veux-tu demander qu'on monte le champagne glacé ici, tout de suite ?

LECHATELIER

Parfaitement.

*Il sort. Suzanne referme la porte du salon.*

## SCÈNE X

GRACE, SUZANNE

SUZANNE

Mon petit, ce n'est pas parce que je te trouve seule avec mon mari que je vais te dire cela... tu es seule avec lui tant qu'il te plaît, bien entendu !...

mais je viens d'entendre, de la bouche d'une femme que je n'aime pas (*Elle se tourne vers le salon.*) deux ou trois petites perfidies fort déplaisantes... Je n'y attache, Dieu sait, aucune importance, mais enfin, c'est déjà trop qu'elles puissent se produire. Et puis, il faut bien l'avouer, il y a quelque chose dans l'air ici qui n'est pas naturel... Encore une fois, c'est de ma part pur excès de franchise et amour des situations claires... tu n'as qu'à me rassurer d'un mot... J'ai bien fait de t'en parler simplement et sans détour, n'est-ce pas? comme cela me vient avec ma netteté habituelle...

GRACE

Tu as bien fait, Suzanne... si tu avais le moindre soupçon... fût-il le plus injustifié du monde...

SUZANNE

Je n'en ai pas... Ce serait trop vil, en effet, et trop inouï à supposer, et, de ta part, une trahison, si minime qu'elle soit, n'est pas une seconde admissible!... Un flirt, même pas... J'ai trop été la confidente de tes pensées depuis des mois pour ne pas avoir appris à te connaître... volonté droite, un peu baroque, mais franche comme l'or. Je m'étais dit tout de suite : « Voilà une femme de laquelle je n'aurai jamais rien à redouter. J'en peux faire mon amie. » Il est impossible dès lors de se conduire mieux que je ne l'ai fait avec toi... Je t'ai quel ue vieillie, non pas comme une femme tarée et l'aut lassée — cela se serait pu — mais comme une cru ale, absolument, et comme une amie intime. pat, ai tâché de ne voir que la noblesse de tes actes,

là où d'autres se seraient méprises... Les sottises de ton maladroit ami n'ont servi même qu'à nous rapprocher... Bref, j'ai trop de confiance méritée et trop de raison de confiance pour pouvoir une seconde te soupçonner...

*Un silence.*

GRACE

C'est tout ?

SUZANNE

Oui.

GRACE, *souriant.*

Je crois, ma chère Suzanne, qu'il est inutile de me rappeler tous les motifs de reconnaissance que mon cœur, à lui tout seul, sait me rappeler chaque jour. Quant à tes allusions à une trahison possible, je ne sais pas ce qui te prend... Tu es démente, ma petite Suzanne !

SUZANNE, *tristement.*

Non, ce sont les autres qui sont méchants... Vois-tu, j'ai beaucoup souffert, — je ne sais si tu t'en doutes, — silencieusement, de Roger. Il s'exalte facilement... Les femmes le croient. Il est sincère... Roger est ce qu'on appelle un emballé... Il pense toujours ne faire que s'amuser, il se laisse prendre à lui-même, comme un grand enfant ! (*Appuyant exprès.*) Cela commence par une gaminerie et cela s'achève en passion, avec de grands mots ! J'ai fermé les yeux... J'ai eu des douleurs très vives qu'on n'a pas vues... J'ai supporté même des trahisons assez proches... Mais quand tout à coup, là, l'idée m'est venue, soufflée à l'oreille par cette vilaine femme, que toi aussi... ah ! non, par exem-

ple !... J'y avais bien vaguement songé ces jours-ci, je l'avoue, je ne sais plus à propos de quoi... mais, là, vrai, la rage m'est montée au cœur... un souffle de fureur impuissante que je ne connaissais pas !... Toutes, toutes, mais pas toi... ah ! pas toi !... Tu ris ?

GRACE

Follement, je l'avoue...

SUZANNE

Cependant... Grâce... si mon mari t'aimait... t'aimait vraiment... c'est une supposition... réponds... Que ferais-tu ?

GRACE, *après avoir réfléchi, simplement.*

Je m'arrangerais, Suzanne. C'est tout ?

SUZANNE

Non. (*Silence. Puis d'une voix gênée et attentivement.*)  
Et si toi... tu l'aimais, Grâce... réponds.

GRACE

Si je l'aimais ?

SUZANNE

Oui.

*Nouveau silence. Puis Grâce rejette la tête en arrière orgueilleusement.*

GRACE

Regarde-moi. (*Elle s'approche d'elle, puis net, dans les yeux, elle dit en se soulevant sur la pointe des pieds.*)  
Je me punirais.

*Suzanne la regarde profondément avec angoisse, puis elle se reprend.*

SUZANNE

Bien... C'est un peu tragique ce que nous faisons en ce moment... mais j'aime mieux ce marché-là entre nous... (*Un soupir.*) mon sommeil sera plus léger. (*Un domestique entre de la terrasse, portant un plateau. Changeant de ton.*) Tu ne veux pas boire, ma chérie?

GRACE

Si... un peu de champagne.

*Suzanne fait approcher le plateau et verse.*

SUZANNE, *l'observant encore pour guetter sa réponse.*

Alors, il n'y a pas de raison pour que tu ne nous restes pas encore quelques jours?

GRACE, *de l'air le plus naturel.*

Mais non, aucune... A ta guise...

SUZANNE, *ouvrant la porte du salon toute grande.*

Vous avez à boire ici, mes enfants... Il n'y a que du champagne et du café glacé... Arrangez-vous...

*Elle rentre au salon.*

## SCÈNE XI

GRACE, MAGUET, JULIENNE, MONSIEUR  
D'ANDELY, puis LECHATÉLIER.

MAGUET, *entrant et s'arrêtant de bostonner.*

Oui, un verre, mon petit d'Andely... versez-moi une coupe... Je fonds littéralement.

JULIENNE

Une minute d'arrêt, buffet.

D'ANDELY, *versant.*

Vous, Julienne...

MAGUET

Vite, voyons... Je n'ai que le temps de repartir... Je me grise de chaleur. C'est délicieux, la nuit d'août... On a des frissons qui vous démangent... N'est-ce pas, madame Chalandrey? Allons, ne restez pas toujours figée... dégelez-vous un peu, pour une fois, sapristi!...

GRACE,  *Brusque.*

Oui, vous avez raison, tenez, petite Maguet. Donnez-moi une coupe... Je veux bien, comme vous, sentir la nuit d'août... Il fait si beau!...

*Elle boit, les yeux clos.*MAGUET ET JULIENNE, *riant.*

A la bonne heure!

*La musique joue à côté des valses.*MAGUET, *prenant le bras d'Andely.*

Eh! hop! d'Andely!... On repart... Tenez, madame, voulez-vous me garder mon bouquet... il me gêne...

*Elle lui jette en plein visage son bouquet blanc de corsage. Lechâtelier, qui guettait de loin, sur la terrasse, voyant Grâce toute seule, s'approche vivement d'elle. Elle se retourne. Ils se regardent sans rien dire un grand moment, à côté du massif de plantes vertes qui les abrite des lumières du salon. On ne sait ce qu'ils lisent tous deux dans leurs*

*yeux, mais tout à coup Lechâtelier saisit Grâce à deux bras et sa bouche cherche sa bouche.*

LECHATÉLIER

Grâce ! Grâce ! (*Il l'étreint absolument, elle, la tête rejetée en arrière, pâle comme une morte, sans résistance.*)  
Oh ! nous n'en pouvions plus... Tout à l'heure, dans le parc... près du jet d'eau... Ma chérie, ma chérie !...

GRACE

Oui... oui... tout à l'heure, dans le parc, près du jet d'eau, oui... Mais, allez-vous-en, maintenant, allez-vous-en, je vous en conjure !...

LECHATÉLIER

Votre bouche encore.

*Il la ressaisit, donnée.*

GRACE

Oui... j'arrive... j'arrive...

*Lechâtelier se reglisse habilement dans le salon, les mains dans les poches.*

## SCÈNE XII

GRACE, seule, puis DEUX DOMESTIQUES

GRACE, *courant à l'une des portes de la terrasse.*

François ! A quelle heure l'express de nuit que monsieur prend le dimanche passe-t-il à Compiègne ?

FRANÇOIS

Minuit trente-cinq.

GRACE

Bien. (*A un autre domestique qui revient du salon, un plateau en main.*) Ah ! tenez, voulez-vous me prendre dans le vestibule mon manteau et mon petit sac à main...

*Il sort. Dans le salon, on entend des cris sous la musique.*

GRACE, *au premier domestique qui est resté en scène.*

Combien y a-t-il exactement d'ici à la gare de Compiègne ?

FRANÇOIS

Quatre kilomètres juste.

GRACE

Par la grand'route ?

FRANÇOIS

C'est le plus court.

*L'orchestre attaque un galop. On entend la bousculade des chaises.*

GRACE, *au domestique qui lui apporte son manteau et le sac.*

Merci, c'est tout... je n'ai plus besoin de vous.

*Elle les congédie. Les domestiques se retirent. Grâce jette le manteau sur ses épaules, s'entoure hâtivement la tête d'une écharpe. Elle sort en courant par la terrasse, pendant que la danse débouche, à toute vitesse, dans un entraînant mouvement de rires et de cris.*

RIDEAU



## ACTE QUATRIÈME

La chambre d'hôtel du deuxième acte. Grâce est assise, prostrée, dans un fauteuil près de la cheminée. Elle est encore dans la robe qu'elle portait au troisième acte, avec le manteau du départ cachant à peine des souliers de bal roses. Au lever du rideau, la pendule sonne onze heures du matin.

### SCÈNE PREMIÈRE

GRACE, puis MADEMOISELLE AIMÉE

GRACE, *comme sortant de son rêve, en regardant la pendule.*

Tiens, elle marche !... Onze heures... (*Elle se lève, machinale.*) Allons, Cendrillon !

*Elle entre d'un pas lent et frileux dans la chambre à côté, dont elle laisse la porte ouverte.*

MADemoiselle AIMÉE, *passant la tête par la porte du palier.*

Quelqu'un ?

GRACE, *de la chambre du fond.*

Qu'est-ce que c'est ?

MADemoiselle AIMÉE

Ah ! c'est vous, madame Morillot ?... Vous êtes de retour ?... Je voyais en passant la porte en-

tr'ouverte et comme je sais que ce n'est pas l'heure à laquelle rentre Monsieur Morillot, j'étais inquiète...

GRACE, *toujours de l'intérieur.*

Bonjour, petite amie. Comment allez-vous depuis ce temps?

MADemoiselle AIMÉE

Pas mal... toujours de même, je vous remercie.

GRACE

Une seconde... je passe une robe...

MADemoiselle AIMÉE

Finissez, finissez... d'ailleurs, je me sauve...

GRACE

Non, attendez que je vous serre la main.

MADemoiselle AIMÉE

Quand êtes-vous donc revenue?...

GRACE

Il n'y a qu'une heure que je suis ici... Figurez-vous que j'ai pris subitement le train de nuit à Compiègne, en robe ouverte et souliers de satin sous mon manteau; je me suis trouvée à Paris à trois heures du matin. Je n'ai pas voulu, à cette heure indue, éveiller mon mari qui se serait livré à mille suppositions... D'autant mieux que j'avais un achat important à faire dans Paris, dès l'aurore, en fiacre... Alors, j'ai pris une chambre dans un hôtel de la gare du Nord... et j'ai attendu qu'il fût dix heures pour rentrer rue du Bœuf. Claude en revenant de son bureau aura une surprise à me trouver en train de préparer son déjeuner...

MADEMOISELLE AIMÉE

Et pourquoi, mon Dieu, avoir pris le train au milieu de la nuit?...

GRACE

Oh ! des histoires !... Ça n'a aucune espèce d'importance... Je ne me suis même pas couchée sur le lit, à l'hôtel, j'ai passé le reste de la nuit dans un fauteuil, figurez-vous ! (*Elle entre.*) Bonjour...

*Elles se serrent la main.*

MADEMOISELLE AIMÉE

Je vous trouve les yeux un peu tirés, en effet, mais vous avez attrapé bonne mine tout de même pendant ces vacances... Et rien de nouveau?...

GRACE

Non... Si, si... Il y a une grande chose sur la terre. Si, petite voisine... A vous, à vous seule, je puis l'annoncer.

MADEMOISELLE AIMÉE

Dites vite.

GRACE

Cette nouvelle-là, depuis le peu de jours que je l'ai apprise moi-même, je ne l'ai confiée à personne, pas même à mon amie intime, chez laquelle je vivais, pourtant... Je l'ai gardée silencieusement pour moi... Je ne l'aurais pas confiée à un arbre de la forêt. (*Lentement.*) Un jour, un jour je serai mère.

MADEMOISELLE AIMÉE

Oh ! ma chérie, laissez-moi vous embrasser...

Vous permettez? Je suis si heureuse, si attendrie de ce que vous m'annoncez là... Quel bonheur pour vous! Un enfant de celui qu'on aime, comme ce doit être doux!

GRACE

Un enfant de celui qu'on aime!

MADemoiselle AIMÉE

C'est la seule chose que je regretterai en demeurant vieille fille... Vous verrez comme votre vie va être transformée maintenant!

GRACE

Peut-être...

MADemoiselle AIMÉE

C'est le but atteint.

GRACE

Oui... voilà le total.

MADemoiselle AIMÉE

Si vous saviez comme cela va être gentil! Tous les jours j'en vois tant de pauvres femmes qui, sans cela, n'auraient pas souffert l'existence, allez!... J'ouvre la porte... Un sein nu sous la lumière... et deux bouches rient dans la plus affreuse mansarde.

GRACE

Et, parmi toutes ces femmes que vous visitez de taudis en taudis, pas une, pas une, ne maudit sa maternité, le fruit de ce qui a été son amour?

## MADEMOISELLE AIMÉE

Pas quand elles ont aimé, non... Certaines, pourtant, pleurent... Alors, c'est qu'un mauvais souvenir est attaché à cette naissance-là... Il y en a qui ont des yeux méchants en vous regardant... des filles-mères généralement... Pourtant l'enfant les console toujours à la longue... avec ses petits bras.

GRACE, *les poings au menton.*

Pas une, pas une n'oppose le refus, le refus à la nature d'être encore une fois son esclave, sa servante toujours, et de perpétuer l'image d'une vie stupide et ridicule... Pour certaines, pourtant, l'enfant, c'est le désastre final... c'est la vie ineffaçable... Que faire?... Que devenir?

## MADEMOISELLE AIMÉE

Il doit y en avoir de ces malheureuses, à coup sûr; mais je ne les connais pas... J'arrive toujours après la naissance!

GRACE

C'est que vous ne les voyez pas, ce n'est pas possible, ces filles qui portent à jamais le fruit d'un amour détruit... Non, non, vous passez comme un petit ange au pied léger, ignorante du grand mystère de l'amour, au milieu de tous ces désastres... Vous ne voyez pas le fond des cœurs, c'est sûr. Vous n'entendez pas la malédiction du soir!

## MADEMOISELLE AIMÉE

C'est possible... Mais j'entends quelquefois, en

ouvrant la porte, la prière du soir... C'est très doux...

GRACE

La prière du soir !... Vous êtes croyante ?

MADemoiselle AIMÉE

Non. Est-ce que je vous offusque ?

GRACE

Autrefois, j'aurais été offusquée... Aujourd'hui, mes idées sur toute chose sont tellement troublées... Je ne sais même plus s'il y a une vie future !... En tout cas, je ne crois plus à l'enfer... Et tout est là !... Ce serait trop bête, trop révoltant... Je vois Dieu comme une grande lumière... une vaste solitude apaisante, qui vous comprend... Ah ! la vie est mal faite !

MADemoiselle AIMÉE

Comme vous paraissez découragée !... Vous qui devriez être si heureuse, au contraire !...

GRACE

Si heureuse ! Au fait, mignonne, que devient votre député socialiste, Monsieur Perrier ?...

MADemoiselle AIMÉE

Comment, vous n'avez pas vu ?... Il va y avoir un changement de ministère et j'ai lu dans un journal du soir qu'il était sûr de faire partie de la combinaison ministérielle.

GRACE

Eh bien, voilà qui est admirable pour vous.

## MADEMOISELLE AIMÉE

Non... Figurez-vous qu'il y a quinze jours, je lui ai dit : « Eh bien, décidément, non... Restons bons amis. Je ne crois pas vous aimer assez »... Il a paru avoir du chagrin... Il m'a dit qu'il épouserait alors une autre jeune fille qu'il connaissait... et nous nous sommes séparés dans la rue... Croyez-vous? (*Riant.*) J'aurais pu être ministresse !... Mais que voulez-vous !... Il était écrit que je finirais dans la peau d'une vieille employée. C'est si chanceux le bonheur !... J'ai tout de même peut-être fait une grande bêtise... Qu'en pensez-vous?

## GRACE

Ah ! Aimée, petite Aimée !... c'est vous la vraie héroïne !... Nous autres, nous ne sommes que des moitiés d'héroïnes, des ratées !... Je me souviens de votre mot sublime quand je vous ai demandé pourquoi vous ne vous donniez pas à un homme... Vous avez répondu : « Je ne sais pas... » Je ne sais pas ! Voilà le plus beau mot, tenez !... Voilà le secret des plus belles actions, voilà la clef qui ouvre tous les paradis !... Dès qu'on sait pourquoi, c'est fini !... Et alors vous voilà seule, et sans regret de votre décision... sans regret aucun?...

MADEMOISELLE AIMÉE, *riant.*

Ma foi non, tant pis !... Il faut en prendre gaiement son parti... La tâche au jour le jour n'est pas si ennuyeuse... Tenez, il fait beau... je vais aller à pied jusqu'à Montmartre, aujourd'hui...

Je verrai les quais, les fleurs, les oiseaux...

*Grâce s'approche de la fenêtre, l'ouvre toute grande.  
Le soleil éclaire les toits.*

GRACE

Oh ! Paris !... Paris auquel je songeais si souvent là-bas, comme tu dois en engloutir de ces héros sans gloire, au fond de tes rues où les maisons se pressent si douloureusement les unes contre les autres !... Grand Paris, seule ville où l'on meurt comme l'on doit mourir, anonyme, perdu, comme l'on était entré en toi, Paris, plus profond que les bois !

MADemoiselle AIMÉE, *la voyant retenir ses larmes.*

Vous avez donc bien du chagrin, dites !...

GRACE

Ce n'est rien... Je ne veux pas que l'on s'occupe de moi... Courez vite à votre besogne... Ne vous mettez pas en retard et ne pensez plus à votre amie... Embrassez-moi encore une fois, tenez, et partez vite...

MADemoiselle AIMÉE

A ce soir, alors !... Vous permettez bien que j'ouvre la porte en repassant à sept heures ?

GRACE

Ouvrez la porte... C'est cela... J'y serai.



MADEMOISELLE AIMÉE

Et bien heureuse, vous savez, de la grande nouvelle ! Au revoir...

GRACE, *la regardant partir.*

Adieu, oiseau !...

## SCÈNE II

GRACE, seule.

Elle reste un instant songeuse, puis va à une commode.

GRACE

D'abord ceci dans le châte. (*Elle roule une boîte noire dans un châte.*) Et puis ceci... Qu'il trouve la table mise comme à l'habitude. (*Elle arrange la table et défait des papiers et des ficelles.*) Le jambon... le pain... Les assiettes maintenant. (*Elle se dépêche en entendant un bruit.*) Le voici !...

*La porte s'ouvre avec violence. Roger Lechâtelier apparaît, hors d'haleine.*

## SCÈNE III

GRACE, ROGER LECHATÉLIER

GRACE

Vous ! vous !

ROGER, *s'arrêtant sur le seuil.*

Oui, moi... Enfin !...

GRACE

De quel droit êtes-vous ici?... De quel droit?...

ROGER

Je ne vivais plus... Une angoisse affreuse m'a saisi hier soir... J'avais peur, oui, je l'avoue... je redoutais tout de votre affolement!... Depuis minuit, quand on s'est aperçu à la maison de votre fuite, ma femme et moi nous ne nous sommes pas dit un mot... J'ai attendu le premier train du matin... J'ai interrogé les employés de la gare... Oh! ces heures!... ces heures que je viens de vivre!...

GRACE, *sur un ton de colère épouvantée.*

Et Suzanne, Suzanne? malheureux!... Ma disparition précipitée était une réponse à tout ce que nous avons dit dans la soirée, elle et moi... Et maintenant vous gâchez tout!... Vous allez faire le malheur de cette pauvre femme, vous abîmez tout derrière mes pas. Il était dit que mes meilleures pensées seraient détruites par vous toujours... Suzanne!...

ROGER

Ah! qu'importe! Elle comprendra... N'exagérez pas votre responsabilité. Certes, elle vous aime, mais ce qu'elle chérissait surtout en vous, c'était l'idée de l'amour que vous représentiez pour elle dans toute sa force!... Et puis, moi, je n'en pouvais plus, j'étais assailli par les craintes les plus folles!... J'avais la terreur de ne plus vous revoir.

GRACE

Et puis, après?... Ma vie me regarde... Allez-vous-en... allez-vous-en d'ici !...

ROGER

Votre vie me regarde moi aussi, maintenant.

GRACE

Non... J'en dispose comme il me plaît... Vous n'êtes qu'un coupable.

ROGER

Oui, c'est vrai, un coupable... Je ne le sens que trop maintenant !... mais un coupable qui vous sauvera... Vous avez tenté cette chose insensée et irréalisable encore à notre époque, l'union de deux races opposées... Utopie !... Tôt ou tard les abîmes devaient apparaître entre cet homme et vous... l'antagonisme des classes... c'était fatal... Tout votre passé, vos sens vous prédestinaient à quelqu'un de votre monde. La nature devait reprendre le dessus. Eh bien, puisque j'ai été celui-là qui s'est trouvé sur votre chemin, ce n'aura pas été en vain... Je vous sauverai, je vous le promets. Votre vie n'est pas irrémédiablement gâchée... Toute la force de ma tendresse, Grâce, va s'employer à vous sauver... Vous allez voir !...

GRACE

Non... Vous n'en avez pas le pouvoir... Laissez ma destinée s'accomplir... Désormais vous en êtes exclu... Allez-vous-en !... Ne faites plus de peine à personne. Adieu !...

ROGER

Mille fois non, je ne m'en irai pas.

GRACE

Je l'exige. Quoi qu'il advienne, je vous défends, vous entendez, de laisser échapper un mot devant Claude...

ROGER

Mais...

*La porte s'ouvre, très doucement cette fois; Claude Morillot pénètre, un portefeuille sous le bras.*

## SCÈNE IV

GRACE, LECHATÉLIER, CLAUDE

GRACE, *allant à lui.*

Bonjour, mon ami... J'ai été très souffrante, à Compiègne. J'ai voulu repartir subitement... J'étais si mal que Monsieur Lechâtelier a bien voulu m'accompagner jusqu'ici, Madame Lechâtelier ne pouvant s'absenter de Compiègne... Tu vois, monsieur a eu l'amabilité de t'attendre...

ROGER

Oui, votre femme a été un peu incommodée, mon cher... Je vous la ramène...

CLAUDE

Je vous remercie, monsieur Lechâtelier...

ROGER

Elle a d'ailleurs de bonnes couleurs, n'est-ce

pas? Nous l'avons trouvée très changée, à son avantage.

GRACE

Tu vois, mon ami... en effet. Comment me trouves-tu?

CLAUDE

Très bien... Tu as très bonne mine... le grand air t'a fortifiée.

GRACE

Je précède de quelques heures mes bagages qui sont restés à la gare. Et maintenant que Monsieur Lechâtelier m'a remise entre tes mains, il va retourner à ses occupations... Ne le retenons pas plus longtemps...

ROGER

Mais je ne suis pas si pressé... diantre !... Je suis enchanté de causer une minute avec Morillot... Vous avez expédié l'affaire Tempier?

CLAUDE

Oui, monsieur... J'ai là justement, dans mon portefeuille, le bordereau... Voulez-vous le voir?... Je comptais l'envoyer, sous pli, ce soir même.

*Claude pose son portefeuille sur la table et cherche le papier.*

ROGER, *bas, à Grâce.*

Mais c'est abominable !... Je ne peux pas vous quitter ainsi !

GRACE

Chut ! Silence !... (*Elle le regarde fixement.*) Plus haut, Roger... regardez plus haut que nous.

CLAUDE, *s'approchant.*

Voici.

ROGER, *inspectant vaguement la feuille.*

Oui... Bon... Vous entrerez ce soir à cinq heures dans mon bureau. J'ai à vous parler de différentes choses... J'enverrai prendre des nouvelles de votre femme ce soir... (*Vivement.*) Tenez, mettez l'adresse là-dessus... je jetterai la lettre en passant. (*Claude s'éloigne jusqu'à la table et écrit. Roger bas à Grâce.*) Vous quitter ainsi, quelle angoisse !

GRACE

Il le faut.

ROGER

Au moins, jurez-moi que vous serez calme d'ici demain. Je reviendrai à onze heures demain matin...

GRACE, *parlant très haut.*

Monsieur et Madame Lechâtelier ont été si bons pour moi, mon ami... Ils s'inquiètent bien à tort de ma santé, d'ailleurs... J'ai promis à monsieur d'être vaillante. Je le serai... Je ne suis plus ni triste, ni faible... Jamais je ne me suis senti plus de courage qu'en ce moment. (*Elle regarde Lechâtelier.*) Je souhaite à tout le monde d'en avoir autant que moi devant la faiblesse de nos pauvres corps !... Tenez, avant de nous quitter, voulez-vous avoir l'obligeance de prendre ce petit bijou qui appartient à votre femme... J'ai oublié de le lui rendre. (*Bas.*) Regardez avec quoi je l'enveloppe. (*Elle prend sur la cheminée la Bible illustrée du deuxième acte, qu'elle avait sortie tout à l'heure de sa valise. Elle en déchire*

*une page.)* La page du Paradis ! (*Haut.*) C'est une petite chose très précieuse... (*Puis, bas, à distance de Claude, en lui remettant la chose ainsi enveloppée, elle ajoute.*) Vous emportez un souvenir plus précieux. Mon être tout entier !... Maintenant je suis sûre que je vous aime.

*Il y a dans son regard une flamme intense et affreuse, On sent qu'elle se donne toute, dans ce regard.*

ROGER

Grâce !...

*Puis le regard s'éteint subitement : les paupières se rabaisent selon leur habitude monastique et impénétrable.*

GRACE, *en souriant.*

Dis adieu à Monsieur Lechâtelier, Claude.

ROGER, *balbutiant.*

Ecoutez... J'ai bien cinq minutes encore...

CLAUDE, *venant se planter devant lui et d'une voix rude et changée.*

Voici la lettre... Au revoir, patron...

ROGER

Mais...

CLAUDE, *rudement.*

Cette fois, c'est ma femme qui vous en prie... Elle a besoin de repos, vous voyez bien...

*Il ouvre la porte et attend, planté devant.*

ROGER, *atone, hésitant; on le voit en proie à une émotion intérieure indicible.*

C'est juste... c'est cela... il faut... A tout à l'heure, Morillot... Je reviendrai prendre des nouvelles de votre femme... Au revoir...

*Au moment où il franchit le seuil, Grâce le regarde encore une fois, fixement.*

GRACE

Adieu, monsieur...

*Morillot a refermé la porte. Un silence.*

## SCÈNE V

GRACE, CLAUDE

CLAUDE, *s'approchant de Grâce, dont il voit le visage épouvantable.*

Tu souffres?

GRACE

Un peu.

CLAUDE, *simplement.*

Moi aussi.

GRACE

Pourquoi?... Qu'as-tu, toi?...

CLAUDE

Ah! Il faudrait être aveugle... Ton émotion... la sienne, tout...

GRACE

Claude, tu te trompes... Je te jure. C'est absurde... Pourquoi?



CLAUDE, *secouant la tête.*

Si, si, va, je ne me trompe pas... Parbleu... cela devait arriver !... (*Il s'approche d'elle avec un tremblement.*) Oh ! Grâce, mon Dieu... il ne faut pas m'abandonner... Ma petite madone, ma petite madone !

GRACE

Mais ne te forge donc pas des idées, qui te feront souffrir bêtement !... Monsieur Lechâtelier m'a peut-être fait galamment la cour... mais cela n'a pas dépassé la mesure ordinaire de ces sortes de fadaïses... Je n'ai même pas eu à le repousser.

CLAUDE, *avec des larmes qui coulent sur son visage.*

Ah ! je ne me plains pas, va... Je ne me plaindrai jamais, quoi qu'il arrive... C'est si naturel... Tu as tellement raison... Le rêve était trop superbe aussi !... Je ne suis pas distingué... je ne suis pas beau... J'ai commis une indécatesse, qu'un homme de ton rang n'aurait pas commise...

GRACE

Pauvre enfant ! Ta voix naïve me perce le cœur.

CLAUDE

Je me disais tous les matins : « Mon Dieu, faites que je ne me réveille pas de ce beau rêve... Mon Dieu, que j'aie à vous remercier toujours de ce que vous m'avez donné ! » Ce n'était pas possible, bien sûr, que ça dure.

GRACE, *d'une voix lasse, horripilée, hors de la vie.*

Mais tais-toi donc... Tu ne sais pas combien tu

déraisonnes... Monsieur Lechâtelier t'expliquera lui-même.

CLAUDE

Oh ! pourquoi?... Je ne lui dirai rien à cet homme. Je lui dois tout... Maintenant, qu'est-ce que tu veux que je lui dise?... Et puis, quoi ? En somme, il a été bon... Tout le monde a été bon pour moi. De quoi est-ce que je me plaindrais?... Et quand tu me quitterais, je ne pourrais encore que te remercier de m'avoir honoré... et d'avoir partagé ma vie, ma sale vie, commune, bête, si bête !... Mais aussi pourquoi as-tu cru que tu pourrais... Je te le disais bien, moi !...

GRACE, *avec désespoir.*

Ah ! tiens, au lieu de déraisonner comme cela, voyons, Claude, installe-toi là... et mange ton déjeuner... Tu vois que je l'ai préparé moi-même comme d'habitude... ton jambon... ta galantine... Eh bien, moi qui voulais te faire une surprise !... C'est réussi...

*Il se laisse faire, s'installe.*

CLAUDE

Merci... merci... C'est vrai...

GRACE

Allons, souris.

CLAUDE, *la regardant doucement, avec amour, en essayant de sourire.*

Mimite !... mimite !... (*Puis cela s'achève en sanglots.*) Il ne faut pas me quitter... jamais... vois-tu...

GRACE

Encore !... Jusqu'à quand faudra-t-il te le dire?...

CLAUDE, *l'interrompant avec douceur.*

Non... Laisse-moi parler... Tais-toi... Il faut que tu saches... J'étais un pauvre homme... J'aurais toute ma vie accepté ma médiocrité... Tu m'as ouvert un ciel extraordinaire... un ciel si beau que je n'aurais jamais osé l'espérer... Il ne fallait pas me l'offrir... Qu'est-ce qu'on veut que je devienne après avoir connu cette félicité?... Pourquoi m'as-tu pris?... Car tu m'as pris... car c'est toi qui l'as voulu... Moi, je te le disais bien tous les jours que je te laisserais... Oh ! je ne m'illusionne pas, si tes parents avaient accepté le mariage, ça, c'était autre chose, nous aurions vécu comme des provinciaux, à Aix, avec un peu d'argent... des relations qui seraient venues à nous... Tu t'y serais faite. Tu n'aurais jamais su que tu étais malheureuse... Mais, quand tu as voulu accomplir ce grand coup de tête, j'ai eu le pressentiment en moi, dès le premier jour, que ce serait au-dessus de tes forces, mimite. Et puis, Paris, Paris, c'est autre chose... Nous n'aurions pas dû... on y respire autrement... cette maudite misère... Chut ! chut ! ne dis rien... rien... laisse-moi te dire, moi... Il ne faut pas, il ne faut pas me quitter... Songe à ton Claude, sans toi dans la vie !... Ah ! pourquoi t'ai-je crue aussi?... J'aurais dû m'enfuir... Rappelle-toi tout ce que tu disais : « Tu as la lumière de la bonté... Tu as le cœur qui vous regarde comme les yeux des chiens fidèles. » Tu vois que je me souviens... Est-ce que je sais, moi, tout ce que tu ne

disais pas !... Tu étais contente, tu envoyais des défis à l'avenir. Et puis, tu te prenais à murmurer un proverbe catalan, tu te rappelles : « Mère, donne-moi le bonheur et jette-moi à la vague ! »

GRACE, *les yeux perdus au loin.*

Mère, mère, donne-moi le bonheur !...

CLAUDE

Eh bien, on ne te l'a pas donné, mais tu disais que tu l'avais pris avec toi, le bonheur... Nous nous sommes jetés avec lui dans la mer, et nous nous noyons, voilà... Le pauvre Claude ira au fond, ma petite madone... Ça ne surnage pas, le bonheur.

GRACE

Ne crains rien, va ! et aie confiance dans ma parole jurée, Claude. (*Lentement, lourdement.*) Je te serai fidèle jusqu'à mon dernier souffle.

CLAUDE, *avec un soupir de soulagement.*

Merci... tu es bonne... Evidemment, ça n'est pas gai... cette chambre... cette vie... mais ça s'améliorera, tu verras... Je réussirai un jour. Et puis, après tout, on a ses moments de bon, tout de même. C'est monotone, mais enfin... le petit coin du feu... le dîner à deux... serrés...

GRACE, *répétant.*

Le dîner à deux...

CLAUDE

La promenade du dimanche. Les partitions déchiffrées....

GRACE

Oui, la promenade du dimanche... toujours... toujours.

CLAUDE

L'oiseau... les livres...

GRACE

L'oiseau, les livres... toujours.

CLAUDE

Et qui sait? un jour, Grâce... un jour peut-être, un enfant...

GRACE, *avec un sursaut.*

Un enfant... Ah! mon Dieu!..

CLAUDE

Qui sait! ce grand espoir-là n'est pas encore abandonné... Evidemment, ce serait la gêne, plus grande... mais songe, un petit être tout rose, entre nous deux, qui te tendrait les bras.... qui te dirait : « Maman... » Ah! comme la vie serait métamorphosée, alors!

GRACE, *d'une voix brève et sèche.*

C'est un rêve, Claude... La destinée n'aura pas voulu cette chose.

CLAUDE

Enfin, espérons, espérons toujours... Il y aura des rayons de soleil sur les jours gris, tu verras.

GRACE, *l'embrassant sur le front.*

Mon pauvre enfant! tu ne peux pas savoir comme je souhaite, de toutes les forces de mon cœur, que tu sois heureux et que la vie te soit

petite, mais douce... Mon pauvre !... (*Un silence où l'on entend encore un sanglot de Claude.*) Là, maintenant, mange tranquillement, je vais passer à côté, une minute, me reposer...

CLAUDE

Oui, mimite... (*Timidement, repoussant l'assiette.*) Je n'ai pas bien faim... J'ai le cœur encore gros... si tu me permets, je mangerai plus tard.

GRACE

Eh bien, alors, pendant que je serai à côté, veux-tu me jouer un peu de piano ? Ça me fera plaisir.

CLAUDE, *se levant avec joie.*

Oh ! je crois bien, ma chérie. J'ai potassé à fond la messe de Bach ; je la tiens... Veux-tu l'écouter ?...

GRACE

Non... non... Rien qui fasse penser à la vie future, à l'au-delà... Non, quelque chose de bien de la terre... Est-ce que tu connais la *Valse d'amour* de Moskowski... Je l'ai entendu jouer hier soir à Compiègne... C'était exquis.

CLAUDE, *se mettant au piano.*

Celle-ci... ?

GRACE

Ah ! oui... oui... c'est cela... joue !... c'est beau. (*Elle s'approche encore une fois et l'embrasse. Puis elle va au tiroir de la commode où elle prend silencieusement une chose enveloppée d'un châle.*) N'interromps pas... Joue encore... C'est beau comme tout. (*Elle s'exalte, radieuse de désespoir. Elle fredonne, les yeux démesurés,*

*s'aidant du geste, l'air entraînant.) C'est beau comme le soleil, comme le courage et comme l'amour... tout grand... avec ses ailes...*

*En passant dans la pièce à côté, elle chante toujours, désespérément, comme dans un vertige, les yeux immenses. Puis elle referme la porte soigneusement derrière elle. Un grand temps se passe durant que Claude joue toujours, ravi, appliqué, souriant. On entend une détonation. Claude se lève, surpris d'abord. Il va à la fenêtre, regarde, puis à la porte.*

CLAUDE

Grâce !... Grâce !...

*Puis il l'ouvre complètement. On voit Grâce étendue à terre la tête contre le bois de lit, une chaise à côté d'elle, renversée. Claude se précipite en hurlant sur son corps.*

RIDEAU





« Il est véritablement incroyable combien insignifiante et dénuée d'intérêt, vue du dehors, et combien sourde et mystérieuse à l'intérieur, s'écoule la vie de la plupart des hommes. Elle n'est qu'aspirations impuissantes, marche hésitante d'un homme qui rêve à travers les âges de la vie jusqu'à la mort, avec un cortège de pensées triviales. »

SCHOPENHAUER.

# POLICHE

COMEDIE EN QUATRE ACTES

*Représentée pour la première fois sur la scène  
de la Comédie-Française, le 10 décembre 1906.*

## PERSONNAGES

---

### MM.

DIDIER MEIREUIL.....	DE FÉRAUDY.
BOUDIER.....	HENRY MAYER.
LE GÉRANT.....	HAMEL.
LAUB.....	RAVET.
FRANÇOIS.....	GROUÉ.
LECOINTE.....	SIBLOT.
DEUXIÈME GARÇON.....	ANDRÉ BRUNOT.
SAINT-VAST.....	GRAND.
UN DOMESTIQUE.....	LATY.

### Mmes

ROSINE DE RINCK.....	CÉCILE SOREL.
PAULINE LAUB.....	BERTHE GERNY.
THÉRÉSETTE.....	LECONTE.
AUGUSTINE.....	LYNNÈS.
EUGÉNIE.....	FRANCINE CLARY.
MADAME LECOINTE.....	LHERBAY.

---

## ACTE PREMIER

Un hall d'hôtel à Saint-Cloud. — L'automne, l'établissement est fermé aux étrangers. — Deux garçons rangent mélancoliquement et descendent lustres et autres accessoires. — Dehors il pleut à torrent sur les arbres jaunissants du parc.

### SCÈNE PREMIÈRE

#### LES DEUX GARÇONS DE RESTAURANT

FRANÇOIS, *garçon.*

Oui, tu rangeras ça ! Tiens, je garde un menu en souvenir de ma saison ici... « Pavillon François I<sup>er</sup>, Saint-Cloud », ça ira rejoindre ma collection. L'année derrière, j'étais à la Bourboule... Cette année, j'ai fait Saint-Cloud... quatre-vingts francs de plus que l'année dernière... et des rhumatismes.

*On entend dehors les appels hurleurs d'une trompe d'automobile, avec des cris. Le garçon va à une fenêtre, l'ouvre et parle.*

DEUXIÈME GARÇON, *criant.*

Non, non, monsieur !... l'hôtel est fermé depuis hier...

UNE VOIX

Mais, tonnerre de bon sang, nous ne demandons

pas à coucher ici... Il y a le carburateur à réparer. Nous avons eu une panne avant Paris. Vous ne pouvez pas laisser ces dames sous cette pluie !

DEUXIÈME GARÇON

Mais, monsieur, nous avons des ordres !

VOIX DE POLICHE

Je m'en fiche pas mal des ordres !... Tu parles, mon garçon, qu'on va poireauter là ! Ohé ! Ohé !... Baissez le pont-levis !

*Exclamations diverses.*

DES VOIX

Oui, oui, descendons !...

FRANÇOIS, *s'approchant de la fenêtre.*

Tiens, Monsieur Meireuil... et Madame de Rinck, mon ancienne patronne !... Laisse monter, va !

POLICHE

Où est le garage?...

FRANÇOIS

Il n'y en a pas.

VOIX DE POLICHE

Il n'y en a pas ? Eh bien, tu vas voir ! A l'assaut...

*Bruit épouvantable de trompe et remue ménage.*

FRANÇOIS

C'est un type, Monsieur Meireuil, tu vas voir ! Madame de Rinck, c'est ma place de l'année dernière.

## DEUXIÈME GARÇON

Ça fera toujours un pourboire de plus. Je ne sais pas si le gérant est au bureau... D'ailleurs, s'il dit quelque chose, je me fais payer et je le plaque en cinq secs.

## SCÈNE II

POLICHE, puis ROSINE DE RINCK, THÉRÉSETTE, LAUB, MADAME LAUB, BOUDIER, LES GARÇONS.

POLICHE, *au dehors.*

Allez, hue! camarades! Sus aux mécréants! Tiens bon, Giovanni! A toi, Bonaventure! La place est vide.

DEUXIÈME GARÇON

Qu'est-ce que c'est que cet abruti-là?...

POLICHE, *tendant la main aux personnes qui le suivent et les faisant passer une à une.*

S'il faut tomber je tomberai comme un chêne! A vous, papa Laub! A toi, Rosine; à vous, Théréssette! Allez! Allez! Nous y sommes! Dieu soit loué, nous avons franchi les montagnes de la Ligurie!

DEUXIÈME GARÇON

Mais, monsieur, il nous est absolument impossible, je vous assure...

POLICHE

Poil à la hure.

DEUXIÈME GARÇON

...de vous recevoir. Vous pouvez...

POLICHE

Poil au nez...

DEUXIÈME GARÇON

Mais on ne vous servira rien...

POLICHE

Ta bouche, bébé ! T'as pas fini ? Nous verrons ça, si on ne nous sert rien !

LAUB

Faites venir le gérant, d'abord...

THÉRÉSETTE

Oh ! ce Poliche !... Ce Poliche !...

ROSINE

Oh ! oui !... je la retiens, cette journée de plaisir.

MADAME LAUB

Et moi donc ! Ce Poliche ! Je ne sais pas ce que je lui ferais !...

POLICHE

Ecoutez, mes enfants ! Vous m'engueulez tout le temps... Je n'y peux rien...

MADAME LAUB

Il n'y peut rien !... Quel aplomb !

THÉRÉSETTE

Ce n'est pas vous, peut-être, qui avez eu l'idée

de nous faire assister à ce duel en plein bois...  
sous prétexte qu'il y aurait tout Paris?

POLICHE

Je ne pouvais pas deviner qu'il tomberait des  
cataractes et que les adversaires entreraient dans  
un fiacre pour ne pas se mouiller.

MADAME LAUB

Vous pouviez deviner qu'il était convenu qu'on  
se réconcilierait sur le terrain. Ces choses-là se  
règlent d'avance...

LAUB

Non, non, ce ne sont pas des blagues à faire, vous  
savez.

ROSINE

Et le comble, un accident au carburateur !...  
Elle est gaie, la journée !

POLICHE

Plaignez-vous ! A deux pas d'un hôtel ! Vous  
êtes à l'abri comme des petits poulets.

LAUB

A l'abri ? Si on ne nous flanque pas dehors !...  
On nous reçoit d'une jolie manière !...

MADAME LAUB

Et encore, si on pouvait manger !

ROSINE

Se réchauffer...

## POLICHE

LAUB

Boire, au moins ! A boire !...

THÉRÉSETTE

Je suis trempée comme une soupe.

MADAME LAUB

C'est vrai ! Il y a de quoi être furieuse ! On meurt de froid.

ROSINE

Et c'est lugubre ! Un établissement qui ferme, je ne connais rien de plus triste au monde... Ces chaises rangées... les feuilles dehors qui gémissent !... Oh ! ce Poliche !

LAUB ET THÉRÉSETTE

Sacré Poliche ! Conspuez !

POLICHE

Zut ! Zut ! Zut !... Après tout, je vas pas m'en faire mourir.

*Il grimpe sur une échelle.*

FRANÇOIS, *s'approchant de Rosine.*

Bonjour, madame... Madame va bien ?

ROSINE

Tiens... François... Vous êtes donc placé dans un restaurant, maintenant ?

FRANÇOIS

Mon dieu, oui, madame. J'ai fait une place d'été ici...

ROSINE

Poliche ! Tu ne le reconnais pas ?



POLICHE, *du haut de l'échelle.*

Tiens ! François !

FRANÇOIS

Bonjour, monsieur Meireuil !

*Entre le gérant.*

### SCÈNE III

LES MÊMES, LE GÉRANT

LES DAMES

Ah ! voilà le gérant !

POLICHE

Monsieur, votre établissement a beau être fermé, nous vous demandons asile.

LE GÉRANT

Je ne vous refuse pas asile... Mais l'établissement est fermé au public depuis cinq jours et il me serait impossible de vous faire servir quoi que ce soit...

LAUB

Voyons, voyons, monsieur, ces dames ne seront pas exigeantes.

THÉRÉSETTE

Ah ! non !

POLICHE

Elles ne demandent qu'un ou deux fonds de bouteille et un peu de chocolat.

ROSINE ET MADAME LAUB

Oui, oui ! Une tasse de chocolat !...

LE GÉRANT

Avec la meilleure volonté du monde, je ne le pourrai pas. Nous n'avons pas de cuisinier et les garçons sont occupés.

POLICHE

Avez-vous des œufs, mon ami, du chocolat et une poêle à la cuisine ?

LE GÉRANT

Des œufs, certainement, mais...

POLICHE

Eh bien, ça me suffit. Pas besoin de cuisinier ! Nib de cuisinier. Je vais vous confectionner une omelette surprise...

ROSINE

Bravo, Poliche ! Je te retrouve !...

BOUDIER

C'est ça, allons-y !

LE GÉRANT

Mais, monsieur...

POLICHE

Il n'y a pas de « mais »... Cédez de bon cœur. Ça vaudra mieux... parce que, je vous en avertis, nous sommes ici par la volonté des dames et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.

Et, comme elles ont été supprimées, vous risquez fort de vous brosser le ventre.

LE GÉRANT

Si vous me le demandez poliment, je n'ai plus rien à vous refuser.

POLICHE

A la bonne heure ! Voilà un bon gérant ! C'est un bon gérant, bon gérant... Voulez-vous faire préparer ce qu'il me faut à la cuisine ?

LE GÉRANT

Mais vous serez obligés de vous contenter, pour manger, d'assiettes sans nappe et sans serviettes. Le linge est rangé.

LAUB

A la guerre comme à la guerre !

ROSINE

Mais oui, monsieur. Vous êtes bien aimable.

LE GÉRANT, *aux garçons.*

François, voulez-vous arranger une table comme vous pourrez ? Voilà la salle à manger, mesdames...

*Il ouvre la salle de droite.*

ROSINE

C'est parfait...

THÉRÉSETTE

Merci bien.

*Tous en parlant se débarrassent de leurs manteaux d'automobile et réparent les méfaits de l'orage.*

BOUDIER

Eh bien ? c'est très drôle ! De quoi vous plaignez-vous ?

MADAME LAUB

Oh ! la jolie terrasse, par là... En été ce doit être charmant.

LAUB

Et le cavalier, nous suit-il ?

MADAME LAUB

Il ne va pas nous perdre, au moins ?

POLICHE

N'ayez pas peur ! Je lui ai crié de tourner à droite, vers l'hôtel François I<sup>er</sup>, mais il ne pouvait pas nous suivre à moins de cinq minutes de retard.

ROSINE

Il doit être frais sous la pluie !...

THÉRÉSETTE

C'est surtout son cheval que je plains.

LAUB

Tant pis pour ce monsieur ! S'il pouvait attraper une bonne pleurésie !... Il a voulu faire de l'épate et nous accompagner à cheval... Il n'avait qu'à monter en auto comme tout le monde...

ROSINE

Mais je ne l'avais pas invité, mon cher.

LAUB

D'où le connaissez-vous, cet individu?... Il me porte sur les nerfs.

ROSINE

Il est très gentil.

LAUB

Je crois bien ! Il vous fait de l'œil à toutes les trois !... (*Les dames s'exclament.*) Et vous vous jetez toutes à sa tête, avec un entrain !

ROSINE

Je vous l'ai dit, j'ai rencontré ce monsieur avant-hier chez Simone Verneuil. Il a manifesté l'intention de nous accompagner à cette rencontre à l'épée. Je ne pouvais pas l'empêcher.

LAUB

Vous n'allez pas le réinviter, hein, Rosine ? Vous avez la manie de vous adjoindre toujours le premier raseur venu.

ROSINE, *montrant Boudier.*

C'est pour monsieur que vous dites ça ? Vous êtes aimable !...

LAUB

Oh ! pas du tout ! Monsieur est tout à fait charmant, bien élevé, et puis c'est un ami intime à Poliche !

BOUDIER

Et d'ailleurs, rassurez-vous, je ne troublerai plus longtemps votre petite société où je remercie Madame de Rinck de m'avoir si bien accueilli... Je repars dans quelques jours pour Lyon !

POLICHE, *revenant de la salle à manger.*

Tu repars pour Lyon, Boudier ? Quand, vieux copain ?

BOUDIER

Eh ! vendredi ou samedi de la semaine prochaine...

ROSINE

J'espère que, chaque fois que vous viendrez à Paris, monsieur, vous voudrez bien ne pas m'oublier.

BOUDIER

Mais certainement, madame !...

MADAME LAUB

Puisqu'on reste un instant, je désirerais m'arranger les cheveux et me mettre un peu de poudre... Y a-t-il une glace ?

LAUB

C'est pour le centaure, la poudre et le rouge. Ce n'est pas pour moi que vous vous rétamerez le visage ?

MADAME LAUB

Bien sûr.

LAUB

Madame Laub, je vous prie d'être polie avec votre mari.

MADAME LAUB

Monsieur Laub, ne m'appellez pas Madame Laub. Ça sent la boutique.

ROSINE

Allons ! Allons ! Il faut qu'ils se chamaillent tout le temps, ces deux-là.

*Elles se dirigent vers la salle à manger pour arranger leurs toilettes.*

THÉRÉSETTE, à la fenêtre.

Ah ! le voilà... le voilà !

*Les femmes reviennent sur leurs pas.*

ROSINE, allant à la fenêtre.

Etes-vous assez trempé !

MADAME LAUB, criant derrière elle.

Nous craignons de vous avoir perdu.

ROSINE

L'écurie?... Je crois que c'est à droite, tournez à droite... Arrivez vite.

MADAME LAUB

Et tout ça pour n'avoir pas vu de duel !

POLICHE

Pas de duel !... Attendez, vous l'aurez, votre duel... Et même, nous allons flanquer une frousse épouvantable, voulez-vous ? à ces gens qui nous hébergent si aimablement... Papa Laub, arpentez la pièce en comptant les pas. (*Appelant le deuxième garçon.*) Garçon, dites-moi. (*A Laub.*) Prenez un air grave... pour la moule de garçon qui nous regarde... (*Haut, de manière à être entendu du garçon qui se rapproche.*) Hum ! Hum ! Mon cher, c'est le commandant qui apporte les épées ?

LAUB

Oui ! le commandant lui-même.

POLICHE

Là, fendez-vous, pour voir !

MADAME LAUB

Mon mari ne se fend jamais.

POLICHE, à Laub.

Attrapé !

LAUB, enjambant.

Une... deux...

POLICHE, à voix basse, d'un ton grave et confidentiel,  
au garçon.

Dites-moi, j'aime mieux vous dire la vérité... Le monsieur que voilà est le neveu du duc d'Orléans... Chut ! Il s'agit d'un duel politique... de la plus haute gravité... Il faut à tout prix que ce duel ait lieu ici même... Nous avons choisi votre hôtel et fait semblant d'être en panne pour y pénétrer... Le neveu du duc d'Orléans est exilé ; il revient pour ce duel sur la terre française incognito. (*Montrant Boudier.*) Celui-là, c'est le médecin.

*Le garçon, qui l'a regardé avec hauteur, hausse les épaules et s'en va.*

LAUB, riant.

C'est un four, mon ami.

POLICHE

Un four sinistre. Le garçon en a conçu pour moi le plus profond mépris.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, SAINT-VAST

ROSINE

Ah ! le centaure !



## THÉRÉSETTE

Mais il n'est pas mouillé du tout. C'est un centaure imperméable.

## MADAME LAUB

Toujours aussi strict !

## SAINT-VAST

Je vous remercie... L'étoffe est imperméable, peut-être, mais l'homme ne l'est pas.

## ROSINE

Tournez-vous un peu.

## MADAME LAUB

Mazette !... Quelle pirouette, ma chère !...

## LAUB

Et faites voir votre cravache ! Bigre, ce ne doit pas être agréable de la recevoir sur les reins.

## SAINT-VAST

Ça dépend !

## ROSINE

Et votre cheval, où l'avez-vous mis ?

## SAINT-VAST

Je vais aller le bouchonner tout à l'heure.

## BOUDIER

Une jolie petite bête que vous montez là, d'ailleurs.

## SAINT-VAST

Oui, c'est un normand d'origine bâtarde. Il saute un mètre quatre-vingts, facilement. Il a les

flancs un peu larges et la bouche un peu dure pour un demi-sang, mais j'adore ça... Ça vous muscle les bras... Dites-moi, il n'y aurait pas moyen d'avoir un porto quelconque pour se réchauffer?

BOUDIER

On nous dresse un goûter par là.

SAINT-VAST

Oui, tout à l'heure... mais, pour l'instant, un porto ne serait pas à dédaigner... Il n'y a pas de garçon ici?

LAUB

Il était là... à l'instant...

POLICHE

Attendez, je vais l'appeler.

*Il pousse un gloussement guttural*

THÉRÉSETTE

Qu'est-ce que c'est que ça?

POLICHE

Ça, c'est le cri du jabiru... Les garçons comprennent très bien le cri du jabiru...

ROSINE

*What is it jabiru?*

POLICHE

C'est un animal épatant, au Jardin d'acclimation, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Amélie, la tenancière du bar de la rue du Helder. (*Au deuxième garçon qui entre.*) Hein? qu'est-ce

que j'avais dit qu'il comprenait le jabiru?... Garçon, avez-vous un vieux fond de porto?

SAINT-VAST

N'importe quoi de fort.

LE GARÇON

Il n'y a qu'une bouteille de madère.

SAINT-VAST

Va pour le madère... On gèle!

POLICHE

Et moi, vous me servirez autre chose.

LE DEUXIÈME GARÇON

Quoi, monsieur?

POLICHE

Un *Benaïs itamar corochad mcéda...* avec deux gouttes de *Zambri illelabababeriam...* première marque, hein?

BOUDIER, *riant.*

Ce Didier!

POLICHE

Allez, garçon, et ne rouspétez pas, quand je vous dis quelque chose!

BOUDIER

Ce Didier! Je n'en reviens pas, tout de même! Pour qui l'a connu, il y a un an, à Lyon, c'est à peine croyable!

LAUB

Il n'était pas comme ça?

POLICHE

POLICHE

Allons donc ! J'ai toujours été pareil.

BOUDIER

Mais, c'est-à-dire que c'est une transformation complète. C'était un garçon doux, presque timide.

LAUB

Poliche, timide ? Le culot en personne, oui !

BOUDIER

Et rangé, et parlant bas... Jamais un mot plus haut que l'autre.

POLICHE

Ça vous en bouche un coin ça, papa Laub !

LAUB

Je l'avoue !

BOUDIER

Au bout d'un an de Paris, voilà le résultat...

LAUB

Poliche est devenu une célébrité du boulevard...

THÉRÉSETTE

Il s'est fait coffrer déjà trois fois pour tapage nocturne. Trois fois, n'est-ce pas, Popo ?

POLICHE

Est-ce que j'ai compté ?

LAUB

Maintenant, il n'y a plus de partie de plaisir sans Poliche. C'est lui le dénicheur de joie.

ROSINE

Oh ! de joie... Vous ne manquez pas d'exagération. Mettez à part les jours de ratage complet comme aujourd'hui. Oh ! oui.

POLICHE

Mais, nom de nom ! vous n'allez pas me reprocher ça jusqu'à mon lit de mort... Est-ce de ma faute?...

MADAME LAUB

Et si Monsieur Saint-Vast a attrapé une broncho-pneumonie, c'est à vous qu'il la devra !

SAINT-VAST

Oh ! madame, je suis entraîné !... J'ai été à Saumur, et, quand on est passé par ce bon petit régime, je crois que ni la pluie ni le soleil ne peuvent plus vous faire de blagues...

ROSINE

Vous êtes sorti de Saumur ?

SAINT-VAST

Oui, madame. J'ai donné ma démission de l'armée pour des raisons politiques.

MADAME LAUB

Est-ce qu'on a de jolies femmes à Saumur ?

SAINT-VAST

On a surtout tant de choses sérieuses sur la planche. Ah ! le bon petit tableau de travail.. Dès quatre heures du matin, manège, habillement, électricité, réveil des chevaux endormis, selle

française, reprise, volte, assouplissement, ongles en face, assis, hanches en dehors, repos, à terre... chocolat. Avec ce petit travail-là on est dressé pour le reste de sa vie.

ROSINE

Le fait est...

POLICHE

Tenez, en attendant le reste de votre vie, voilà votre madère !

SAINT-VAST

Je voudrais bien tout de même me laver un peu les mains...

LE GARÇON

Voici, monsieur, une fontaine.

SAINT-VAST

Ah ! bien.

ROSINE .

Et nous allons nous recoiffer ; tu viens, Théréssette ?

THÉRÉSETTE

Oui... Nous en profiterons pour préparer la table. (*A Poliche.*) Eh bien ? et cette omelette surprise ?

no

POLICHE

On devait m'avertir quand ce serait prêt en bas.

LE GARÇON

Mais, c'est prêt, monsieur...

LAUB

Oui, oui, cette omelette ?

POLICHE

On y va !... Mais, vous savez, il faut compter une petite demi-heure.

MADAME LAUB

Nous ne sommes pas pressés.

THÉRÉSETTE

Est-ce bon, au moins ?

POLICHE

Demandez chez Julien... l'omelette Meireuil, vous verrez. J'ai donné mon nom à une omelette, n'ayant pas encore eu l'occasion de le donner à un enfant.

*Rosine, Madame Laub, Théréssette passent dans la salle à manger dont elles referment la grande porte vitrée.*

## SCÈNE V

POLICHE, BOUDIER, SAINT-VAST  
puis FRANÇOIS

POLICHE

Je me laverais bien les mains aussi. J'ai conduit l'auto une partie de la route.

*SAINT-VAST, à la petite fontaine qui orne le mur de droite et le savon à la main.*

Voulez-vous ?

POLICHE

Faites ! faites ! Après vous... je vous en prie.

*Saint-Vast se lave les mains.*

SAINT-VAST

Elle est charmante, votre amie, Madame de Rinck.

POLICHE

Oui, oui... c'est une bonne fille.

BOUDIER

Charmante, enjouée, en même temps que distinguée...

POLICHE

Oui, oui... c'est une bonne fille. Mais je vous recommande surtout le couple Laub... N'est-ce pas qu'ils sont délicieux?

SAINT-VAST

J'ai remarqué qu'ils se taquinaient tout le temps... comme des gens qui s'adorent.

POLICHE

Eux ! ils ne peuvent pas se sentir... une haine atroce les réunit.

SAINT-VAST

Ah bah !... Voulez-vous le savon ?

POLICHE, *prenant sa place à la fontaine, tandis que Saint-Vast s'essuie les mains.*

Merci !... Lui, c'est le gros marchand de perles de la rue Auber, retiré d'ailleurs... Vous ne connaissez pas ? Très célèbre pourtant. Elle était sans le sou... Il s'est laissé mettre le grappin complètement... et il l'a épousée... Ça lui a valu de se brouiller avec tous ses parents, une vaste colonie d'israélites... Elle est très intelligente, je ne sais pas si vous avez remarqué... lui, a une peur hor-



rible d'être un mari ridicule. Et il l'est... Seulement, il ne s'y habitue pas, cet homme ! C'est un cornophobe, quoi ! Il se venge en lui disant à tout bout de champ : « Madame Laub, j'ai fait hier un testament qui vous déshérite complètement. Qui est-ce qui laissera sa petite femme sans le sou ? C'est papá Laub ! »

SAINT-VAST

C'est très comique ce que vous dites-là.

BOUDIER, *allumant un cigare.*

Elle est belle.

POLICHE

Elle a du charme, je vous la recommande.

SAINT-VAST

Vous êtes bien aimable !... Serviette ?

POLICHE, *prenant la serviette.*

Merci. (*Passé François, le garçon de tout à l'heure. Se tournant vers lui.*) Alors, quoi, François ! Vous êtes placé ici ?

FRANÇOIS

Mais oui, monsieur Meireuil, j'ai fait la place d'été...

POLICHE

Ça va toujours ?

FRANÇOIS

Je vous remercie, monsieur Meireuil. Et vous-même ? C'est madame qui a bonne mine !

POLICHE

N'est-ce pas ? Oui, elle se porte assez bien !...

Dites, montrez-moi le chemin de la cuisine que j'aille casser les œufs et râper ma cannelle.

FRANÇOIS

Par ici.

*Il montre à droite un petit escalier intérieur qui descend aux sous-sols et fait passer Poliche.*

## SCÈNE VI

SAINT-VAST, BOUDIER

SAINT-VAST

Ce garçon a servi chez votre ami?

BOUDIER

Non, chez Madame de Rinck, il me semble.

SAINT-VAST

Ah ! il y a une nuance?... Un peu de madère, monsieur?... Je suppose qu'il doit être exécrable !

*Il lui verse à boire sur une petite table.*

BOUDIER

Il l'est, en effet !

SAINT-VAST

C'est l'âme damnée de ce petit monde que votre ami !

BOUDIER

Sans doute. Mais je suis fort mal au courant... Je ne fais que passer à Paris. Alors...

SAINT-VAST

Vous pourriez tout de même me donner quelques tuyaux... Je crains de faire à chaque instant des gaffes terribles. Je ne connais Madame de Rinck que d'hier, ses amis que d'aujourd'hui, je puis commettre des impairs à tout bout de champ, vous comprenez? D'autant plus que cela m'a l'air assez difficile de s'y reconnaître! Voyons, Madame de Rinck est bien la femme du grand marchand d'eau dentifrice?

BOUDIER

Oui, monsieur. Son mari est mort, il y a deux ou trois ans, en lui laissant une grosse fortune; c'est tout ce que je sais d'elle... car, je vous le répète, je suis aussi nouveau venu que vous dans ce petit groupe. Mon vieil ami Meireuil, que j'ai beaucoup connu à Lyon et que la vie parisienne, à mon grand étonnement, a transformé de façon si radicale, mon vieil ami Meireuil a bien voulu me présenter à Madame de Rinck.

SAINT-VAST, *insistant.*

Sa meilleure amie?

BOUDIER

Je le crois. Cette dame m'a accueilli aimablement, avec bonne grâce. Ma foi, c'est tout ce que j'en ai retenu, et tout ce que j'y ai compris, d'ailleurs!... car la vie de province ferme un peu nos esprits aux subtilités du monde parisien... Ce n'est donc pas moi qui pourrai vous renseigner. Ce que je sais, c'est qu'elle est fort riche. Le mari a fait fortune dans cette eau dentifrice.

SAINT-VAST

Je m'en sers toujours.

BOUDIER, *riant*.

Dame ! Madame de Rinck ne tient pas le haut du pavé... mais enfin, sa situation l'ayant faite indépendante, je crois qu'elle se passe fort bien d'être reçue dans le vrai gratin.

SAINT-VAST

Enfin, entre nous, c'est moitié cocotte, moitié femme du monde... d'un monde commerçant et déclassé... qui est au vrai monde ce que la carte postale est à Vélasquez...

BOUDIER

Si vous voulez... Seulement, qui dit cocotte dit vénalité : ce n'est pas le cas... Elle est riche.

SAINT-VAST

Oh ! vous connaissez la formule : entre une femme du monde et une cocotte, la seule différence sensible c'est que la femme du monde s'habille comme une cocotte, et la cocotte...

BOUDIER

Comme une femme du monde.

SAINT-VAST

Vous l'avez dit... En fin de compte, Madame de Rinck, c'est la dame qui fait sensation quand elle ouvre la porte de Durand ou du Café de Paris. Je vois ça. J'ai dû rencontrer cette petite troupe bruyante sur les deux heures du matin... Ils sont là cinq ou six, ce Monsieur Poliche en tête, qui vont

partout, en troupe comme les perdreaux, remplissent les loges de théâtre et les tables de milieu au cabaret. Ils m'ont sûrement agacé plus d'une fois. D'ailleurs, curieuse, cette société, fermée et très ouverte à la fois, de bourgeoisie qui a rompu ses digues, et où l'on trouve un peu de tout, comme dans les salades à la mode...

## BOUDIER

En effet, bien parisienne... mais fort gaie aussi, et je comprends que mon ami Meireuil en ait subi la violente attirance, au point de s'être fait un tout autre homme. Ses parents vendaient du bon champagne de tout repos...

## SAINT-VAST

Le fils le boit. Eh bien, moi, monsieur, je trouve, au contraire, que tous ces gens-là ont l'air de porter le diable en terre, si vous voulez mon avis... Voilà mon diagnostic... Ils m'ont l'air de gens qui s'ennuient désespérément, font tout ce qu'ils peuvent pour sortir d'eux-mêmes et tout ça s'excite à froid... Telle est mon impression, du moins. Dans certains regards de femme, on sent très bien comme une supplication (je ne dis pas ça pour celles-ci !...) de les arracher à l'ennui quotidien. Ça serait, d'ailleurs, amusant si on avait le temps de pêcher dans cette eau trouble, mais je n'en parle pas pour moi, et je laisserai la partie à de plus désœuvrés. J'aime trop mes chevaux, ma liberté..., etc...

THÉRÉSETTE, *appelant à côté dans la salle à manger.*

Poliche ! Venez nous aider à pousser les tables.

BOUDIER, *va à la porte et l'ouvre,*

Il est descendu à la cuisine.

THÉRÉSETTE

Eh bien, vous, monsieur Boudier, venez nous aider.

BOUDIER, *à Saint-Vast.*

Vous permettez?

*Il entre dans la salle à manger.*

SAINT-VAST

Faites donc.

## SCÈNE VII

SAINT-VAST, FRANÇOIS

SAINT-VAST, *au garçon qui remonte de la cuisine,  
où il vient d'accompagner Poliche.*

Vous avez servi chez Madame de Rinck?

FRANÇOIS

Oui, monsieur, près d'un an. Monsieur a fini?

*Il prend le plateau.*

SAINT-VAST

Etiez-vous chez elle du temps de ce monsieur... comment l'appelle-t-on? Mei.., je ne sais plus quoi.

FRANÇOIS

Meireuil... Oui, monsieur.

SAINT-VAST

Tenez, mon ami, voilà un louis. Vous me donnez, tout à l'heure, un timbre-poste de dix centimes et vous garderez la monnaie... Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur Meireuil, entre nous, hein ?

FRANÇOIS

Oh ! un bon zigue ! Toujours à la hausse, toujours en train de rigoler, de se la couler douce... Avec ça, un brave garçon pas fier, et qui fait tordre madame.

SAINT-VAST

Est-ce qu'il ne vit pas un peu aux crochets de Madame de Rinck ?

FRANÇOIS

Oh ! ça non, par exemple ! J'en répons... Il a des rentes, des propriétés dont il ne s'occupe pas et qui rapportent beaucoup... une garçonnière très chic rue de Berri. On peut tout dire sur lui, mais pas ça !

SAINT-VAST

Et il est au mieux, n'est-ce pas, avec votre ancienne patronne ?

FRANÇOIS, *pudiquement.*

Je ne sais pas, monsieur... j'étais valet de chambre.

SAINT-VAST, *tirant un nouveau louis de son gousset, qu'il met sur le plateau.*

Voici pour un deuxième timbre-poste. Alors, dites... croyez-vous... pensez-vous... supposez-

vous... vous voyez, je vous aide, jeune homme, qu'il y ait eu des rapports intimes entre ce monsieur?...

FRANÇOIS

Et Madame? Ce ne serait pas absolument impossible.

SAINT-VAST

D'où tirez-vous cette hypothèse, mon ami?

FRANÇOIS, *riant*.

Je leur ai porté le chocolat au lit le matin.

*Madame Laub ouvre la porte de la salle à manger.*

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME LAUB  
THÉRÉSETTE

MADAME LAUB, *entrant, suivie de Théréssette*

Ah, bah!

*François se retire.*

MADAME LAUB, *à Saint-Vast.*

Savez-vous ce que vous êtes en train de faire, vous?

SAINT-VAST

Non. Mais je serais bien aise de le savoir.

MADAME LAUB

Vous êtes en train de faire bavarder l'ancien valet de chambre de Rosine.



SAINT-VAST

N'en croyez rien, je vous prie !

MADAME LAUB

C'est d'ailleurs de la superfétation. Si vous voulez des tuyaux, adressez-vous à moi. Je vous les donnerai tout de suite... Mon amie est insupportable, acariâtre, cacochyme et remplie d'infirmités déplorables.

THÉRÉSETTE, *riant*.

Finissez donc... Monsieur pourrait croire que vous parlez sérieusement.

MADAME LAUB

Les plaisanteries les plus fortes renferment parfois un fond de vérité.

THÉRÉSETTE

Quelle teigne !

MADAME LAUB

Ainsi, tenez... elle est charmante, belle, somptueuse, etc... Oui, mais ça n'empêche pas qu'elle ait trente-six ans passés.

SAINT-VAST

Elle ne les paraît pas.

THÉRÉSETTE

Mais vous exagérez, d'ailleurs. Ne la croyez pas, monsieur, Rosine est loin de les avoir.

MADAME LAUB

Elle les mérite.

SAINT-VAST

Enfin, c'est tout de même une femme jeune, une femme entre deux âges. Voilà !

MADAME LAUB

Oui, entre celui qu'on lui donne et celui qu'elle se donne.

THÉRÉSETTE

Vous n'êtes pas rosse à moitié, vous, passez-moi l'expression.

MADAME LAUB

D'ailleurs, je l'adore. Rosine est une de mes meilleures amies.

SAINT-VAST

Une sœur.

MADAME LAUB

Aînée... oui... et je me jetterais au feu pour elle !

SAINT-VAST

Vous dites tous ça !... Quel feu de joie on ferait avec tous les dévouements qu'elle suscite ! Il y a aussi Monsieur Poliche qui se jetterait certainement à l'eau et au feu pour elle, sur un signe de doigt.

MADAME LAUB

Ce n'est pas la même chose...

SAINT-VAST

Ah ! Il a des droits, n'est-ce pas?... C'est l'amant ?

MADAME LAUB

Ça vous intéresse donc à savoir ?

## SAINT-VAST

C'est pour ne pas faire de gaffes... dans l'avenir, si je dois revoir Madame de Rinck.

MADAME LAUB, à *Théréssette*.

Madame Durieu, voyons... est-ce son amant? Réfléchissons à ce qu'il faut répondre à ce monsieur. Peut-on dire un amant?

## THÉRÉSETTE

Elle n'aime pas beaucoup qu'on le dise, en tout cas... Elle préfère qu'on n'en parle pas... C'est un amant, ce n'est pas un amoureux, voilà la distinction.

MADAME LAUB

Ah! ma chère! De toute façon, il n'y a plus d'amoureux, il n'y a que des amants.

SAINT-VAST

Croyez-vous que, pour amoureux, elle eût choisi spécialement Monsieur Meireuil? On ne peut pas dire qu'il soit très... très...

MADAME LAUB

Comme c'est bête, ce que vous dites là, pour un homme intelligent!... Les raisons pour lesquelles une femme aime un homme sont toujours des raisons secrètes. Oui, Meireuil n'est pas très séduisant, mais il a peut-être des qualités que nous ignorons... Eh! eh!

*On rit.*

THÉRÉSETTE

Si Rosine nous entendait, comme elle serait contente!...

SAINT-VAST

Enfin, ils vivent ensemble.

THÉRÉSETTE

Non, non!... du tout... (*Elle cherche une seconde.*)  
Ils ne sont pas collés, collés, mais ils se voient  
beaucoup, beaucoup...

SAINT-VAST

Admirable définition!

THÉRÉSETTE

Elle m'a expliqué très bien elle-même... Voilà  
comment ça a commencé : Poliche est si impayable  
qu'un matin où il venait lui rendre visite, elle est  
tombée de rire sur le lit... et ils y sont restés deux  
jours. Voilà.

MADAME LAUB

Cette Théréssette a du génie, parfois... un génie  
simple, à la portée de tout le monde, mais...

THÉRÉSETTE

C'est ça, traitez-moi d'imbécile, tout de suite...

MADAME LAUB, *à voix basse, à Théréssette.*

Avez-vous du génie?

THÉRÉSETTE

J'en ai...

MADAME LAUB

Eh bien, alors, si vous en avez, montrez-le tout  
de suite.

THÉRÉSETTE

En quoi faisant?

MADAME LAUB

En me laissant cinq minutes seule avec Monsieur Saint-Vast... J'ai un renseignement à lui demander.

THÉRÉSETTE

C'est fait.

*Elle tourne les talons comme un militaire et disparaît en un clin d'œil, tout en fredonnant.*

## SCÈNE IX

SAINT-VAST, MADAME LAUB

MADAME LAUB

Elle vous intéresse donc bien, Rosine ?

SAINT-VAST

Ce n'est pas qu'elle m'intéresse particulièrement, mais je suis son invité et je manque de données... D'autant mieux que les rapports entre elle et son patito ne sont pas déjà si faciles à déterminer.

MADAME LAUB

Eh bien, la vraie vérité, au fond, Théréssette vient de vous la dire... c'est que Rosine s'ennuie beaucoup dans la vie... Elle s'ennuie surtout quand elle est seule et, comme elle n'a pas eu énormément d'aventures, Poliche, qui est un type torsif, la distrait de son spleen et de son manque de... (*Elle cherche*) comment ?

SAINT-VAST

De mouvement.

MADAME LAUB

C'est ça... Mais savez-vous que vous ne manquez pas d'un certain aplomb, à nous interroger ainsi sur notre vie intime avec ce cynisme et cette tranquillité? Et je me demande de quel privilège nous vous avons gratifié, nous qui vous connaissons depuis deux jours à peine, pour vous ouvrir, avec cette complaisance, le chapitre des confidences... Nous vous répondons comme de bonnes bêtes, docilement... Pourquoi? Qui êtes-vous, en somme, derrière vos grandes moustaches toupétueuses, monsieur l'étranger?

SAINT-VAST

Oh! toupétueuses me ravit!... Etranger me ravit moins... En quarante-huit heures on peut se connaître si bien... bien mieux même que nous ne nous connaissons...

MADAME LAUB

Il y a des gens qui seraient déjà brouillés...

SAINT-VAST

Avec le mari ou avec la femme?

MADAME LAUB

Avec les deux.

SAINT-VAST

Au fait, votre mari?...

MADAME LAUB, *l'interrompant.*

Ne parlez pas de Monsieur Laub... Ça me refroidit.

SAINT-VAST

Vous n'étiez donc pas à zéro degré?... C'est gentil, au moins, de le faire croire...

MADAME LAUB

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

SAINT-VAST

Ne vous rattrapez donc pas... C'est gentil tout plein... Quel joli collier vous tripotez là!... Ça coûte cher?

MADAME LAUB

Je ne sais pas.

SAINT-VAST

C'est juste. Monsieur Laub est joaillier... A vous, les perles ne vous coûtent rien.

MADAME LAUB

Quelle erreur ! Mon mari me les vend.

SAINT-VAST

Combien?

MADAME LAUB

Une nuit chacune.

SAINT-VAST

C'est donné.

MADAME LAUB

Je ne trouve pas.

SAINT-VAST

Il y en a de plus belles les unes que les autres.

MADAME LAUB

C'est le même prix.

SAINT-VAST

Et, dites-moi donc... le collier me semble bien long... il va devenir un sautoir...

MADAME LAUB

Ça représente des années de mariage, cher monsieur.

SAINT-VAST

Monsieur Laub a dû tricher.

MADAME LAUB

Ah ! nous avons tellement triché tous les deux que nous ne nous rappelons vraiment plus quel est le voleur.

SAINT-VAST

Vous l'avez déjà trompé, votre mari ?

MADAME LAUB

Tu, tu, tu, tu !...

SAINT-VAST

Dites?...

MADAME LAUB

Qu'est-ce que ça peut vous faire?...

SAINT-VAST

C'est pour un de mes amis que je vous demande ça.

MADAME LAUB

Pourquoi?... Il a besoin d'être encouragé, votre ami ?

SAINT-VAST

Dites toujours. Vous ne parlez jamais sérieusement. Oui ou non ?



MADAME LAUB

Si je vous disais oui, vous ne le croiriez pas... Ah! et puis tenez, vous êtes vraiment par trop cavalier... cavalier de première classe.

SAINT-VAST

J'ai été officier de Saumur. Je m'en flatte!

MADAME LAUB

Eh bien! Il y a des questions qu'on ne pose pas à une femme, passé Saumur...

SAINT-VAST

Quel dommage!...

MADAME LAUB

Quoi?...

SAINT-VAST

Monsieur Laub n'est vraiment pas digne d'une petite femme comme vous!

MADAME LAUB

Dieu, qu'il est agaçant! Laissez donc mon mari tranquille, à la fin. Je ne peux pas en changer pour vous plaire.

SAINT-VAST

Je n'en demande pas tant.

MADAME LAUB

Et puis, c'est un malheur qui peut arriver à tout le monde. Regardez Rosine. Elle est bien plus malheureuse que moi. Elle a un Poliche pour amant... elle ne s'en flatte pas.

SAINT-VAST

Un amant a moins d'importance...

MADAME LAUB

C'est ce qui vous trompe, cher monsieur... Un mari laid, ça peut très bien se montrer; un amant laid, ça se cache... Et puis, nous disons des balivernes depuis un quart d'heure.

SAINT-VAST

Et le temps passe.

MADAME LAUB

Vous êtes bête! Voulez-vous venir prendre le thé demain à cinq heures?

SAINT-VAST

Chez vous?...

MADAME LAUB

Non!! Au thé du boulevard Haussmann.

SAINT-VAST

Serez-vous seule, ou avec des gens?

MADAME LAUB

Qu'est-ce que vous préférez?

SAINT-VAST

Seule!

MADAME LAUB

Soit!...

SAINT-VAST

Comme gêneurs, n'amenez que vos fourrures.

## SCÈNE X

LES MÊMES, POLICHE, puis THÉRÉSETTE,  
ROSINE, LAUB, BOUDIER, puis LE GÉ-  
RANT.

POLICHE, *qui remonte de la cuisine habillé en garçon de restaurant, tablier, etc., tenant un plat à la main, vient derrière Saint-Vast, et, changeant de voix :*

Monsieur veut-il goûter des poires du parc de Saint-Cloud?... C'est une spécialité de la maison.

SAINT-VAST, *sans le reconnaître.*

Non, merci, garçon... (*A Madame Laub.*) Alors, convenu, et si, par hasard...

*Il serre de près Madame Laub.*

POLICHE, *lui mettant les poires sous le nez.*

Cependant, monsieur, j'insiste... Les poires, les belles poires !

SAINT-VAST, *furieux.*

Vous m'embêtez...

MADAME LAUB, *se retourne et reconnaît Poliche.*

Poliche!... Oh! ça c'est trop drôle! la bonne tête!

POLICHE, *courant à la porte de la salle à manger qu'il ouvre.*

Si m'sieurs et dames veulent bien se donner la peine d'entrer... (*Entrent les autres en riant.*) Nous allons défoncer la caisse... A nous la boîte de petits

beurres ! A nous la résistance vitale, nom de nom !

*Il se précipite sur deux ou trois boîtes de petits beurres, qu'il enfonce avec fracas par terre. Il fait une danse de sauvage autour, en criant : « Chahut ! » et piétine les boîtes. Bruit. On rit.*

LAUB, *s'anime et crie.*

Olé ! Olé !

*En mettant gauchement et sans conviction son chapeau sur l'oreille.*

LE GÉRANT, *surgissant à cet instant.*

Monsieur, voyons !... Je suis le gérant de cet établissement !...

POLICHE

Oui, c'est vous le gérant ! Eh bien, continuez.

LE GÉRANT

Je m'oppose à...

POLICHE

Vous êtes comburant, fluidifiant, résolutif et dépuratif, mon ami... Fichez-moi la paix !...

THÉRÉSETTE, *montrant Poliche.*

Cette binette !

MADAME LAUB

Mais c'est que ça lui va bien !

ROSINE

Il a l'air né pour ça !

POLICHE, *sortant les provisions de la caisse.*

Voilà, gérant ! Avec cette caisse, les fauves en auront assez ! En état de siège, vous savez... Partagez-vous ça, mes tigresses !... Puisez...

MADAME LAUB

Non ! Pas avant le goûter... Ça nous enlèverait l'appétit pour l'omelette.

POLICHE

Comme vous voulez. (*Au gérant.*) Dites-moi, je montais aussi pour vous demander de la cannelle... Avez-vous de la cannelle sur vous ?

LE GÉRANT, *bougonnant.*

J'en ai dans une armoire, en bas.

POLICHE

Viens me montrer ça, mon chéri.

LAUB

Il a un culot !... Et dépêchez-vous, Poliche, hein ?

POLICHE

Oui, oui... Tu dis, mon chéri, dans une armoire ?

*Il entraîne le gérant aux offices.*

## SCÈNE XI

LES MÊMES, moins POLICHE et LE  
GÉRANT

LAUB, *à sa femme et en aparté.*

Vous faites des avances à ce monsieur... Si vous croyez que je ne vois pas votre manège.

MADAME LAUB

Vous êtes stupide.

LAUB

Si ça continue, je ne vous payerai pas Luchon l'année prochaine.

MADAME LAUB

Eh bien, on ira à Cancale.

ROSINE

Hé ! là-bas, les amoureux !... Pas de petits apartés, ici... On doit mettre la conversation en commun.

MADAME LAUB

Mon mari me disait qu'il était ravi de penser que nous passerions tout l'été prochain à Luchon..

THÉRÉSETTE

Ah ! vous faites déjà vos projets ! C'est vrai qu'il faut s'y prendre à l'avance. Nous, nous partons dans quelques jours pour la forêt de Fontainebleau... Figurez-vous que Rolsini veut faire un effet d'automne, une grande toile pour le Salon... Je me suis commandé une robe rousse pour symboliser l'automne, je ne vous dis que ça !...

ROSINE

Où allez-vous, vous, monsieur de Saint-Vast, l'été... Je suis sûre que vous voyagez beaucoup.

SAINT-VAST

Oh ! du tout, madame. Chez moi, c'est un principe... je ne sors jamais de l'Île-de-France.

ROSINE, *admirative.*

Je comprends ça !

THÉRÉSETTE

Au fait, on parle tout le temps de l'Île-de-France,

depuis quelques années... J'air l'air d'une imbécile de ne pas connaître... Dites-moi donc une bonne fois où elle se trouve, cette île... Pourquoi rit-on? J'ai dit une bêtise?

ROSINE

C'est l'île Saint-Louis, ma chère amie.

THÉRÉSETTE

Non!... Eh bien, je ne m'en doutais pas...

ROSINE

Tu aurais dû t'en douter.

MADAME LAUB

Monsieur de Saint-Vast a des goûts de tradition... Il est sûrement très français...

SAINT-VAST

Mon Dieu, madame, j'ai horreur des décadents, des socialistes et des lâches... J'aime le beau style clair de nos pères, les jolies femmes et les belles écuries.

ROSINE, à Boudier.

Oh! quelle grosse perle vous avez là, monsieur Boudier! Pauline, venez donc voir ça.

BOUDIER, *modestement, en retirant son épingle de cravate.*

C'est ma femme qui m'a donné ça pour mes étrennes...

ROSINE

Heureuses mœurs!... Douce province! Venez voir cette perle, vous, le maître ès sciences. Vous êtes orfèvre, monsieur Laub.

*Laub et sa femme se rapprochent sous la lumière de la fenêtre.*

THÉRÉSETTE, à *Saint-Vast*.

Je ne suis pas curieuse... mais à laquelle faites-vous la cour... Tout le temps de la promenade, j'ai cru à Rosine, et maintenant c'est à Pauline.

SAINT-VAST

Comme c'est indiscret ce que vous me demandez-là!... C'est à Thérèse Du... comment vous appelez-vous, déjà?

THÉRÉSETTE

Oh! moi, vous perdriez votre temps, je vous avertis... Je suis une petite femme bien sage... fidèle à celui que j'aime... Mon ami est un peintre mondain très connu, vous savez, Rolsini, le peintre des femmes tordues.

SAINT-VAST

Ah oui!... Fait les femmes du monde, l'avenue du Bois, et les grands yachts... Connais!...

THÉRÉSETTE

Soyez poli, vous, dites donc! Eh bien, nous formons un excellent petit ménage, en tout cas. Je vous remercie de vos offres de service, mais moi, il n'y a rien de fait.

SAINT-VAST

Est-ce à dire que vos amies?...

THÉRÉSETTE

Oh! ce ne sont pas des choses à dire...

SAINT-VAST

Ce sont plutôt des choses à faire... je comprends.



ROSINE, *de loin, l'interpellant.*

Et vous, monsieur le lâcheur, là-bas... vous n'aimez pas les bijoux?

SAINT-VAST

J'en ai horreur. Je trouve ça commun, bête et laid...

MADAME LAUB

Bravo ! Bravo ! Attrape, monsieur Laub.

LAUB

Eh bien, quoi, eh bien, quoi ? Les perles, ce n'est pas des bijoux. Monsieur fait peut-être exception pour les perles.

SAINT-VAST, *glacial.*

J'ai horreur particulièrement des perles.

LAUB, *à Boudier.*

Il est odieux, ce bonhomme-là... Qu'est-ce qui nous a amené ce raseur ?

MADAME LAUB

Oh ! mes enfants, jouons à quelque chose en attendant... On s'assomme à dix francs l'heure.

LAUB

L'averse !...

ROSINE

Parlons amour.

LAUB

Et omelette ! L'omelette !

MADAME LAUB

C'est ça, parlons amour !

THÉRÉSETTE

C'est bien démodé... On ne sait plus quoi dire !

MADAME LAUB

Ah ! Il n'y a encore que lui de vrai, ma chère.

ROSINE, à *Saint-Vast*.

Nous serions curieuses d'avoir l'avis d'un sportsman sur l'amour !...

THÉRÉSETTE

Ah ! l'avis des sportsmen sur l'amour, c'est le doute !

SAINT-VAST

Mais vous me mettez tout le temps sur la sellette, mesdames... Mes idées ne sont, certainement, pas bien intéressantes à connaître.

ROSINE

Mais qu'en savez-vous?... Comment conquiert-on le cœur des femmes, voyons ?

THÉRÉSETTE

Allez-y d'un petit axiome !

ROSINE

Eh bien, quel silence ! Nous attendons.

SAINT-VAST

Je cherche... (*Il prend une chaise et s'assied à califourchon.*) Voilà...

LES DAMES

Ah !

SAINT-VAST, *sentencieux*.

Il y a deux manières de prendre les femmes... par la taille ou par le sentiment.

THÉRÉSETTE

Très bien.

ROSINE

C'est cavalier.

LAUB, à *Boudier*.

Ça ne doit pas être de lui. J'ai lu ça dans des journaux illustrés, chez le coiffeur.

SAINT-VAST

D'ailleurs, on peut les prendre par les deux à la fois !...

MADAME LAUB

Goulu !...

THÉRÉSETTE

Alors, ce doit être l'amour complet.

MADAME LAUB

L'oiseau rare, l'impossible amour.

ROSINE

Allons donc ! L'amour, on peut très bien s'en passer... Témoin...

SAINT-VAST, *péremptoirement*.

Les femmes qui n'ont pas d'amant ou de mari, j'ai toujours envie de les conduire à la fourrière...

ROSINE

Il est gai. (*A Saint-Vast.*) Avez-vous un carnet de poche ?

SAINT-VAST

Je l'ai sur moi.

ROSINE

Détachez-en trois feuilles, nous écrivons toutes les trois notre opinion personnelle sur l'amour,

nous les mêlerons dans un chapeau et, comme vous ne connaissez pas encore notre écriture, vous en devinerez les auteurs... Ça fera passer le temps...

THÉRÉSETTE

Les petits papiers, alors ?

LAUB

De plus en plus bête !

SAINT-VAST

Je veux bien !...

*Il déchire des feuilles blanches.*

ROSINE

Tiens, à toi le crayon d'abord, Théréssette.

THÉRÉSETTE

Mais alors tournez la tête, les hommes, ne regardez pas.

LAUB

Voilà ! Voilà ! On s'écarte... Cigarette !... (*Il entraîne Boudier résigné.*) Je lui dirais bien quelque chose de désagréable à ce poseur, mais il doit être de première force aux armes.

BOUDIER

Canez, c'est plus prudent !

THÉRÉSETTE, *passant le crayon à Madame Laub.*

J'ai fini.

ROSINE, *à Théréssette, très bas.*

Chérie... es-tu capable de garder pour toi ce que je vais te demander ?

THÉRÉSETTE

Il suffit que tu le désires.

ROSINE

Eh bien, veux-tu proposer, dans une minute ou deux, d'aller faire le tour du parc de l'hôtel?... Comme il ne pleut plus, c'est facile...

THÉRÉSETTE

Oh ! je veux bien, moi... Je suis de bonne composition ! Mais si on refuse...

ROSINE

Tu descendras tout de même... violemment.

MADAME LAUB, *après avoir écrit, tendant le crayon à Rosine.*

A toi, Rosine.

SAINT-VAST, *se retournant.*

C'est fini ?

ROSINE

Une seconde.

*Théréssette fait paravent avec sa jupe.*

BOUDIER

Ce n'est pas une pensée. C'est toute une thèse...

LAUB, *haut.*

Moi, ça ne m'intéresse pas, les opinions de ma femme... Je les connais.

MADAME LAUB

Monsieur Laub, vous vous vantez toujours.

ROSINE, *pliant son papier.*

Voilà. Maintenant, un chapeau.

BOUDIER

Voulez-vous le mien?

ROSINE

Le chapeau de l'innocence, oui !

BOUDIER

Allez-y !

*On remue les papiers dans le chapeau. Saint-Vast en puise un.*

THÉRÉSETTE, *annonçant.*

Sujet : « L'amour ! »

SAINT-VAST, *lisant.*

« Y penser toujours, n'en parler jamais ! »

LAUB

C'est au moins ma femme qui a écrit cette stupidité.

*On proteste.*

MADAME LAUB

Chut ! Ce n'est pas toi qui devines, mon ami.

SAINT-VAST

Je ne crois pas... C'est Madame Théréssette.

ROSINE

Après, après. Dites les trois. Et puis on vous apprendra si vous vous êtes trompé.

SAINT-VAST, *prenant un autre papier et lisant.*

« Ah ! si c'était à recommencer ! »

ROSINE

Oh ! ma chère !

LAUB

Voilà ! Ce coup-là ce doit être ma femme !

ROSINE, à *Saint-Vast*.

Dites-nous qui voudrait recommencer ?

SAINT-VAST, *hésitant*.

Vous, madame de Rinck.

MADAME LAUB

Et la dernière, alors, naturellement, moi ?

THÉRÉSETTE

Voyons, la dernière...

SAINT-VAST, *lisant le dernier papier*.

« L'amour, ça devrait être encore tellement mieux. Tâchez de vous trouver s... »

*Il s'arrête net.*

THÉRÉSETTE

Quoi ?

MADAME LAUB

Il y a une suite... lisez...

SAINT-VAST, *repliant vivement le papier*.

Non, rien...

MADAME LAUB

Mais si, il y a une suite, sûrement !

SAINT-VAST

C'est barré.

*Il agite le papier dans sa main.*

ROSINE, *très vivement, à Saint-Vast.*

Eh bien, vous n'avez pas été fort. Vous vous êtes trompé sur toute la ligne : « Y penser toujours, n'en parler jamais. »

MADAME LAUB

C'est moi.

LAUB

Qu'est-ce que j'avais dit !

ROSINE

« Ah ! si c'était à recommencer. » C'est la sévère Théréssette !

THÉRÉSETTE

Oh ! j'ai mis ça comme j'aurais mis autre chose !

SAINT-VAST

Et le : « Ça devrait être encore mieux », Madame de Rinck, par conséquent ?

THÉRÉSETTE

Ce n'est pas très fort d'ailleurs, pour la femme supérieure de l'assemblée.

MADAME LAUB, *essayant de prendre le papier à Saint-Vast.*

Mais il y avait autre chose sur le papier.

ROSINE

J'ai effacé.

MADAME LAUB, *à Saint-Vast.*

Faites voir ?



SAINT-VAST, *fouillant les papiers dans sa poche.*

Ah ! non ! non ! Je garde les autographes comme souvenir.

ROSINE, *vite, bas, à Théréssette.*

Vas-y !

THÉRÉSETTE, *se lève en poussant un cri horrible.*

Ah !

LAUB

Qu'est-ce qu'elle a?... Elle se trouve mal!...

THÉRÉSETTE

Vite ! Il ne pleut plus. Le tour du parc, mes enfants... avant l'omelette.

ROSINE

Je ne sais pas si on a le temps.

LAUB

On va voir. (*Il va à l'escalier par où est descendu Poliche tout à l'heure.*) Popo !

LA VOIX, *souterraine, de Poliche.*

Quoi ?

LAUB

Est-ce qu'on a le temps de faire le tour du parc ?

LA VOIX

Dix minutes !

LAUB, *aux autres.*

Dix minutes. Allons-y !

## THÉRÉSETTE

Tous ensemble ! Passez !

SAINT-VAST, *négligé.*

Moi, je vais en profiter pour bouchonner mon cheval à l'écurie.

ROSINE, *de même.*

Et moi, je vais rester seule ici... à me reposer un peu. J'ai mal à la tête et besoin de solitude.

MADAME LAUB, *aux aguets.*

Tu ne veux pas que je te tienne compagnie ?

ROSINE

Non, non. Au contraire !

MADAME LAUB, *insistant.*

Cependant...

LAUB, *à sa femme.*

Allons, viens donc ! Laissez donc votre amie puisqu'elle vous le demande, madame Laub. Ah ! si vous ne m'aviez pas !

MADAME LAUB

Dire que, dans ce cas, ce serait une autre qui vous aurait ! En voilà une qui me doit une fière chandelle sans le savoir.

ROSINE

Ils sont adorables !

*Tout le monde sort, à part Rosine et Saint-Vast, qui fait mine de suivre les autres, puis revient et referme la porte.*

## SCÈNE XII

SAINT-VAST, ROSINE

Silence d'abord

SAINT-VAST, *tirant un des papiers de tout à l'heure de sa poche et lisant à haute voix.*

« L'amour, ça devrait être encore tellement mieux ! Tâchez de vous trouver seul avec moi avant la fin de la promenade, j'ai à vous parler. » C'est bien vous qui avez écrit cela ?

ROSINE, *se poudrant, devant sa glace à main et sans se retourner.*

Oui, quoi ? Ah ! mon Dieu ! je sais bien ce que vous allez imaginer tout de suite... Si j'ai commis cette incorrection...

SAINT-VAST *l'interrompt.*

Le gros mot !

ROSINE

Ce n'est pas du tout pour ce que vous pensez.

SAINT-VAST

Mais je ne pense rien.

ROSINE

C'est pour vous avertir charitablement d'une bévue inévitable que vous allez commettre dans un instant. Voulez-vous parier que je sais ce que mon amie Pauline vous a dit... D'abord, beaucoup de mal de moi.

SAINT-VAST

Ce n'est pas vrai, justement !

ROSINE

Et, ensuite, elle vous a invité au thé du boulevard Haussmann pour demain cinq heures.

SAINT-VAST, *étonné.*

Comment savez-vous ?

ROSINE

C'est malin ! Elle procède toujours ainsi ! Chaque fois qu'elle aperçoit un monsieur qui lui plaît, pan ! elle l'invite pour le lendemain au thé du boulevard Haussmann.

SAINT-VAST

Et après, qu'est-ce qu'elle fait ?

ROSINE

Après aussi.

SAINT-VAST

Et puis encore après ?

ROSINE

Après, je ne sais plus. Mais ce doit être comme pour les femmes de Barbe-Bleue... vous savez, dans l'armoire. On ne revoit plus les personnes. Elles disparaissent de la circulation... Ont-ils eu peur ? Sont-ils repus?... j'ignore. Mais c'est très ennuyeux, en tout cas... car j'ai perdu, ainsi, des relations qui me plaisaient, qu'il m'aurait plu de continuer... N'y allez pas.

SAINT-VAST

Où? chez Barbe-Bleue?

ROSINE

Au thé du boulevard Haussmann. (*Silence glacial. Saint-Vast sourit.*) Dieu! que c'est bête, ce que je fais là! Voyez, je suis toute tremblante, je ne sais plus enlever les épingles de mon chapeau.

SAINT-VAST

C'est délicieux.

ROSINE

Je ne trouve pas du tout!... (*Il s'approche, l'aide à enlever son chapeau, et lui met les lèvres dans le cou.*) Non!... non!... laissez-moi! Allez-vous-en!... (*Puis elle se laisse aller. Il la serre longuement.*) Oh! je suis folle! je suis folle! Qu'est-ce qui nous prend? C'est terrible!... Mais que se passe-t-il donc?... Je me suis sentie perdue tout de suite!... Depuis hier, je ne pense qu'à vous! Il me fallait vous parler à tout prix!

SAINT-VAST

Je le sentais! je le devinais... Tout le temps de la promenade, vous étiez agitée et silencieuse.

ROSINE

Nos yeux se sont compris tout de suite, n'est-ce pas? Hier déjà...

SAINT-VAST

Je veux les baiser, vos yeux. (*Il promène ses lèvres sur ses yeux.*) Oh! comme vous avez les paupières douces... douces...

*Il la cale par la taille dans ses coudes et la regarde en souriant.*

ROSINE

Taisez-vous ! Ne me regardez pas ainsi... Oh ! mais je sens que je vais vous adorer !

SAINT-VAST

Je t'adore, je t'adore, je t'adore !

ROSINE

Jamais je n'ai eu une pareille impulsion. Jamais je n'ai osé ce que je viens d'oser. Vous me croyez. Je ne me reconnais pas. Il y a si longtemps que je rêvais d'un être qui vous ressemblait. Vous n'irez pas voir cette méchante femme, dites ?

SAINT-VAST

Je vous le promets.

ROSINE

C'est que je suis très jalouse, vous savez. (*Avec éclat.*) Mon Dieu ! vous allez me faire souffrir. Ce que vous allez me faire souffrir ! Je ne vous connais pas, et j'ai déjà envie de vous crier : « Vous ne me tromperez pas, dites !... »

SAINT-VAST

Non, non... Je t'adore. Je ne te tromperai pas, Rosette !

ROSINE

... ine... Rosine... Et vous, Victor, n'est-ce pas ?

SAINT-VAST

Je n'en suis pas plus fier pour ça.

ROSINE

Pourquoi? C'est un très joli nom... depuis tout à l'heure. Pas si joli que celui qui le porte.

SAINT-VAST

Ne dites donc pas de bêtises. Je suis bien ordinaire et vous êtes divine...

ROSINE

Ecoutez... parlons peu, mais parlons bien... Ils vont revenir... Voulez-vous être ce soir, à dix heures, chez moi?

SAINT-VAST

C'est entendu...

*Un temps.*

ROSINE

Non! mais, qu'est-ce qui m'arrive là!... Faites voir vos mains. Oui... c'est bien ainsi que je les avais vues. Pourquoi vous coiffez-vous comme ça?.. Vous ne seriez pas mieux avec une raie de côté?..

SAINT-VAST

Déjà vous me rectifiez, vous voyez.

ROSINE, *vivement.*

Mais non, c'est très bien ainsi? Croyez-vous que vous m'aimerez, dites?... Je vous plais?...

SAINT-VAST

Attendez, vous verrez...

ROSINE

Dieu! que je suis troublée!... Et dites... vos maîtresses? Car, en somme, je ne vous connais pas du tout... Avez-vous une liaison en ce moment?

SAINT-VAST

Non. Justement, je flânais... J'avais une petite amie, cet été, à Trouville. Oh ! une vague demi-mondaine. Je l'ai quittée... Mais vous, vous n'êtes pas libre?...

ROSINE

Complètement.

SAINT-VAST

Cependant, ce Monsieur Didier !

ROSINE, *haussant les épaules.*

Peuh, Didier !... Ça ne compte pas !... C'est un gros bon camarade... un ami.

SAINT-VAST

Cependant, il...

ROSINE

Vous n'allez pas croire que je l'aime, au moins ? Réfléchissez...

SAINT-VAST

Mais enfin, il...

ROSINE, *riant.*

Eh bien, cela doit vous prouver justement que je n'aime personne.

SAINT-VAST, *riant aussi.*

C'est juste... à la réflexion !...

ROSINE

Est-ce que vous aimez réfléchir ? Moi pas !...

SAINT-VAST

Et moi donc ! J'ai horreur de ça. Tenez, plutôt.

*Il l'étreint.*



ROSINE, *murmurant contre son épaule*

Chéri, chéri ! Dès que je t'ai vu, ç'a été le coup de foudre !... A peine m'as-tu eu regardée, chez mon amie Verneuil, que je me suis dit : Ça y est ! Et ça y était en effet !... Alors, je me suis promis de t'embrasser la première fois, là, au coin de tes lèvres... sous ta moustache... Ah ! si ce pouvait être l'amour !

SAINT-VAST

Tu m'affoles.

ROSINE

C'est vrai?... Fais que ce soit vrai. C'est cela, tiens-moi !... Verse-moi tes yeux sur la figure.

SAINT-VAST

Alors, apporte tes lèvres, vite.

*Poliche remonte de droite, toujours en mitron, avec une casserole et une cuiller en bois à la main.*

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, POLICHE

SAINT-VAST, *se redressant tant bien que mal et cherchant de suite une attitude digne, prêt à rendre raison, au premier signal.*

Monsieur...

ROSINE, *intervenant avec vivacité, à voix basse, et le tirant par la manche.*

Chut !... Voyons, vous êtes fou !

POLICHE

Attendez que je pose ma cuiller et mon tablier de service... Vous voulez-bien?... Là !

SAINT-VAST, *carrément et simplement.*

Monsieur, je suis, je vous en avertis, entièrement à vos ordres.

ROSINE, *haut, mal à l'aise.*

Mais voyons, monsieur Saint-Vast, vous voulez rire?...

POLICHE

Sacristi, mes enfants, que vous êtes embêtants ! Vous ne pouviez pas vous cacher derrière un meuble?... Car, enfin, je serais en droit de vous faire une scène de jalousie... tout de même ! Si j'avais deux sous de sens moral, je vous dirais : « Vous êtes des misérables... Voilà ce que vous êtes, des misérables... » Je ne vous le dirai pas, parce qu'à la suite d'une luxation du genou, qui m'est arrivée dans mon enfance, je l'ai tout à fait perdu, le sens moral... mais enfin... une autre fois, tâchez d'être plus malins et de ne pas me fourrer le nez dans votre livre de comptes... sapristi !

SAINT-VAST

Monsieur, je ne sais de quelle manière je dois prendre...

POLICHE

D'aucune, monsieur ! L'amour, c'est l'amour, ça ne regarde personne. Chacun est libre d'entendre ces machines-là comme il veut et on ne doit de comptes à personne... Je suis de mon siècle, moi.

Je comprends tout. Rosine connaît mes idées sur ce chapitre... Elle est libre de faire ce qui lui plaît et moi aussi... C'est clair, n'est-ce pas?... Seulement, là où est votre tort, c'est de vous faire pincer... mais oui, sacrebleu ! Voyez-vous un peu ce qui serait arrivé si j'avais été jaloux... Réfléchissez ; mais c'est-à-dire que c'est effrayant ! Mon repos troublé, tout mon petit traintrain désorganisé... obligé de tâter ma conscience... et les états d'âme, moi, ça me dégoûte !... Et puis, j'ai l'air de quoi, moi, franchement ? d'une andouille !

ROSINE, *se pinçant les lèvres.*

Mais, mon ami.

POLICHE

Y a pas de mais !... Oh ! puis, zut ! nous n'allons pas nous bouffer le nez ou nous regarder comme des crétins de faïence, pendant des heures ! Allez-vous-en dans le jardin, mes enfants, où vous voudrez ! Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me mêler à vos petites histoires... Je veux bien qu'on m'embête, mais pourvu que je ne le sache pas !... Et surtout qu'on ne vienne pas troubler mon petit repos, surtout ! Ah ! là, là, mes enfants, allez, mon omelette est mille fois plus intéressante que tout ça... mangeons-là, hein ? Tenez, voilà les autres qui s'abourent. Et, cela dit, n'est-ce pas ? n-i, ni, fini... Qu'on n'en parle plus et allons nous la caler. (*Il va à la porte du jardin que franchissent les gens de la bande.*) Eh là ! par ici la sortie... A toi l'omelette, papa Laub ! Viens me découper ça... J'ai une faim !

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, LAUB, MADAME LAUB  
THÉRÉSETTE, puis BOUDIER

Poliche prend la casserole de cuivre et tape dessus avec la cuiller. Boucan infernal. Il va, vient, tonitrué. Rosine et Saint-Vast se regardent.

ROSINE

Quand je vous l'avais dit que c'était un type, Poliche !... Ah ! en voilà un qui comprend la vie !...

SAINT-VAST

Je ne dis pas... mais il me dégoûte un peu, ce monsieur !

ROSINE

Oh ! un bon garçon, allez !... Et puis, il faut avouer qu'il est vraiment rigolo !

POLICHE, *il pousse Laub, sa femme, Théréssette dans la salle à manger. Puis appelant Rosine et Saint-Vast.*

Allez ! Allez ! Plus vite que ça !... (*Il les bouscule.*) La voilà qui monte. (*Il va à la porte qui mène à l'escalier de la cuisine et crie.*) : Ça y est-il ?... Boum !

*Tout le monde est entré en jabotant dans la salle à manger, sauf Boudier, en retard.*

## SCÈNE XV

POLICHE, BOUDIER

Boudier entre du jardin. Il se dirige vers la salle à manger. Poliche l'aperçoit, va à lui, le visage contracté. Il s'appuie contre l'épaule de Boudier avec un hoquet et un tremblement.

BOUDIER, *effrayé.*

Qu'est-ce que tu as ?

POLICHE

Rien, une défaillance.

BOUDIER

Mon pauvre vieux...

POLICHE, *la tête sur l'épaule de Boudier.*

Rien, tais-toi ! ne dis rien ! Chut !... Viens demain chez moi... je t'expliquerai... tu sauras tout. (*Il se ressaisit brusquement avec un grand effort apparent et, comme à ce moment le garçon apporte de la cuisine l'omelette, il se précipite, prend le plat flambant et il entre dans la salle à manger au milieu des exclamations et des « ah ! »*) Mesdames et messieurs, c'est pour avoir l'honneur de vous servir l'omelette Meireuil ! Didier-Pierre-Hippolyte Meireuil, 17, rue de Berri, eau, gaz à tous les étages, téléphone, divan japonais, fauteuils pour les dames... travail soigné.

*Le rideau baisse pendant ce temps.*

RIDEAU

## ACTE DEUXIÈME

Chez Rosine, dix jours après. — Un boudoir, petit salon intime de femme, rose et turquoise. — Corps de bibliothèque, avançant à gauche, près de la porte des appartements. A droite, la chaise longue, bourrée de coussins, couverture à terre. Petites intimités autour. Tables, fleurs, téléphone, revues. Paravent derrière. — Au fond, un angle-fenêtre, avec d'immenses rideaux de vieux venise. — Porte d'entrée au fond. — Sur la chaise longue un petit paquet de couvertures. C'est le chien qui dort.

### SCÈNE PREMIÈRE

#### AUGUSTINE, DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE

Au lever du rideau, deux femmes de chambre affairées. L'une sonne en vain au téléphone accroché contre le mur, dans le fond du salon.

#### AUGUSTINE

Oh ! ce téléphone !... Allo ! allo !... Comment, on ne répond pas, mademoiselle !... (*A l'autre femme de chambre.*) Regardez si vous ne vous êtes pas trompée de numéro. C'est bien 235-80.

LA FEMME DE CHAMBRE, *feuilletant l'annuaire.*

Oui ! oui !... Cercle militaire, 235-80.

AUGUSTINE, *au téléphone.*

Insistez, mademoiselle. (*A la femme de chambre.*)  
Et Bodega, quel numéro déjà?

LA FEMME DE CHAMBRE

Mais non! C'est le chauffeur qui doit aller à Bodega. Vous, vous devez téléphoner au Café de Paris.

AUGUSTINE

Il y a de quoi perdre la tête.

LA FEMME DE CHAMBRE

Quel grabuge!... Téléphone, télégramme... Avertir le concierge... Ce que ça chauffe!

AUGUSTINE

Oh! ce téléphone!... Mademoiselle, voyons!...

LA FEMME DE CHAMBRE

Alors, d'après ça, dites-moi la vérité : madame serait déjà trompée après si peu de temps?

AUGUSTINE

Qu'est-ce que ça peut vous faire que madame soit trompée ou non?

LA FEMME DE CHAMBRE

Je préfère... Comme ça, l'air est plein d'orage... Et puis ça fait du désordre... du désordre qu'on n'est pas obligé de remettre en place.

AUGUSTINE

Quand vous aurez fini de divaguer. Allez donc

voir plutôt à la cuisine si le chauffeur est parti...  
Et le Café de Paris, combien avez-vous dit ?

LA FEMME DE CHAMBRE

203-22.

AUGUSTINE

22... les deux cocottes. (*La deuxième femme de chambre sort. La sonnerie du téléphone retentit enfin.*)  
Allo ! allo !... Le Cercle militaire?... Savez-vous si Monsieur de Saint-Vast doit venir aujourd'hui?...  
Oui... je voudrais bien... c'est pour quelque chose...  
Une commission que vous lui feriez... Vous ne savez pas ?

LA FEMME DE CHAMBRE, *rentrant en coup de vent.*

Paix... Monsieur !... Raccrochez...

AUGUSTINE

Plutôt !... Pas si bête !...

*Elle laisse les récepteurs du téléphone pendants.*

## SCÈNE II

AUGUSTINE, POLICHE

POLICHE

Augustine ?

AUGUSTINE

Monsieur ?

POLICHE

Madame n'est pas là?... Recevra-t-elle ici ou au salon ?



AUGUSTINE

Madame ne recevra pas aujourd'hui.

POLICHE

Pourquoi? C'est son jour... Est-ce qu'elle l'a oublié?

AUGUSTINE

J'ai des ordres contraires... Je ne dois laisser entrer que Monsieur et Madame Jourdeuil... qui dînent ce soir.

POLICHE

C'est vrai !... Les Jourdeuil dînent ! Quelle scie !... (*Un bruit le fait se retourner. Ce sont les récepteurs qui se balancent mollement contre le mur.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... Arrêtez donc ce balancier, ma fille ! C'est idiot !... Une autre fois, quand vous décrochez les récepteurs, de peur que je réponde à l'appareil, tâchez de le faire avec plus de calme... Vous n'êtes pas forte, Augustine...

AUGUSTINE

Mais monsieur, je vous jure...

POLICHE

Suffit ! (*Il fait un bruit avec sa bouche qui signifie évidemment : « Vous pouvez vous retirer. » Seul, il inspecte de l'œil la pièce et renifle.*) Non, ça ne sent pas le cigare... Patapoum !... Patapoum !... Patapoum ! (*Il va à la cheminée.*) Et ça... qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il ouvre la porte et rappelle la femme de chambre.*) Augustine !... (*Augustine revient.*) Dites-moi, mon petit enfant chéri, qu'est-ce que c'est que ça ?...

AUGUSTINE

Ah ! ça, c'est un bouton de manchette à monsieur... Il était cassé. Je l'ai trouvé au pied du fauteuil. Ce n'est pas moi qui l'ai cassé. On a dû marcher dessus... Je l'ai mis là, sur la cheminée, pour que monsieur le voie...

POLICHE

Voilà une attention délicate... mais... ce bouton de manchette ne m'appartient pas... Mon petit enfant chéri, vous êtes stupide... Vous auriez dû remarquer qu'il y a une tête de cheval sur la médaille... Est-ce que j'ai une tête à avoir une tête de cheval sur un bouton de manchette, voyons?...

AUGUSTINE

Je croyais...

POLICHE

Ce doit être au chauffeur, évidemment... Vous le lui rendrez...

AUGUSTINE

Mais, monsieur...

POLICHE

Pas de chance aujourd'hui, Augustine... Hein?... Et ça vous fait rire, encore !...

AUGUSTINE

Oh ! pas le moins du monde, monsieur...

POLICHE

Eh bien, allez voir un peu à la lingerie si j'y suis...

## SCÈNE III

POLICHE, seul.

Il va à la couverture roulée sur une chaise longue, et découvre un petit roquet grelottant.

POLICHE

Bonjour, Lidoire... Où il est la mimitte à son pépère en sucre?... T'en fiches pas mal, toi, de tout ça?... Tu es un sage!... Mais tu es tout de même un peu plaqué, hein? Ça me fait plaisir. Tu t'embêtes tout seul? Tu n'as pas de susucre... On ne te prend plus dans le fond du coupé... Je t'aime, Lidoire... Tu me répugnes bien un peu, parce que tu es terriblement chien de cocotte: sous tes couvertures qui sentent l'houbigant et le trèfle incarnat: mais enfin, il y a entre nous des sympathies de situation sociale... On se comprend, hein? Reste, vieux frère... (*Il se promène les mains dans les poches, l'œil aux aguets.*) Patapoum! Patapoum! Patta-poum! (*On entend sonner à la porte d'entrée. Il entr'ouvre la porte, écoute un bruit de voix dans l'antichambre, puis interpelle la femme de chambre.*) Qui est-ce?

LA FEMME DE CHAMBRE, *du dehors.*

C'était une visite pour madame.

POLICHE

Qui?...

LA FEMME DE CHAMBRE, *passant son bras.*

Voilà la carte!

POLICHE

Rappelez vite ce monsieur dans l'escalier... Dépêchez-vous... criez-lui que j'ai un mot à lui dire.

*Il attend un moment.*

## SCÈNE IV

POLICHE, BOUDIER

POLICHE

Bonjour, mon vieux Boudier... J'ai mille excuses à te faire!...

*BOUDIER, évasif.*

Mais de rien, de rien... Je venais, avant de repartir pour Lyon, faire la visite que je devais à Madame de Rinck, qui m'a reçu d'une façon charmante...

POLICHE

Ne me bats pas froid... Boudier, je me suis très mal conduit avec toi... Après le petit incident de l'autre jour, je t'avais donné rendez-vous pour le lendemain, et, quand tu es venu, j'ai fait dire que je n'y étais pas... Je pourrais arguer que j'avais beaucoup à faire... Ce ne serait pas vrai... J'étais gêné, embêté... d'avoir à t'expliquer des choses...

BOUDIER

Mais ce sont des choses qui te concernent exclusivement.

POLICHE

N'importe!... Ce n'est pas chic de ma part..

Tu repars demain... on ne se verra plus de longtemps... Ce vieux Boudier !... C'est tout de même mon plus vieil ami... tu te souviens?... On a été gosses ensemble.

BOUDIER

Hé oui, Didier !... Nous avons été si unis...

POLICHE

Ah ! comme c'est loin !... La taverne de Ra-bault !... Ta première maîtresse qui était si laide... Et la vieille usine de soieries de ton père dans le quartier Saint-Jean... Tu te rappelles tes fureurs, quand j'ai voulu liquider la maison de champagne de mes parents...

BOUDIER

J'aurais voulu t'empêcher de la céder... oui, pour te garder à Lyon et te voir te marier à ton tour...

POLICHE

J'aurais peut-être mieux fait d'y rester, à Lyon, d'y devenir un quadragénaire sérieux comme mon ami Boudier !... Enfin ! ne nous attendrissons pas... Tu as été épaté, hein ? de me retrouver métamorphosé en si peu de temps ? Tu n'en reviens pas de ma transformation ?... Ah ! mon vieux... c'est toute une histoire... une histoire bête comme une autre, d'ailleurs... Tu te rappelles quand je suis arrivé à Paris, il y a...

BOUDIER

Il y a un an que je t'ai accompagné sur le quai de la gare Perache...

POLICHE

Oui... il y a un an!... Tout de suite, des amis m'ont présenté dans différents mondes... Alors, un soir, chez des gens assez chics, un peu tarés... où l'on bâillait ferme autour de quelques tables de poker, je vis Rosine...

*Silence.*

BOUDIER

Eh bien?

POLICHE

Ça ne te dit rien, à toi, ces simples mots?... Eh bien, je vis Rosine.. et tout de suite je tombai amoureux fou d'elle... C'est simple. Paris n'était qu'elle. Le monde se réduisait à elle. Sa beauté superbe, attirante, le seul bruit de sa robe dans un couloir de théâtre ou de restaurant me donnaient une émotion inouïe... J'essayai de la connaître... Je me fis présenter... Mais, tout de suite je sentis l'irréremédiable antipathie de Rosine, ou, plutôt, sa morne indifférence, cette sorte d'indifférence haineuse du regard, tu sais, à quoi se reconnaît l'impossibilité radicale et qui vous range dans la catégorie des sales types!... Rien à faire!... Je n'insistai pas. D'ailleurs, cette viveuse, élégante, bruyante et éprise — je le savais par des indiscretions — de gentlemen distingués, hauts en cravate et pâles en couleurs, m'effrayait énormément. J'étais médusé, terrorisé par elle... Et ça dure toujours, d'ailleurs! Elle m'intimide, que veux-tu? J'avale ma salive en lui parlant... Un jour, dans un dîner où elle était, je lançai tout haut une grosse plaisanterie qui porta beaucoup... On m'en félicita... J'aperçus le regard de Rosine posé sur moi...

Quelques secondes après, encouragé, je risquai une seconde blague... Je retrouvai le regard de Rosine, toujours dégagé de toute sympathie, certes, mais plus curieux. Ce jour-là, je jugeai prudent de m'en tenir là... Mais, à la rencontre suivante, je fis, à tout hasard, une charge énorme... je dansai une espèce de chahut au pesage. C'était idiot !... Je me disais, à part moi : « Zut ! je dépasse la mesure ! » Du tout, je ne la dépassai pas... Désormais, dès qu'elle m'apercevait, Rosine me souriait. Je sentais qu'elle se disait : « Tiens, voilà le monsieur qui est si rigolo !... » Alors, mon cher, alors obscurément, honteusement un peu, je fis ce que tout le monde fait plus ou moins en matière d'amour... Ayant senti le seul côté, le seul, tu entends, par lequel je pouvais plaire à cette femme, je l'exploitai... Quel est celui qui ne devine pas le point sensible par où il atteint la sympathie de l'être chéri ? le terrain bon à cultiver ?... Quel est celui qui peut se vanter d'être vraiment soi en amour ?... Suivant l'idée que l'autre se forme de vous, suivant ce qu'il désire que vous lui apportiez dans sa vie, on se diminue, on s'augmente, on fait le beau ou le vilain, selon sa chance. L'affreux désir de plaire à tout prix, par n'importe quel moyen, vous pousse aux pires bassesses, et devenir le pitre désiré, c'est devenir un roi si le regard chéri s'éclaire d'attention et s'adoucit à votre adresse... Oh ! j'ai bien essayé comme tout le monde d'aborder la question sentiment au débat !... Brrr !... Cet œil !... cet œil, mon cher, qu'elle me lançait !... Quand on a vu ce spectacle-là, on ne veut pas le revoir deux fois dans une vie !... Et

vite, vite, je me remettais à imiter Sarah Bernhardt sur le pont d'un navire.

BOUDIER

Bien, bien !... De là ton avatar et la réputation que tu t'es faite dans le monde de la pâle noce !

POLICHE

Oui. Je compris tout de suite le parti qu'il y aurait à tirer de ce qu'on me demandait... J'eus tôt fait de refouler ma tendresse, ma sensibilité, mon immense amour... de n'en rien laisser percer, surtout !... Tout était là !... J'ai l'air d'une bête, mais je suis un sage... Je sus me rendre indispensable... Je fus le Poliche de toutes les minutes, le remède contre le spleen... le gros sans-souci qui ne peut pas comprendre le cœur des femmes... l'organisateur des journées d'ennui... l'homme des bars !... Le boulevard m'a bien accueilli... Je me suis fait pochard par amour, cynique par nécessité... Je ne me décris pas, tu m'as vu dans l'exercice de mes fonctions !

BOUDIER

Par les petites dames de Lyon, j'arrive très bien à m'imaginer ce que doit être l'ennui quotidien de ces dames de Paris. Toutes plus ou moins ont un commensal dans ton genre... toutes ont leur Poliche... Tu es un exemplaire très répandu dans le monde de la galanterie... Mais, au moins, avais-tu les faveurs de la patronne ?

POLICHE

Attends, attends !... Nous y voilà. Je guettais la minute favorable où d'un rire on glisserait à une



caresse. Elle vint !... Un jour où Rosine fut durement lâchée, il y a six mois, par son seigneur et maître qui convola en justes noces, je fus, ce jour-là, étourdissant de verve ! Nous allâmes à l'Olympia, d'où je me fis expulser scandaleusement de la salle. On se donna à moi, parce que j'étais, paraît-il... « le seul bon bougre de la terre !... »

BOUDIER

Oui ! Il y a des femmes qui s'accordent par bonté comme la meilleure récompense qu'elles puissent donner...

POLICHE

Tais-toi ! C'est horrible ce que tu dis... horrible de vérité... Eh bien, j'eus cette récompense-là, mon cher. La joie, le bonheur enfin, que j'en ressentis, la possession rêvée de ses lèvres, de tout son petit corps d'amour et de soie... ce bonheur-là, je n'en soufflai mot, tu penses ! Je me gardai même d'en paraître autrement ému et d'y attacher une importance plus grande que celle que l'on accorde à une excellente manière de terminer sa journée... Rosine est absolument persuadée qu'un gaillard comme moi ne s'épate pas et connaît la juste valeur des femmes et de l'amour...

BOUDIER

Et de cela même, n'est-ce pas, d'être taxée au fond à sa juste valeur par un gaillard qui ne s'épate pas, je suis sûr qu'elle en conçoit une sorte d'admiration cordiale.

POLICHE

Et fraternelle, tu l'as dit ! Imagine si j'ai laissé

échapper l'avantage que cette situation me créait... Je compris qu'en aucune circonstance je ne devais me montrer l'amant. Je compris que l'amour c'était du « rabiote » et je me tins coi. Les minutes où Rosine s'accorderait reviendraient bien... Je n'ai jamais sollicité. Elles sont revenues. J'en fus pleinement récompensé, et durement payé. Ah ! mon ami ! à cause de cette confiance en moi, les confidences abominables que j'ai entendues aux heures intimes... les récits que j'ai écoutés tranquillement, en fumant une cigarette !... Ah ! puis qu'importe, sapristi ! Et de quoi vais-je me plaindre, animal ?... J'ai connu des frénésies solitaires et des ivresses d'avare, inouïes, d'autant plus grandes qu'elles étaient secrètes... Ah ! j'ai eu de bons moments, va ! Ce fut intense, comme certains crimes doivent être intenses et merveilleux, dans la plénitude que donne la faveur de l'ombre, la sécurité passagère de la nuit ! Mon ami, mon ami, ce que je l'ai aimée, cette femme, elle ne s'en doutera jamais !...

## BOUDIER

En somme, tu es comme ces engins qui contiennent en eux des forces, des âmes extraordinaires et qui n'apparaissent aux passants que de vulgaires boîtes à sardines !... Seulement, gare la bombe ! Et tu n'as jamais tenté d'aborder le chapitre sentiment ? Peut-être, à l'inverse de ce que tu supposes...

POLICHE, *l'interrompant.*

Que dis-tu là ?... Pas si bête !... Heureusement même qu'elle ne se souvient plus de la seule tenta-

tive que j'ai faite autrefois auprès d'elle... Non, je détiens un avantage unique... celui du bambochard à qui la vie n'a jamais monté le coup. J'en profite, voluptueusement calfeutré dans cet intérim magnifique... Et je ne demandais qu'une chose, moi... c'est que ça durât le plus longtemps possible... Evidemment, je ne me faisais pas d'illusions, le jour où un amour ou un béguin se présenterait... patatras ! Ce qu'on m'enverrait dans la pièce qui m'est réservée, là-bas, au fond de l'appartement, près de la lingerie !...

BOUDIER

C'était fatal, en effet. Et le béguin est arrivé, pauvre vieux, et c'est...

POLICHE, *l'interrompant.*

Chut !... (*Un temps. Tout à coup.*) Ce que j'en avais écarté, pourtant, des concurrents, sans en avoir l'air pendant ces six mois. C'était trop beau, parbleu !... Ça ne pouvait pas durer ! Seul, j'étais seul ! Conçois-tu cette chance énorme que j'avais eue jusqu'à présent ?... Evidemment, j'attendais toujours le cataclysme. Chaque tête nouvelle me flanquait des frousses terribles. Mais je ne prévoyais pas la journée de Saint-Cloud !... Ah ! la journée de Saint-Cloud !...

BOUDIER

Que s'était-il donc passé à l'instant où je t'ai trouvé dans cet état ?...

POLICHE

Une chose effroyable et bête comme la vie !...

Je venais juste de tomber sur un baiser en pleine bouche, moustache dans les lèvres, tu devines de qui. Et j'étais là, en mitron, la cuiller en bois à la main. J'arrivais pour montrer ma bonne touche, moi !... J'allais pousser un cri de fureur, de rage... Heureusement, mes yeux ont regardé Rosine... Ses sourcils me regardaient, c'est le mot, oui, ses sourcils froncés d'une façon spéciale et terrible que je connais. En une seconde j'ai, par providence, senti que j'étais perdu si j'intervenais comme amant... Le passé, le présent, l'avenir, tout, j'ai tout vu dans ce regard. Une gaffe, et j'étais perdu à jamais... Et alors, j'ai improvisé une scène grotesque et burlesque. L'homme m'a pris pour un sinistre pied plat... mais Rosine souriait, Rosine souriait !... Elle m'avait pardonné mon existence. C'est égal, je venais de l'échapper belle !

BOUDIER

Et maintenant, ils... elle ?...

POLICHE

Oh ! sans aucun doute possible.

BOUDIER

Ah ! Et tu n'as pas bougé ?

POLICHE

Non... Je m'absente le plus que je peux... On croit à la discrétion ici...

BOUDIER

Et que comptes-tu faire ?

## POLICHE

Mais ce à quoi je suis d'avance résigné depuis le premier jour où un baiser de Rosette m'est tombé sur les lèvres... J'attendrai encore — oh ! le temps d'être bien sûr que c'est définitif, qu'elle ne se trompe pas — on ne sait jamais, n'est-ce pas ? Oh ! alors, je ne chercherai pas à entrer en ligne de compte. J'irai, un jour, pour mes affaires, du côté de Lyon... et voilà. Elle n'entendra plus parler de moi... comme par hasard. Ah ! mais, par exemple, je ne m'en irai que sûr et certain que la place devient vilaine et vraiment impossible pour un cœur comme le mien... Seulement je ne lui dirai rien, tu sais ! À quoi bon la troubler?... Elle est si bonne, si gentille et si délicate... Si tu la connaissais, tu verrais... On ne peut pas savoir. On la croit frivole... du tout. Ce n'est pas sa faute... pauvre chatte !... Elle a des mouvements spontanés, des trouvailles si adorables... Ah ! quel malheur tout de même que je n'aie pas été son type !

## BOUDIER

Mais qu'en savez-vous tous les deux, à la fin?... toi qui n'as même pas tenté l'assaut de son cœur... et elle qui a consenti à être ta maîtresse, après tout !

## POLICHE

Justement ! Crois-en sur parole l'amant du jour et des nuits... J'ai eu de l'amour par surcroît. Que veux-tu, on ne choisit pas l'être qu'on aime... et il est des bouches qui, en prononçant les mêmes mots d'amour, font le bonheur de l'une et l'ennui de l'autre... Mais j'ai été payé — ne me plains pas —

du mal que je me suis donné à la faire rire un peu, la mignonne, payé par sa gaieté elle-même, et par la flamme de sa beauté que j'avivais un peu tous les jours... comme on ravive la « salamandre ».

BOUDIER

Pauvre Didier!... Tu t'es bien abaissé pour cueillir le fruit désiré ! Tu t'es mis à son niveau ; et pourtant, c'est touchant, émouvant au possible, ce que tu me racontes là !...

POLICHE

Ah ! mais pas de pitié, mon vieux. Ne te vante pas. Vous faites tous plus ou moins ce que j'ai fait !... Ah ! si l'on savait de quel élément se compose peut-être la joie des autres... Nous avons, à l'Ecole centrale, un rigoleur extraordinaire, à toute épreuve. Eh bien, on l'a trouvé sur son fauteuil, un jour, la bouche ouverte... Il s'était tiré un coup de revolver, pour une chanteuse de café-concert. Ce devait être un sentimental !... Et que de fois, en faisant la fête, j'ai rencontré de ces gens, au bras d'une femme, qui s'amusaient désespérément à paraître drôles... et ils l'étaient... et ils l'étaient ! et tout le monde le croyait, même la femme qui était à leur bras !... Il n'y avait que moi qui avais envie de leur dire en passant : « Bonjour, copain ! »

BOUDIER

Didier ! Didier !... Tu as de vraies larmes dans les yeux !...

POLICHE, *détournant la tête.*

Mais non ! Tu dois te tromper... Tiens, son man-

chon ! Depuis une minute je jouais avec son manchon, sans m'en apercevoir !... Ça ne te dit encore rien, à toi, son manchon ? Regarde quelle ombre charmante est en lui. Sa main y habitera tout l'hiver et je ne serai plus là pour en presser le bout des doigts dans le friselis du dehors... Ah ! mon ami, tout ce que je perds !... on ne sait pas... Son petit bras que je prenais sous le mien, dans nos promenades du soir, quand nous nous cachions... le doux frottement de la loutre contre mes ongles, la tiédeur qui venait d'elle. Je perds le bleu de ses yeux, le jaune de ses cheveux... Que veux-tu?... On m'enlève mon collier, à moi... je n'appartiens plus à personne... Qu'est-ce que je vais devenir, dans la vie?... Ah ! tu ne peux pas comprendre ça !... On est bête, mais de quitter cette simple chose, ce manchon qui fait comme moi, qui l'attendait tous les jours et n'a pas d'autre raison d'être au monde que celle-là... j'ai le cœur qui se retourne. Il me semble tout à coup que nous étions des camarades au rancart... Pas, vieux ! tu me comprends, toi qui resteras ici et que j'envie, parce que tu sens encore tous les bouquets de violettes donnés, parce que tu sens Rosine, toute Rosine, toute ma jeunesse qui s'en va... Ah ! mauvaise ! mauvaise ! mauvaise !

*Il appuie gauchement le visage contre le manchon, dans un sanglot court de gros homme.*

#### BOUDIER

Grand gosse, va !... Es-tu bête, de t'être laissé prendre par une femme ainsi ! Allons ! secoue-toi un peu, sacrebleu !

## POLICHE

Jacques ! Quelle drôle de sensation que celle de perdre une maîtresse ! C'est la première fois que ça m'arrive ! On sent mieux tout... on est plus ami avec les choses... on est très malheureux et l'on ne sait pas pourtant si ce n'est pas du bonheur... Cela donne une langueur à la vie, extraordinaire. C'est comme si l'on s'ouvrait les veines... c'est doux... c'est doux... Ah ! bien, il est frais, ton ami Poliche, il est frais !... (*On entend sonner trois coups précipités à la porte d'entrée.*) On sonne. C'est elle ! Passons vite dans ma pièce réservée... Nous finirons cette conversation... (*Lui prenant vivement l'épaule.*) Et toi?... Avec tout ça, je ne t'ai même pas demandé... Ta femme va bien?...

## BOUDIER

Je te remercie !... Figure-toi que le petit, cet été...

*Ils sortent à gauche.*

## SCÈNE V

ROSINE, AUGUSTINE, puis la FEMME  
DE CHAMBRE

*On entend la voix furieuse de Rosine.*

## VOIX DE ROSINE

Ça m'est égal ! Ça m'est égal ! Ça m'est égal ! (*Elle entre du fond, suivie de la femme de chambre.*) Je vous dis que ça m'est égal !... Vous n'avez qu'à obéir quand je vous donne un ordre... Votre ser-



vice à tous devient déplorable, d'ailleurs... Tenez, enlevez !...

AUGUSTINE, *lui enlevant son manteau.*

Madame, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour mon compte. J'ai téléphoné au Cercle militaire... mais j'ai interrompu à cause de monsieur...

ROSINE

Qu'est-ce qu'il avait à voir là-dedans, monsieur?... Je m'en moque pas mal.

AUGUSTINE

Je ne savais pas.

ROSINE

Et d'abord, pourquoi dites-vous toujours « monsieur » en parlant de Monsieur Meireuil? C'est déplacé.

AUGUSTINE

Bien, madame. L'auto est allée à Bodega. On n'a trouvé naturellement personne.

ROSINE

Pas de télégramme oublié, par hasard, sur un plateau, comme d'habitude?

AUGUSTINE

Hélas ! non. Alors, madame ne sait pas où il peut bien être?...

ROSINE

Si, je m'en doute. Mais je n'irai pas le chercher là !...

AUGUSTINE

Je l'ai toujours dit à madame que sa meilleure amie était une petite gale.

ROSINE

Elle ne l'emportera pas en paradis, si elle a vraiment réussi ce qu'elle complotait... et que je me refuse d'ailleurs à croire, jusqu'à preuve du contraire... En tout cas, je m'arrangerai pour ne pas me couvrir de ridicule. Et cette journée l'a été suffisamment, ridicule... Dieu sait !... Que doivent penser mes domestiques à l'office?...

AUGUSTINE

Oh ! à part moi, madame, soyez sûre que personne ne se permettrait de penser quoi que ce soit sur madame.

ROSINE

Je vous remercie.

AUGUSTINE

Et madame connaît mon dévouement personnel.

ROSINE

Il n'est venu aucune visite ?

AUGUSTINE

Un monsieur que monsieur... (*Se reprenant.*) que Monsieur Meireuil a reçu, et qui doit être avec lui, en ce moment, là-bas, dans la pièce du fond.

ROSINE

Ah ! oui... sans doute son ami... une espèce d'imbécile ?

AUGUSTINE

C'est cela.

ROSINE

Qu'il ne me l'amène pas, surtout !... Et d'abord,

qu'est-ce qu'il fait là, Poliche, aujourd'hui? Il ne devait venir qu'à six heures... je ne veux le voir qu'à six heures... Ah! tout le monde m'ennuie, me contrarie!... C'est un fait exprès!

AUGUSTINE

Madame a du chagrin?

ROSINE, *adoucie.*

Beaucoup, Augustine... Je commençais un grand bonheur... Ah! puis, s'il le faut, on n'en parlera plus!... Commençons avant tout par avoir une attitude!... On va lui renvoyer chez lui tout ce qui lui appartient... tout ce qu'il a laissé ici. Il comprendra ce que cela veut signifier... Qu'est-ce qu'il y a à lui, dans la maison?

AUGUSTINE

De petites choses comme ce bouton de manchette... un pyjama bleu... et puis, madame sait, cette chose baleinée qu'il a enlevée l'autre jour du costume qu'il portait en revenant du concours hippique et qui a tant fait rire madame!

ROSINE

Ah oui!... son corset... c'est vrai! Je n'avais jamais cru sérieusement que les officiers portaient des corsets comme nous. J'ai tant ri qu'il n'a pas osé le remettre en partant... Eh bien, Augustine, vous allez faire un paquet du corset, vous l'envelopperez d'une jolie faveur... vous mettrez une de mes cartes dedans... et je le ferai porter chez lui, par le chauffeur... avec, dessus, cette inscription... facile : « Regrets éternels ».

AUGUSTINE

Bien, madame.

ROSINE

Allez... Préparez-moi ma robe à guipure. Il y a Monsieur et Madame Jourdeuil à dîner. (*On entend sonner.*) J'espère que les ordres sont bien compris.. On ne fera entrer que les Jourdeuil?

AUGUSTINE

A l'exception d'une personne, bien entendu, que madame oublie...

ROSINE

Et qui ne se présentera pas... J'en suis sûre !

*La femme de chambre de tout à l'heure entre.*

LA FEMME DE CHAMBRE

Madame.

ROSINE

Ah ! mon Dieu ! Que disais-je ?

LA FEMME DE CHAMBRE, *confidemment.*

Je demande pardon à madame, mais la personne qui est là, je n'ai pas osé la renvoyer sans prévenir madame... Je lui ai dit que j'allais voir si madame était rentrée...

ROSINE, *radieuse.*

Je crois bien !... Vous avez très bien fait... Pour lui, j'y suis toujours. Faites entrer.

LA FEMME DE CHAMBRE

Mais ce n'est pas un monsieur, madame. C'est Madame Laub... Je me suis permis, au cas où madame, des fois...

ROSINE, à *Augustine*.

Eh bien, elle ne manque pas de toupet !.. Elle arrive bien, celle-là !... Oui, oui ! faites entrer, je crois bien... plutôt deux fois qu'une !... (*La femme de chambre sort.*) Elle va un peu voir de quel bois je me chauffe... Entre, ma fille, entre ! Tu n'y perdras pas !...

*Augustine se retire discrètement dans la pièce à côté.*

## SCÈNE VI

ROSINE, MADAME LAUB

ROSINE, *courant au devant de Madame Laub, avec le plus gracieux sourire.*

Bonjour, ma chérie !... Tu es gentille d'être venue me voir... Comme il y a longtemps qu'on ne s'est embrassées !...

MADAME LAUB

Mais oui !... Cinq ou six longs jours !

ROSINE

Qui m'ont paru interminables.

MADAME LAUB

A moi aussi... tu es bien gentille !... Mais on a tant à faire à la rentrée, c'est toute une réinstallation... On n'a plus une minute pour ses amies.

ROSINE

Je te trouve, en effet, l'air fatigué... Ne te surmène pas, pourtant.

MADAME LAUB

Oh ! tu sais... je ne suis pas très délicate...

ROSINE

Je sais.

MADAME LAUB

Ce que je dépense, je le répare par un bon sommeil... Moi, il me faut mes douze heures ; si je ne les ai pas, je suis malheureuse comme tout !... A propos de sommeil. je ne t'ai pas aperçue, au gala du roi, à l'Opéra.

ROSINE

Mais non. Je ne vais pas à ces machins-là.. Pourquoi, « à propos de sommeil » ? Ç'a été ennuyeux ?

MADAME LAUB

Ah ! ma chère ! Justement le roi a dormi tout le temps de la représentation... mais dormi !... je n'ai jamais vu dormir un homme comme cela.

ROSINE

Je l'espère bien pour toi.

MADAME LAUB

Que tu es stupide !... Mais qu'est-ce que nous avons à bétifier comme ça ? Quelle drôle de conversation, tu ne trouves pas ?

ROSINE

Mais oui, en effet, n'est-ce pas ?... Nous faisons des mots, des petits chichis... nous avons l'air empaillées ! Comme c'est bien nous !

MADAME LAUB

On m'a raconté la dernière de Poliche. Il paraît

qu'à l' Aquarium. quand le roi est passé, il est allé lui toucher la main et lui a dit : « Bonjour, lotion ! » C'est très drôle, roi de Portugal, lotion de Portugal !... C'est idiot, mais je trouve ça très drôle.

ROSINE

Tu as de la chance !

MADAME LAUB

Et alors, pour parler de choses plus sérieuses... alors, tu vas? ...

ROSINE

Mais oui... comme ci comme ça. C'est une époque si maussade... Dis-moi, j'ai pensé seulement ce matin que c'était hier ta fête, tu m'excuses de ne pas te l'avoir souhaitée?

MADAME LAUB

Oh ! ma loute, ça n'a pas d'importance.

ROSINE

Si. Tous les ans, le moindre petit bouquet me rappelait généralement à toi. Enfin ! nous ne nous en aimons pas moins, c'est l'essentiel. Et je ne t'ai pas demandé des nouvelles de ton mari?...

MADAME LAUB

Je te remercie. Il est allé passer la semaine à Nice.

ROSINE

Ah ! c'est ton cadeau de fête?

MADAME LAUB

Comme tu es méchante toujours pour mon mari !

ROSINE

Tu as bien commencé la rentrée ?

MADAME LAUB

Mais oui, je suis très contente !

ROSINE

Moi aussi, ravie !

MADAME LAUB

Alors, tout est pour le mieux !... Il m'est même arrivé, pour la Sainte-Pauline, une chose extraordinaire...

ROSINE

Quoi donc ?

MADAME LAUB

J'ai d'abord eu l'idée de ne pas t'en parler... et puis, ensuite, j'ai pensé, au contraire, que je devais continuer avec toi cette méthode de sincérité qui m'a si bien réussi... jusqu'ici. Tu sais, comme je suis franche ; je n'ai que ce mérite, mais je l'ai.

ROSINE

La franchise est le moyen le plus déguisé d'être malveillant à coup sûr... mais je sais que ce n'est pas ton cas ! Je suis donc rassurée... Vas-y !

MADAME LAUB

Figure-toi qu'un monsieur est tombé amoureux de moi.



ROSINE

Il n'y a rien, là, de bien extraordinaire.

MADAME LAUB

Si... parce que tellement imprévu ! Oh ! c'est une aventure bête comme chou ! Je ne sais pas s'il est sincère ou pas, mais il me témoigne une passion folle... absolument folle... C'en est même go-diche ! Un garçon charmant — d'ailleurs, tu le connais — attends, ne te presse pas de deviner... laisse-moi te dire peu à peu... Je ne sais pas du tout ce que j'en ferai, de ce garçon. Je commence par te dire... Alors, pendant qu'il en est temps encore, car, qui peut répondre de soi, n'est-ce pas ? — je n'ai aucune estime de moi-même et, de ma part, je m'attends à tout... à tout, sauf à quelque chose de raisonnable — alors, donc, avant de m'aventurer plus loin, je suis venue, très franchement, m'en expliquer avec toi, parce que... imagine-toi... oh ! je ne prends pas la responsabilité de ce méchant potin !... imagine-toi qu'on m'a dit qu'il se pourrait que nous marchions sur les brisées l'une de l'autre et, dans ce cas...

ROSINE

Ta phrase est pénible... Comprends pas... Sois plus claire.

MADAME LAUB

Oui... enfin... on...

ROSINE

Qui « on » ?

MADAME LAUB

Tu sais bien, ce « on » qui va du coiffeur à l'am<sup>i</sup> du cercle... eh bien, ce « on » a prétendu, devant moi, que Monsieur de Saint-Vast était, non du dernier, peut-être, mais au moins du premier bien avec toi...

ROSINE

Monsieur de Saint-Vast?

MADAME LAUB

Ah oui, au fait ! Je ne te l'avais pas nommé. C'est de lui qu'il s'agit.

ROSINE

Saint-Vast, mon amant ? Oh ! ça, c'est drôle, par exemple !

MADAME LAUB

N'est-ce pas?... c'est ce que j'ai pensé, mais enfin, sur la foi de cette parole en l'air, j'ai tenu immédiatement à venir te trouver, parce qu'il te suffirait, je te jure, de me dire simplement : « Ma chère, je te prie de ne pas céder à ses désirs... pour une raison ou pour une autre, cela me serait désagréable. » Ce serait fini, quelque amour que ce garçon éprouve pour moi, si touchant qu'il soit dans ses démonstrations... J'ai bon cœur, je suis franche comme l'or... je n'ai que ce mérite, mais je l'ai...

ROSINE

Tu l'as déjà dit.

MADAME LAUB

Et, faire une crasse à une amie, ça jamais !...

Lui prendre un amant, ou même un projet d'amant, cette idée me répugnerait, tu n'as pas idée !... Je n'ai jamais fait de peine à mes amies.

ROSINE

Eh bien, ma petite, ta démarche était fort inutile, sur la foi d'un potin sans fondement... Garde ce garçon que je t'ai présenté... car c'est moi qui te l'ai présenté, je te ferai remarquer.

MADAME LAUB

Oh ! tu le connaissais de la veille ! Mais ce ne serait pas une raison pour moi, d'ailleurs. Je n'en fais pas une question de priorité, mais de sentiment.

ROSINE

Il a été aimable avec moi, certainement, m'a fait deux ou trois visites depuis l'autre jour ; mais là se sont bornées nos relations. Il m'a eu l'air d'un homme charmant... mais un peu commun, qui doit se contenter d'amours faciles, et qui, en manœuvres, profite certainement d'un billet de logement avec la bonne de la maison. D'ailleurs, il est blond, j'exècre cette nuance !

MADAME LAUB

C'est vrai, Poliche est brun !

ROSINE, *se retournant, candide.*

Qu'est-ce que tu as, mon petit bichon ? Ne sois donc pas méchante, Pauline !... Quelle raison en aurais-tu ?... Quoi de plus clair et de plus simple que ce que nous disons en ce moment ? Tu as fait une démarche un peu bête, mais (*Souriant.*)

tout à fait gentille au fond, et dont je te suis très reconnaissante. Je te réponds, exactement avec la même franchise que toi : Non, il n'y a absolument rien entre Monsieur de Saint-Vast et moi ! Dans le cas contraire, je te le dirais... Fais donc avec lui ce que tu désires que te fasse ton prochain, et ne me mêle pas à cette histoire... J'espère qu'après ça te voilà lestée ?

MADAME LAUB

A fond... Je ne sais pas si je profiterai de la permission, mais je vais y réfléchir...

ROSINE

Qui diable a pu faire courir un bruit aussi inepte !

MADAME LAUB

Oh ! ne me demande pas de noms ! A quoi bon ?... J'avais bien compris que la personne qui lançait ce canard était mal renseignée. Tout de suite, je l'avais expérimenté sur Victor (*Rosine ne bronche pas.*), Victor, c'est Saint-Vast... oui... mais, n'est-ce pas, un galant homme est toujours tenu de nier... Je ne pouvais savoir la vérité que par toi !

ROSINE

Evidemment ! Je te comprends très bien, mais laisse-moi tout de même te dire que tu as été vraiment naïve dans l'occasion... Toi qui as tant de flair d'habitude ! je m'étonne de la... puérilité de ta visite.

MADAME LAUB

C'est qu'en vérité j'ai la tête un peu tournée. Je suis, depuis quelques jours, entourée, pressée de

tant de sollicitudes !... Trop de fleurs, trop de passion !... Cet homme est étonnant, ma chère. Il n'y a rien de tel que ces sportsmen pour avoir des délicatesses et des audaces d'adolescent... J'ai peur de lui faire beaucoup de peine en résistant plus longtemps... Tu te lèves ?

ROSINE

Un ordre à donner... Continue.

*Elle sonne.*

MADAME LAUB

Mais je t'ennuie, avec mes petites histoires...

ROSINE

Tu ne le penses pas, mon bichon ! Tu me fais venir l'eau à la bouche... et tu vas me donner des regrets...

MADAME LAUB

Ah ! va, c'est toi qui es la plus heureuse encore, avec ta sage philosophie. Ne nous envie pas, nous, pauvres folles !... Les trains manqués sont encore les plus jolis, va !

*Augustine entre.*

ROSINE

Augustine... (*A Madame Laub.*) Tu permets ?

MADAME LAUB

Je t'en prie.

ROSINE, *bas*, à *Augustine*.

Le paquet que je vous ai dit de faire avec le corset de Monsieur de Saint-Vast est-il prêt ?

AUGUSTINE, *bas.*

Je nouais les faveurs.

ROSINE

Apportez-le, tout de suite, bien ficelé et bien enveloppé... tout de suite...

AUGUSTINE

Bien, madame.

*Augustine sort.*

MADAME LAUB

Un conseil, alors... A ma place, que ferais-tu? Il ne te plairait pas?...

ROSINE

Comme ami, peut-être, je ne dis pas...

MADAME LAUB

Il a de jolis yeux... de jolies mains distinguées... et puis, c'est un homme câlin, voilà le mot, câlin... je trouve... Toi pas?... Oh! je sens que je t'assomme vraiment, avec ces folies que tu ne peux pas comprendre! Moi qui avais si peur, crois-tu, en venant ici, que ma bête de franchise ne me fit commettre une gaffe, et te blesser sans le vouloir!...

ROSINE

Tu repars rassurée, j'espère?

MADAME LAUB

Dame oui!... Et, maintenant, alors même que tu as écarté de moi toute appréhension, je peux bien te dire ce que je t'aurais caché si tu avais été

dans le cas contraire... Il a été tellement pressant que je n'ai pu lui résister autant que je te le disais, et, hier...

ROSINE, *l'interrompant.*

Non. Ah ! pas ça ! Non, ma chérie, tais-toi !

MADAME LAUB, *interloquée.*

Quoi ?

ROSINE, *avec un sourire indéfinissable.*

Non. Garde ça pour toi. Il ne faut jamais dévoiler le mystère de l'alcôve, vois-tu ; ce sont nos petits bénéfices de bonheur personnel. Je suis pour la discrétion, moi... je trouve cette méthode plus voluptueuse, plus amusante... (*Elle rit.*) et aussi plus prudente... Si tu allais me donner l'idée de te tromper avec lui. Ah ! on ne sait jamais !... C'est ça qui serait drôle !...

*Elle se met à rire aux éclats, d'un rire nerveux et fou.*

MADAME LAUB, *pincée*

Qu'est-ce que tu as donc à rire comme ça, comme une folle, mon Dieu !...

ROSINE

Rien, c'est cette idée...

*Augustine rentre et remet le paquet à Rosine.*

ROSINE

Ma petite Pauline... je suis un peu pressée... je te demande pardon de te brûler la politesse, mais je suis attendue quelque part...

MADAME LAUB, *se levant.*

Comment donc, je me sauve...

ROSINE

Attends. Permets-moi, avant de t'en aller... je t'avais préparé pour ta fête un petit bibelot. Je n'osais pas t'en parler à cause du retard que j'y ai mis, mais puisque tu es venue... tu vas le rapporter...

*Elle lui donne le paquet que vient d'apporter Augustine.*

MADAME LAUB

Oh ! mais tu as fait des folies !... Tu es mille fois trop bonne !

ROSINE

Ne me remercie pas...c'est la moindre des choses.

MADAME LAUB

Tu permets que je t'embrasse ?

ROSINE

Très volontiers... (*Elles s'embrassent.*) Seulement, ne défais pas le paquet ici. J'aime mieux quand tu seras rentrée chez toi...

MADAME LAUB

C'est une surprise ?

ROSINE

Oh ! une toute petite surprise,.. bien modeste.. mais tu verras, je crois qu'elle te fera plaisir !

MADAME LAUB

Venant de toi, cela ne m'étonne pas... Tu as toujours des idées charmantes...



ROSINE

Ne me remercie pas, ça n'en vaut vraiment pas la peine !

MADAME LAUB

Qu'est-ce que c'est?... Je vais vite rentrer à la maison... je suis si curieuse !... Qu'est-ce que ça peut bien être ?

ROSINE

Un souvenir, voilà tout ! Alors, à bientôt !... Je n'ai pas besoin de te recommander d'être heureuse ! ..

MADAME LAUB

Je tâcherai. Je vais faire mon possible.

ROSINE

Et, tu sais, sois absolument à l'aise Pas ça , pas ça, entre nous !... pas la plus petite approche... rien...

*Elle fait claquer son ongle sur ses dents.*

MADAME LAUB

Je te crois, puisque tu le dis... Au revoir... je te téléphonerai...

ROSINE

Oui... oui !

MADAME LAUB

Et encore merci !... Tu es trop bonne !

ROSINE

C'est le moins que tu mérites.

## SCÈNE VII

ROSINE, seule, puis AUGUSTINE

ROSINE, *seule.*

J'étouffais !... Oh ! la canaille ! la rosse ! J'ai été au-dessous de tout, au-dessous de tout !... J'aurais dû lui sauter à la figure, au lieu de faire de l'esprit... C'est fini, elle me l'a pris...

AUGUSTINE, *entrant.*

Madame veut-elle que j'expédie le paquet?... Le cbauffeur est revenu...

ROSINE

Le paquet !... Elle l'a, son paquet, elle l'a !... Je voudrais voir au moins la tête qu'elle doit faire en ce moment, en l'ouvrant dans l'escalier ; ça me consolerait !... (*Elle va à la fenêtre, entr'ouvre les petits rideaux, regarde dans la rue et pousse un cri guttural.*) Oh !... là ! Quelle horreur ! là !...

*Elle montre désespérément du doigt quelque chose dehors en suffoquant.*

AUGUSTINE, *se bouchant les yeux.*

Mon Dieu ! un accident !... un homme écrasé ? Je ne veux pas voir ça.

ROSINE

Là, regardez ce bras... je ne me trompe pas... ce bras qui sort de la voiture et qui tient la portière ouverte, c'est celui de Victor ?

## AUGUSTINE

Il n'y a pas de doute possible... C'est le bras de Monsieur de Saint-Vast. Je reconnais le veston. C'est moi qui l'ai brossé l'autre jour.

## ROSINE

Il lui tend la main... Il l'aide à monter. Les voilà partis. Ah ! le mufle aussi, celui-là (*Elle vient s'affaler dans un fauteuil, suffoquante.*) Il l'attendait dans la voiture. Voilà qui dépasse la mesure, pour le coup. Chez moi, chez moi, à ma porte, là, tous les deux, devant mes fenêtres !... Ah ! le joli monsieur ! (*Eclatant.*) Eh bien, moi qui allais lui donner mon cœur, moi qui étais partie pour un grand amour, moi qui ai pleuré toutes les larmes de mon corps parce qu'il me trompait !... Ah ! par exemple, voilà qui me guérit d'un seul coup... Écœurée, littéralement écœurée, voilà ce que je suis !... La joie d'envoyer à l'écurie le petit « Saumur » !... Ah ! l'ignoble personnage ! (*Elle parle, elle parle avec des gestes furieux. Se retournant, à Augustine.*) Vous êtes encore là, vous ?...

AUGUSTINE, *terrorisée.*

Mais, madame.

## ROSINE

Voulez-vous bien déguerpir ! Je sens que je vais faire un malheur. Oh ! oh ! casser ce vase sur la tête de quelqu'un !

*Elle brandit un vase. Augustine ouvre la porte pour s'enfuir, et donne passage à Boudier qui arrivait justement. Il voit le geste de Rosine et fait un mouvement pour se garer du vase.*

## SCÈNE VIII

ROSINE, BOUDIER

ROSINE, *le vase dans ses mains.*

Je... je... (*Elle se décide à reposer le vase sur la table.*)  
vous demande pardon... mais je ne reçois pas...

BOUDIER, *le sourire aux lèvres.*

Veillez m'excuser... Je bavardais avec Didier qui m'a retenu, et, comme il venait de me dire que vous étiez rentrée, je n'ai pas voulu quitter Paris sans vous avoir remerciée de l'accueil gracieux que vous m'avez réservé... de la façon vraiment délicieuse dont...

ROSINE, *lui tournant le dos.*

C'est ça, c'est ça !...

BOUDIER

Vous êtes souffrante, madame ? Vous avez l'air oppressée.

ROSINE, *hors d'elle.*

Oui ! J'ai une rage... de dents.

BOUDIER

Oh ! je vous plains bien sincèrement ! Ce sont de petites misères auxquelles les gens compatissent peu d'ordinaire ! Rien ne fait plus souffrir. Et, quand on est passé par là... Voulez-vous un conseil ?

ROSINE

Non, monsieur ! Non, monsieur ! Non, monsieur !

BOUDIER, *saluant froidement.*

Madame, il me reste à vous demander pardon de vous avoir importunée.

ROSINE

Et moi, monsieur, je vous demande pardon de vous recevoir ainsi, mais vous tombez mal... il n'y a pas à dire ! Vous tombez à un moment où la seule vue d'un échantillon de cette odieuse espèce qu'on appelle les hommes me mettrait hors de moi !

BOUDIER, *souriant.*

Mon Dieu, madame, ce n'est pas très flatteur pour nous, ce que vous dites là ; mais, du moment que je ne suis pas le seul motif de votre exaspération, me voilà rassuré. Vous avez dépouillé, je le vois, votre belle gaieté de l'autre jour... Et c'est notre vilaine corporation qu'il en faut accuser. Oh ! fi !

ROSINE

Dites plutôt la vie stupide que nous menons, nous autres pauvres femmes, où nous ne sommes entourées que de butors, de mufles et d'exploiteurs. Ah ! vous me trouvez moins en train que l'autre jour, qu'est-ce que vous voulez ? excusez mon accueil... mais vous passez juste devant moi, à un moment où je reçois sur la tête une de ces douches... qui vous donnent l'envie folle de crier, de mordre !... Alors, je crie...

BOUDIER, *l'interrompant.*

Et vous ne mordez pas... je vous en remercie !... Je suis très sensible à cette faveur. Oh ! oui, des

mufles ! certes, la vie en abonde, madame !... Mais vous, au moins, vous avez près de vous un cœur d'or, mon bon compatriote Meireuil. C'est quelque chose dans les mauvaises heures qu'on traverse de sentir un appui...

ROSINE, *l'interrompant.*

Poliche ! Ah ! là, là ! C'est trouvé. Il ne vaut pas mieux que les autres... s'il ne vaut pas pis ! Un gros plein de soupe, comme on dit dans le peuple, toujours à moitié ivre, un gros bourdon qui embête mes amis et qu'on trouve toujours aux heures où l'on n'a pas besoin de lui.

BOUDIER

Oh ! madame ! madame ! Que dites-vous là ?

ROSINE

Parfaitement !... Ça vous déplaît ?... Si vous ne vouliez pas entendre ce que je pense de Poliche, vous n'aviez qu'à ne pas m'en faire un éloge intempestif !..

BOUDIER

C'est lui qui paiera les pots cassés, je le vois... Un garçon charmant et bien délicat, allez !..

ROSINE

Ah çà ! mais qu'est-ce qui vous prend, avec Poliche ! Vous le choisissez bien, votre exemple et votre tampon !... Si quelqu'un a dû se faire une réputation, grâce à une femme trop complaisante, c'est bien celui-là !... une sale réputation, je le reconnais... mais, en fin de compte, c'est moi tout de même qui en pâtis. Et il n'a même pas eu le

mérite de la discrétion ; il s'est vanté de moi à tout Paris... peut-être à tout Lyon !... comme d'une bonne fortune facile !... Je me suis galvaudée, oui ! Et voilà tout ce que j'ai gagné à cette amitié-là !....

BOUDIER, *indigné.*

Oh ! oh ! c'est abominable ! De toute autre personne, madame, je ne tolérerais pas de semblables paroles !... Justement, quand j'ai encore dans les oreilles ce que je viens d'entendre !

ROSINE, *déchirant son mouchoir, des larmes nerveuses aux yeux.*

Aussi, pourquoi m'agacez-vous, vous, c'est vrai ! Qu'est-ce qui vous demandait de me faire mousser votre compatriote ?... Et je ne suis pas injuste, d'ailleurs, dans mon jugement ! Je suis seule, très seule, monsieur, au milieu de tout ce bruit que font mes soi-disant intimes. C'est vrai !... Poliche, un appui ?... Allons donc ! Quand j'ai du chagrin, comme c'est mon cas en ce moment, est-ce que vous croyez que c'est lui qui me consolera, qui me comprendra ?... |

*La voix mouillée s'attendrit sur elle-même.*

BOUDIER

Mais oui ! Mais oui !

ROSINE

Rigoler, oui, toujours ! Il faudra encore que je soutienne le feu de ses plaisanteries insupportables, l'étalage de tout son ballot d'insanités, dont il devrait bien, entre parenthèses, me dispenser ce

soir... lorsque j'ai le cœur à d'autres chansons !... Dieu ! quelle existence !... quel spleen !... je ne suis entourée que de grossiers parasites, comme les pires cocottes n'en ont pas !...

BOUDIER

Mais non, mais non ! L'ami que vous cherchez, vous l'avez près de vous et vous ne le connaissez pas !... Ah c'est trop bête, à la fin !... Vous vous fuyez tous les deux, sans savoir... Ma foi, tant pis ! Il ne sera pas dit que je serai parti sans avoir été utile à votre bonheur à l'un comme à l'autre ! Je vends la mèche.

ROSINE

Qu'est-ce que vous vendez ? Quoi ?...

BOUDIER, *emballé.*

La mèche. Je n'ai pas le droit de passer à côté d'une aussi bonne action.

ROSINE

Mais qu'est-ce que vous avez à parler tout seul comme ça ?... Ça va durer longtemps ?

BOUDIER

Me promettez-vous, me jurez-vous de garder pour vous ce que je vais vous dire, d'en faire votre profit ?

ROSINE

Mais oui, je jure... Que se passe-t-il ? Quoi ?... Vous m'effrayez !...

BOUDIER

Eh bien, il y a un grand mystère dans la vie de



Didier. Le Didier que vous connaissez n'est pas le vrai ! C'est un faux personnage qu'il s'est composé de toutes pièces pour vous plaire et vous séduire... Derrière cette façade imaginée se cache un tout autre homme que personne ne pourrait soupçonner, et qu'il vient de me révéler en des termes d'une délicatesse infinie... et avec des tremblements dans la voix... Vous m'en voyez bouleversé, bouleversé !...

ROSINE

Vous dites ?

BOUDIER, *avec volubilité.*

Que, ne pouvant vous conquérir par la séduction, il l'a fait par l'amusement, se collant un masque de loustic boulevardier, qu'il n'ose jeter bas maintenant, et derrière lequel il y a le Didier que j'ai connu, très petite fleur bleue, un garçon tout ce qu'il y a de fin, riche d'âme et de délicatesse, mais, hélas, un riche honteux !... Et celui-là, madame, vous adore avec une passion sans bornes, pleure dans les coins comme un collégien, souffre en silence, et embrasse tous les soirs votre photographie avant de se coucher !...

ROSINE, *reculant sous ce flot de paroles.*

Quoi ? Qu'est-ce que vous me chantez là ?

BOUDIER

La vérité ! Ce garçon-là s'est fait vulgaire par amour... Vous êtes trompée !... Poliche, le joyeux fêtard ? Allons donc !... un tendre, un mélancolique... parfaitement, madame... un mélancolique langoureux...

ROSINE

Oui... vers minuit, chez Maxim's... après quelques cherry-goblers.

BOUDIER

Pas du tout... Il a de l'âme, chère madame, de l'âme!... Comprenez-vous? Vous me diriez que c'est un malheur qui peut arriver à tout le monde... D'accord; mais, quand on a de l'âme, madame, c'est tellement embarrassant! Votre vie oscille entre le génie et le crétinisme. Les uns disent de vous : « C'est une poire ! » les autres : « C'est un homme admirable ! » Au fond, personne n'est fixé... Lui, Didier, est de ceux qui cachent tout, par prudence... Comme ça, tout le monde est content!... Ah! si vous saviez! C'est qu'il y a tant de gens dans la vie qui n'ont pas l'occasion de découvrir leur intelligence ou leur finesse!... On croit, la plupart du temps, vivre avec des imbéciles, on vit avec des méconnus!... Tant pis! j'ai lâché le paquet. Ç'eût été trop bête, pouvant vous rendre ce service-là, de me taire, avouez-le?... Hé, le diable m'emporte, je crois que j'ai bien fait de passer par là, moi!... Dire que je devais repartir hier pour Lyon au lieu de ce soir... Croyez-vous!... A quoi tient la vie!

ROSINE, *suffoquée.*

Ça, par exemple! Ça, par exemple!... Etes-vous sûr qu'il ne se soit pas payé votre tête? Poliche? Hein?... j'en tombe des nues... Intelligent, ça il l'est... et il pense encore en dessous plus de choses qu'il n'en dit, je le sais... C'est un finaud!... Mais,

pour ce qui est de tout ce que vous me racontez là... non, non, vous savez !

BOUDIER

J'ai votre parole, par exemple?... Je n'ai rien dit?... Je pars tranquille... Que tout ait l'air de venir de vous. Tâtez le terrain, pendant quelques jours, de vous-même, voyez venir et ne me vendez jamais. C'est juré?...

ROSINE, *qui ne l'écoute pas.*

Oui, oui... c'est entendu!... Ah! bien!... Ah! bien!... (*Elle va droit à la porte et appelle.*) Poliche!

BOUDIER, *épouvanté.*

Madame! madame! Qu'est-ce que vous faites?...

ROSINE, *appelant.*

Poliche! Viens ici!

BOUDIER

Madame!... Je vous en prie!... Eh bien, je suis propre, moi!...

*Poliche entre lentement, avec méfiance.*

## SCÈNE IX

LES MÊMES, POLICHE

ROSINE

Qu'est-ce qu'on me dit? Qu'est-ce que c'est que ça? Que tu me fais des cachotteries, que tu es un sentimental, je ne sais pas quoi?... que tu me

caches des choses...que tu pleures dans les coins...  
Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

BOUDIER, *protestant.*

Mais vous faites erreur, madame, je...

POLICHE, *se tapant sur les cuisses et glapissant.*

Il y a coupé ! Il y a coupé ! L'imbécile ! le crétin !  
Elle est bien bonne !... Ils sont d'un tonneau, à  
Lyon !... C'est à se rouler !...!J'y ai collé une blague,  
à cet imbécile, pour qu'il la répète à mes parents  
et qu'il leur mette la larme à l'œil... et il a marché  
comme une huître ! Non, mais crois-tu ? Je me  
roule ! je me roule !

BOUDIER, *essayant de rire.*

Oui, oui... c'est ça... elle est bien bonne... très  
drôle !

POLICHE, *lui flanquant un coup de pied.*

Veux-tu ficher le camp, animal !

BOUDIER

Je ne demande pas mieux, je t'assure.

POLICHE

Alors, au revoir... gobeur ! Je t'enverrai un  
orgue de Barbarie pour raconter mon histoire à  
tante Anastasie, pour que ça lui fasse de l'effet !

BOUDIER, *filant avec rapidité.*

Adieu, Didier.

POLICHE

C'est ça, décanille, jobard !

## SCÈNE X

POLICHE, ROSINE

POLICHE

Hein? Crois-tu? Quelle pochetée! Tu en as vu beaucoup comme ça dans ton patelin?

ROSINE

Poliche, ne continue pas!...

POLICHE

Ah çà! tu ne vas pas couper dans le pont, toi aussi?

ROSINE, *un doigt dresse, le regardant bien en face.*

Poliche! Poliche! Regarde-moi... Ne mens pas. Veux-tu ne pas mentir! Je comprends tout, j'ai compris...

POLICHE

Mais quoi? Ah çà! vous devenez tous loufs dans cette maison?...

ROSINE

J'ai compris, je te dis! Ton ami a dit la vérité, c'est toi qui mens. L'œil de Rosine ne se trompe pas.

POLICHE

A se tordre... c'est à se tordre!

ROSINE, *lui prenant le menton pour mieux le regarder dans les yeux.*

Grand serin! Gros bébé! va... C'est vrai, alors?

POLICHE

POLICHE

Mais jusqu'à quand faut-il...

ROSINE, *lui mettant sa petite main sur la bouche*

Chut ! tais-toi donc !

POLICHE

Bon, bon, bon, je ne dis plus rien, continue. Si ça te fait plaisir.

*Il croise les bras et tape du pied.*

ROSINE

Ce sont des choses qu'on met des mois à soupçonner, mais qu'on devine ensuite en une minute ! Non ! tout de même, quand on pense que tu m'as joué toute cette comédie... Quel enfant !... Eh bien, moi qui croyais qu'au fond tu ne cordais pas avec ta petite femme. Il me dissimulait ça, à moi, voyez un peu !

POLICHE

Non, après celle-là, par exemple !...

ROSINE, *riant.*

Poliche, un sentimental, un mélancolique... Ça paraît drôle sur le moment, j'avoue.

POLICHE

Ce n'est pas vrai, je te dis... tu patauges... tu barbotes en plein, tu barbotes.

ROSINE

Veux-tu te taire ! Non ! je ne barbote pas... Il n'y a qu'à te regarder comme ça, tiens, dans les

yeux. (*Elle le fixe avec une autorité sévère, devant laquelle les yeux de Poliche se mettent à ciller. Il se détourne, en haussant les épaules, mais son angoisse se trahit.*) Tu n'as pas besoin d'avoir peur de moi, va!... Justement, tu ne sais pas comme ça tombe à pic... Mais c'est délicieux, tout bonnement.. et sa chère Rosinette ne lui pardonnera pas de n'avoir pas osé, comme un grand collégien qu'il est! Dadais! (*Une tape sur la joue.*) Et pourquoi, je vous demande un peu?... Tu ne me crois donc pas de cœur, pas d'intelligence... Quand il nous arrivait de parler sérieusement de la vie, quand tu me donnais des conseils, en vrai ami, ne me sentais-tu pas plus proche de toi? Non, tu ne le sentais pas? (*Elle s'est mise contre lui, sur la chaise longue. Et, pendant qu'elle lui passe sous le nez ses bras parfumés, son œil l'observe, avec une attention cachée extraordinaire.*) Eh bien, voyez comme il est bête, ce gros garçon-là... Justement il se trompait du tout au tout... Ce qui m'a un peu éloignée de toi, c'est l'excès de ta blague. Alors que ce que j'aurais le plus désiré, le plus, de toi, c'était de l'amour!...

POLICHE

Ne te fiche donc pas de moi... Allons! allons!

ROSINE

Parfaitement, de l'amour, de l'affection de tous les instants. Je te reprochais d'être sec, insensible, et tes facéties continuelles m'assommaient parfois!... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, que tu es autre que tu le montrais, je ne demande pas mieux que de me mettre tout à fait en ménage avec toi...

ensemble !... Ainsi, tu vois... Quoi, quand tu resteras là, bouche bée...

POLICHE, *la regardant du coin de l'œil.*

Blagueuse ! Sale blagueuse ! Si tu crois que c'est fort, ce que tu dis ?

ROSINE

Je ne plaisante pas du tout. Je te fais le sacrifice de mes relations dans mon monde d'autrefois : on dira ce qu'on voudra ! Veux-tu, dis ? A deux... tout à fait ensemble.

POLICHE

A deux?... moi ? toi?... Tu voudrais... tu...

*Il éclate en sanglots.*

ROSINE

Mon pauvre gros, va ! (*Elle l'embrasse avec émotion. Il ne peut pas parler.*) Je suis toute remuée... Tu as été si malheureux?... Comme j'ai dû te blesser sans le savoir !... Je me suis moquée de toi... Pardon.

POLICHE

Ah ! Rosette ! Il s'agit bien de ça !

ROSINE

Mais ne te défends donc pas... C'est absurde, voyons... Je comprends ce que tu as fait, tout à coup... Est-ce que je ne vois pas jusqu'au fond de ton cœur?... Au moins, maintenant, sois toi, et ne crain rien, va !... Laisse-toi donc aller pour de bon



une fois. Je ne te tends pas de piège, tu dois bien le sentir... Et je t'aime bien, au fond, mon pauvre Poliche, (*Se reprenant.*) non, pas Poliche, plus Poliche... Didier...

## POLICHE

Ah! tant pis si tu mens, après tout!... Tu le fais avec une voix... une voix!...

*Devant l'aveu définitif, Rosine a un premier mouvement de stupéfaction amusée, mais tout de suite elle lui met la tête sur l'épaule et le caresse.*

ROSINE, *l'enlaçant doucement.*

C'est donc vrai! Tu te forçais à rire et à m'amuser? Etait-ce bête! Non, mais on n'a pas de pareilles complications! Ce sont bien les hommes... Etils croient nous connaître!... Surtout!... Qu'est-ce que je cherchais, moi, qu'est-ce que j'attendais précisément, au fond, dans le vide de ma vie ennuyée?... un ami de cœur!... Etre aimée, comprise, c'est si bon!... On est si seule!... Et tu m'aimes, n'est-ce pas?

## POLICHE

Comme tu ne le sauras jamais, Rosine... jamais!...

## ROSINE

Ah! que ne le disais-tu? Certes, je te trouvais drôle, farce!... Eh bien, après?... Tu possédais pourtant la preuve que tu avais un autre pouvoir que celui d'être simplement amusant... Pourquoi aurais-tu voulu que je repousse ta tendresse, pourquoi, puisque je n'ai pas repoussé ton désir?...

POLICHE

Mais parce que je ne suis pas beau, parce que...

ROSINE, *l'interrompant.*

En voilà des raisonnements et des subtilités !... Est-ce que les hommes ont besoin d'être beaux pour qu'on les aime, voyons?... D'ailleurs, fasse le ciel que tous ils ne soient pas plus mal que toi ! Ce serait déjà une jolie moyenne... Ce sont des âneries tout cela, indignes de ton intelligence... Allons, allons, essuie tes yeux... et embrasse-moi donc, animal, qui n'y entends rien au cœur des femmes !

*Elle lui tend les bras.*

POLICHE

Ah ! mon petit... mon petit...

*Il l'étreint, pleurant encore, la tête sur sa poitrine.*

*Elle lui essuie les yeux avec son mouchoir et l'embrasse ensuite sur ses deux paupières.*

ROSINE, *se dégageant.*

Et maintenant, tes meubles ici... demain !... ta table de travail... ta garde-robe ! Et le Saint-Vast... tu sais ce que j'en fais du cavalier de première classe?... Tu vas voir... Un trait de plume... trois lettres... « Z... u... t... » Et le voilà, le cri du cœur !

*Ils s'esclaffent tous deux.*

POLICHE, *pendant qu'elle écrit rapidement au secrétaire et sonne.*

Ah ! pour le coup, c'est trop... c'est trop beau !...

Je rêve ! Ce n'est pas possible !... Eh bien, si je m'attendais à celle-là, par exemple !... Moi qui m'imaginai que tu allais me signifier mon congé quand tu découvrirais le pot aux roses ! Crétin ! crétin que je suis !... Non, vrai, suis-je assez bête, hein ?... Si j'avais su !... Ah ! je te flanque mon billet que je vais rattraper le temps perdu !...

ROSINE, *à la femme de chambre qui entre.*

Ceci, en pneumatique, de suite...

*Elle referme la porte.*

POLICHE

Ah ! oui, je vais rattraper le temps perdu à faire l'imbécile. Enfin !... Enfin ! Ça va donc pouvoir sortir de ma gorge, de mon cœur !... Que ça va être bon !... Il me semble que je suis le faux paralytique qui envoie promener sa paire de béquilles... Je vais retrouver mes guibolles... mon cœur, ma moralité, ma respiration !

ROSINE, *le regardant gesticuler avec admiration.*

Fallait-il que tu m'aimes !

POLICHE

Ah ! si je t'aime, chère gosse !... Mais je te gardais toute la journée sur moi, en moi !... Ce que je t'ai dit, sans que tu puisses l'entendre !... Dans ma chambre je me mettais la tête dans les grands coussins du divan, tu sais ? et je passais ainsi des journées à te repasser tout entière !... Tu ne sauras jamais !...

ROSINE

Si... je comprends tout... On peut vivre des années côte à côte sans se connaître, et puis un mot vous donne l'explication de toute une existence... Maintenant je comprends tout.

POLICHE

Ma façon à moi de t'aimer ?

ROSINE

Et ta façon de crâner.

POLICHE

Et de te prendre ?

ROSINE

Tu me prenais et tu n'osais pas me dire je t'aime... comme c'est étrange !

POLICHE

Le cœur a de ces folies !

ROSINE

Ah ! que tu as dû avoir de tact et que j'ai dû souvent te paraître méchante !... Mais n'y pense plus !... c'est fini... ce mauvais temps de rire... Et sais-tu ce qu'on va faire pour inaugurer notre liaison officielle ?

POLICHE

Non ?

ROSINE

L'automne s'annonce merveilleux. On va louer, aux environs de Fontainebleau, une jolie petite bicoque, où on ira couler sa lune de miel.

POLICHE

Une bicoque !... La lune de miel !...

ROSINE

Pas loin de là où est Théréssette.

POLICHE

Vive Théréssette ! Vive la bicoque ! Vive la lune de miel !...

ROSINE

Et je ne veux plus que tu te forces à être drôle, tu entends... Sois toi, naturel, mon gros !

POLICHE

Je rigolerai quand ça me plaira ?

ROSINE

Et tu pleureras quand tu voudras !

POLICHE

Je ne pleurerai pas... Je n'aurai plus jamais l'occasion de pleurer !

ROSINE

Mais tu pleures tout de même en le disant...

POLICHE

Ah ! cette fois, c'est de joie... de vraie joie, d'énorme joie.

ROSINE

C'est le bonheur, Poliche !

POLICHE

C'est le bonheur ! Et arrive un peu ici, toi, que

je te bécote à mort. Tiens ! tiens, encore, ... ma grande... ma grande chérie !... (*Il l'embrasse à tour de lègres. Elle s'abandonne à lui, de tout son petit corps, pressé et câlin.*) Ma chose !... mon tout !... mon petit dieu !...

## SCÈNE XI

LES MÊMES, AUGUSTINE, MONSIEUR  
ET MADAME JOURDEUIL

Augustine entre.

AUGUSTINE

Monsieur et Madame Jourdeuil qui viennent dîner.

ROSINE, *fait signe à Augustine de faire entrer, et, à Poliche, qui se détachait d'elle.*

Ne bouge pas... puisqu'on inaugure ! Tu es le maître de la maison.

POLICHE

C'est vrai ? Maintenant je peux t'embrasser à la face du monde ? C'est sûr ?... Tiens ! Et aïe donc !... Faites entrer les Jourdeuil ! (*Il se remet à la couvrir de balters.*) Et d'une, et de deux !... Ça va bien, mon vieux Jourdeuil, je te demande pardon, je suis à toi, dans un instant...

*Et sans bouger, ils continuent de s'embrasser, en riant aux larmes, durant que les Jourdeuil apparaissent.*

## ACTE TROISIÈME

Une salle d'entrée dans une maison de campagne moitié ferme, aux environs de la forêt de Fontainebleau. — Rosine a fait transporter dans cette ferme, arrangée en cottage, des meubles de chez elle, à Paris, et quelques autres meubles genre anglais, et cela fait, avec les chaises de paille et autres rusticités, un agréable et hétéroclite mélange. Une grande cheminée à hotte, sur laquelle on a mis des poteries; en dedans de beaux chenets de style; des coussins, en quantité, par terre, empilés devant la cheminée, où flambe la première bûche d'automne; des paravents de soie. Dehors des sorbiers, des vignes vierges.

### SCÈNE PREMIÈRE

ROSINE, POLICHE, MONSIEUR  
ET MADAME LECOINTE

Au lever du rideau, à une table de jeu, au milieu Rosine, Poliche et deux voisins, Monsieur et Madame Lecointe.

MADAME LECOINTE

Six et blanc.

ROSINE

Blanc et quatre.

POLICHE

Quatre partout.

LECOINTE

Je boude.

MADAME LECOINTE

Tu boudes.

ROSINE

Nous boudons.

POLICHE

Vous boudez... Parfait !... Double quatre, et quatre, et deux !... Domino. Ça y est !

MADAME LECOINTE

Il gagne comme il veut !

LECOINTE

Eccœurant ! Demain la revanche. Il faut nous sauver, bibiche.

POLICHE

Un cigare avant de partir !

LECOINTE

Merci. (*Il le prend.*) C'est égal ! Qui nous eût prophétisé, il y a un mois, quand vous êtes arrivés, que nous ferions des parties de dominos ensemble ! J'aurais dit : vous badinez.

MADAME LECOINTE

Franchement, nous pensions : voilà des Parisiens qui vont le faire à la pose... Vous n'aviez pas l'air de voisins commodes... Et puis on vous avait dépeints à nos yeux, comme des viveurs finis...

POLICHE

Finis, oui !

LECOINTE

Jamais nous n'aurions supposé que vous vou-



driez bien frayer avec des horticulteurs, comme de bons bourgeois...

POLICHE

... que nous sommes ! Moi, au contraire, la première fois que vous m'avez apporté un pot de bégonias, je me suis dit : « Sa tête me revient, à Monsieur Lecointe ! On chassera ensemble. »

MADAME LECOINTE

Ça, madame Meireuil, je dois dire comme Monsieur Lecointe que, pour des Parisiens, vous me suffoquez. Vous avez des idées moins avancées que les nôtres sur toutes les choses... Vous êtes ce qu'on appelle tout à fait bien pensants... d'un popote !... Jamais je n'aurais cru que Madame Meireuil allait à la messe le dimanche, je l'avoue franchement !

LECOINTE

Et moi ! Si jamais j'aurais cru, à voir Monsieur Meireuil, qu'il était homme à apprivoiser les poissons rouges !...

POLICHE, *désignant un bocal sur la cheminée.*

« Des », vous exagérez... un seul... Le pauvre petit se noyait dans le bassin, à moitié asphyxié par les feuilles croupies... alors, je l'ai déposé dans un bocal...

MADAME LECOINTE

Drôle d'idée !... Je préférerais m'attacher à d'autres bêtes !... Un poisson, ça ne vous montre pas d'affection...

POLICHE

Si, quand je lui ai changé son eau.

LECOINTE

Et vous êtes toujours content de votre location? Pas de rats, pas trop de taupes, dans le jardin?...

ROSINE

Non.

POLICHE

Nous sommes ravis!...

MADAME LECOINTE

Dire que je suis venue ici du temps que c'était une ferme. Cette cheminée était telle quelle, sauf les petits carreaux... c'était la cuisine, ça, autrefois...

POLICHE

Et dites donc, monsieur Lecointe, le dernier nénuphar, le seul, celui qui donnait son nom à la propriété... il est en train de tourner de l'œil, dans la mare!

LECOINTE

Le fait est que je n'ai jamais compris pourquoi ce toqué de célibataire avait dénommé sa maison « les Nénuphars » Il y en a plutôt pénurie, de nénuphars!

POLICHE

C'est peut-être un symbole! J'ai failli ne pas louer à cause de ce nom. Je suis très superstitieux!

MADAME LECOINTE

Oh! oh! monsieur Meireuil! Comment un homme comme vous se permet-il des plaisanteries pareilles?... Je ne vous voyais pas sous cet aspect...

POLICHE

Nous faisons donc l'effet d'être si graves que ça?

LECOINTE

Madame, je ne dis pas, encore... mais vous, monsieur Meireuil, s'il n'y avait que vous pour scandaliser le curé dans une paroisse... non, là, vrai ! Ça ne vous froisse pas ce que je dis là ? Chacun sa nature, n'est-ce pas ?

POLICHE

Mais oui, monsieur Lecointe... chacun sa nature. Un ancien diplomate comme moi ne peut guère...

LECOINTE

Ah ! à ce propos, figurez-vous, je vais vous en conter une bonne. Nous avons un vieux jardinier qui travaillait déjà chez mon père... Hier, je le trouve, affalé sous un poirier, s'arrachant presque ses derniers cheveux. Je lui demande : « Qu'est-ce qu'il y a, vieux Menicon ? » Il me répond : « J'ai... que ce n'était pas dans ma nature d'être jardinier ! » Il y a soixante-dix ans qu'il exerce !... Je m'en suis payé une pinte de bon sang !

POLICHE

Ça vous fait rire ça, vous?... Mais savez-vous que c'est un drame effrayant et universel !... Il ne vous est jamais arrivé, alors, de sentir vaguement, tout à coup, que vous aviez peut-être raté votre vie?... Il ne vous est pas arrivé d'être autre que vous-même ?...

LECOINTE

Ça, j'avoue que non !... Vous en avez de bonnes !

MADAME LECOINTE

Allons donc !... tu m'as dit qu'au régiment tu faisais le fendant, alors qu'au fond tu n'étais qu'une poule mouillée...

LECOINTE

Ah ! ça, c'est autre chose. Je faisais l'idiot pour ne pas paraître un imbécile.

POLICHE

Ah ! le mot sublime, père Lecointe ! Je vous aime.

MADAME LECOINTE

Allons, Amédée, partons !... Il faut aller poser les cloches du semis.

POLICHE

Viendrez-vous demain ?

LECOINTE

Même heure...

POLICHE

Même heure... Nous ferons quelques cartouches à l'établi.

LECOINTE

Entendu. Ne vous dérangez pas.

POLICHE, *montrant Rosine qui ne bouge pas de son fauteuil.*

Vous voyez.

## SCÈNE II

POLICHE, ROSINE.

Un silence.

POLICHE, ramassant à terre une toule de journaux épars

Tu as vu les journaux?

ROSINE

Tous les quinze !

*Silence.*

POLICHE, s'asseyant et parcourant les feuilles distraitemment.

Tu as lu alors que le Café de Paris a changé de propriétaire?... La pièce de Devrenne n'a pas l'air d'avoir réussi, hein?

ROSINE

Non.

POLICHE

Je ne regrette pas cette première-là !... Dans les « Déplacements et villégiatures », as-tu vu que Charlier rentre à Paris?

ROSINE

Oui...

POLICHE

Ce bon Charlier ! Quel type !... Quant à Jour-deuil, il file un mauvais coton ! Cette affaire avec le bijoutier, hum ! hum !... Un garçon qui se prépare une vieillesse sans honneur. (*S'interrompant*). Oh, là ! Oh, là !

ROSINE

Quoi?

POLICHE

La belle phrase que je viens de dire. Tu n'as pas entendu? Vieillesse sans honneur... C'était d'un distingué!

*Il rit.*

ROSINE, *douce.*

Mais parle donc comme tu veux, mon chéri... Ne te gêne pas!... (*Silence. Tout à coup.*) Poliche, (*Se reprenant vivement.*) Didier.

POLICHE

Mais ne te reprends donc pas!... Tu n'as pas dit une incongruité! Dis Poliche, au contraire; ça me fera plaisir.

ROSINE

Oh! mais du tout, du tout, c'est une inadvertance... Je ne l'ai pas fait exprès.

POLICHE

Que voulais-tu?

ROSINE

L'heure.

*POLICHE, tirant sa montre.*

Cinq heures... Eh bien, ce n'est déjà pas si mal, cinq heures!

ROSINE

Donne-moi une cigarette allumée...

POLICHE

Voilà.

*Il lui allume une cigarette et la lui passe. Il prend ensuite une arbalète de salon sur la table, l'arme, vise au mur et tire.*

ROSINE

Oh ! ce bruit ! Ça vous fait tressauter...

POLICHE

C'est cependant bien anodin ! Une arbalète d'appartement... C'est avec ça que Guillaume Tell perçait les pommes d'api sur la tête de ses invités...

ROSINE

Mais comme tu n'as pas de pomme...

POLICHE

Alors je tue les mouches de l'appartement... C'est une arbalète pour tuer les mouches... Tiens, regarde comme je suis devenu habile !... Tu vois cette mouche... sur le chambranle ? Pan !... (*Il tire.*) Eh bien, je l'ai ratée, mais je lui ai frisé les reins !...

ROSINE

Tu ne pourrais pas jouer à quelque chose de moins bruyant ?

POLICHE, *posant l'arbalète doucement*

Je t'ennuie, dis ?... Veux-tu que je sorte dans le jardin ?

ROSINE

Mais non, mon chéri, je plaisantais.

POLICHE

Si nous tirions quelques oiseaux, dans le parc, avant le dîner !... (*Se frottant les mains.*) Une bonne fricassée de petits oiseaux.

ROSINE

Quelle horreur !... C'est épouvantable, ce que tu dis...

POLICHE

Pour toi, je deviendrais sanguinaire ! Si tu pouvais me demander de tuer un rossignol, je serais ravi !... On dit que les femmes ont de ces fantaisies !...

ROSINE

Merci, j'aime mieux d'autres preuves d'amour !

POLICHE, *se rapprochant d'elle.*

C'est vrai, mon petit coco ?

ROSINE

Oh ! mais pas maintenant, surtout !

POLICHE, *dans les dents.*

Les nénuphars !...

ROSINE

Rallume-moi ma cigarette !...

POLICHE, *après avoir rallumé, tendrement.*

Ecoute...

ROSINE

Non ! tue les mouches !...

POLICHE

Bien. (*Il s'éloigne et chantonne.*) « Ça n'a pas été bien long, Ferdinand, Ferdinand ! »

ROSINE, *doucement.*

Ne chante donc pas.



POLICHE

Pourquoi ?

ROSINE

Parce que tu n'as pas envie de chanter du tout !...

POLICHE

Mais si...

ROSINE

Mais non. Je t'ai déjà dit cent fois de ne pas te croire obligé de paraître gai... Ta mélancolie ne me déplaît pas...

POLICHE

Tu le dis avec ironie ?

ROSINE

Et Lidoire, où est-il ?

POLICHE

Peut-être dehors... (*Il va sur le perron et appelle*).  
Lidoire ! Lidoire !

LA VOIX D'AUGUSTINE

Il est avec moi dans la lingerie.

POLICHE

Il est avec Augustine, ne t'inquiète pas.

ROSINE

C'est curieux !... A Paris, il voulait sortir tout le temps. Ici, il ne met pas le nez dehors !

POLICHE

C'est un chien qui n'aime pas la campagne, voilà tout. Il y en a beaucoup comme ça... A peu près tous les animaux, d'ailleurs. Seulement, ils

sont forcés d'y vivre, c'est ce qui fait qu'on se trompe... Ainsi, les poules, je me suis aperçu qu'elles ont horreur de la nature... Les coqs qui errent tous les matins, en regardant le soleil, c'est pour gueuler : « Encore ! Encore ! »

ROSINE, *le regardant froidement en secouant la tête.*

Ce n'est pas drôle !

POLICHE

Mais je ne le dis pas pour être drôle, tu es bonne... Je dis ce que je pense... C'est vrai ! Il y a même des gens qui ne peuvent pas supporter la campagne... toi, par exemple !...

ROSINE

Moi?... je l'adore !

POLICHE

N'empêche que tu as peut-être eu tort de venir justement nicher ici avec moi... Voilà déjà près d'un mois que nous y sommes... si tu étais restée à Paris, au milieu du brouhaha habituel de tes relations — au moment des dernières courses de Chantilly, des premiers five-o'clock — tu te serais peut-être moins aperçue de la transition de Poliche à Didier. Nous n'avons pas l'habitude de la solitude au-dessous de cinq personnes...

ROSINE

Tu ne vas pas me faire croire que tu regrettes ton bar, tes tripots et tes camarades?... Tu m'as fixée à ce sujet.

POLICHE

Bien sûr, bien sûr!... Enfin! c'est peut-être moi qui suis trop difficile!... Qu'est-ce qu'on va faire, aujourd'hui, jusqu'à dîner... si l'on ne sort pas?...

ROSINE

Si nous essayons de faire tourner la table... Ça n'a pas réussi hier, mais ce n'est pas une raison pour qu'aujourd'hui...

POLICHE, *vivement.*

Parbleu! Essayons toujours!

ROSINE

Madame Lecointe m'a assuré qu'elle en avait fait tourner une la semaine dernière, admirablement. Elle venait se cogner dans ses genoux...

POLICHE

Fichtre!... Ce n'est pas cette chance-là qui nous arriverait!... Voyons, mets-toi là... (*Ils s'installent à une petite table et se mettent en position.*) Chut... Pense fort!

ROSINE

Je pense... mais...

POLICHE

Chut!...

*Ils attendent patiemment.*

ROSINE, *tout à coup.*

Il me semble qu'elle remue...

POLICHE

Non, pas encore... Ce n'est pas possible!...

ROSINE

Elle a un pied qui remue, je t'assure !...

POLICHE

C'est peut-être qu'il est cassé.

ROSINE

Sois sérieux, sans quoi les esprits s'en vont, tu sais .. Ils n'aiment pas les blagues... eux non plus... (*Ils attendent encore un bon moment.*) Esprit, es-tu là?... (*A Poliche, vexée de le voir pouffer.*) Qu'est-ce que tu as à rire tout le temps? Nous n'arriverons jamais... Esprit, es-tu là?...

POLICHE

Il ne veut rien savoir !...

ROSINE

Chut donc !... (*Ils restent en position, les mains sur la table.*) Tiens ! tu as une cravate nouvelle?

POLICHE

Il y a deux jours que je la porte !... Il y a le gilet aussi !... Je te fais remarquer le gilet !...

ROSINE, *simplement.*

J'aimais mieux ton marron de cet hiver !...

POLICHE, *amer.*

Ah ! les vêtements neufs, les vêtements neufs !... (*Il soupire.*) Enfin !

ROSINE

Esprit, si tu es là, réponds trois coups.

POLICHE

Tu pourrais être moins exigeante.

ROSINE

Ce n'est pas l'usage... Elle est rasoir, la mère Lecointe, tu ne trouves pas?

POLICHE

Je trouve... Mais il paraît que lui est un excellent fusil... Je ne m'en suis pas encore aperçu

ROSINE

Oh! mais, dis donc, tu te mets du rouge aux ongles, maintenant?...

POLICHE, *détournant l'attention.*

Mais non... mais non!...

ROSINE

Mais si!...

POLICHE, *se lève brusquement pour détourner l'attention.*

Zut!... Jamais une table n'a moins tourné!...  
(*Regardant la table en la remettant en place d'un œil rancuneux.*) Elles ne veulent pas!... Elle a les pieds nickelés! (*Donnant un coup de pied à la table.*)  
Sale typesse!

*Entre Augustine portant un plateau.*

ROSINE

Ah! voilà Augustine avec l'apéritif

POLICHE

Avez-vous mis mon citron pour le vermouth?

AUGUSTINE, *heurtant un meuble et laissant tomber le plateau à demi.*

Oui, monsieur, le voilà...

*Le citron jaillit du plateau, décrit une courbe dans*

*l'espace et vient rouler aux pieds de Polliche. Augustine se frotte le genou.*

ROSINE

Vous ne vous êtes pas fait mal?...

AUGUSTINE

Non, madame...

*POLICHE, s'esclaffant en levant les bras au ciel.*

La guigne ! La guigne !

ROSINE

Qu'est-ce que tu as à rire comme ça, encore ?

*POLICHE, pris d'un fou rire bête et bienfaisant devant la tête d'Augustine.*

C'est cette façon de m'apporter le citron !

ROSINE

Mais qu'est-ce qu'il y a ? Mais qu'est-ce qu'il y a?... Mon pauv' chou, voyons, voyons !.

POLICHE

Quoi ?

*ROSINE, en haussant les épaules avec une pitié douce.*

A quoi ça sert-il?...

*Augustine s'en va en faisant une tête digne.*

POLICHE

Mais je ris pour de vrai... pour de bon, sacré-dieu !...

ROSINE

Je ne suis pas dupe. Je sais bien que tu ne ris jamais.

POLICHE, *hors de lui.*

Mais c'est odieux ! Mais c'est odieux, à la fin ! Cette commisération à tout bout de champ... C'est à devenir enragé... Mais je ris... je ne peux rire !... je te demande pardon !... Je peux pas me tordre une fois, même une seule fois, ce n'est pas beaucoup !... parce qu'Augustine me fait le plaisir de se flanquer par terre, sans voir tes douces mirettes fixées sur moi, avec un air de dire « si c'est pas une pitié !... » ... chaque fois, tu me regardes d'un air apitoyé, comme si j'étais Quasimodo en personne ! Mais je ne veux pas de ça.. nom de nom... C'est odieux, à la fin, tu ne t'en fais pas une idée !...

ROSINE

Mon Dieu ! comme te voilà en colère !

POLICHE

Il y a de quoi !... Oh !

ROSINE

Tiens ! je t'ai pressé ton citron dans le vermouth.. Ça te calmera...

*On entend du bruit dans le jardin.*

POLICHE

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ROSINE

Une auto !... On ouvre la grille ! Qui ça peut-il être ! (*Elle va sur le perron.*) Théréssette ?

POLICHE

Tiens ! Elle t'a écrit ce matin et tu ne m'as pas averti de sa visite !... Pourquoi donc ?

ROSINE

Elle ne me fixait pas de jour... D'ailleurs, ne te plains pas, elle n'est encore venue nous voir qu'une seule fois depuis que nous sommes installés...

POLICHE

Oh ! celle-là ne se dérange pas pour rien !.. Quand elle vient, il y a toujours une raison...

ROSINE

Il faudra même que nous lui rendions sa visite un de ces jours... A combien sommes-nous de Graz ?

POLICHE

A trente kilomètres, soixante... cent... cinq cents...

*L'auto s'arrête devant le perron.*

## SCÈNE III

POLICHE, ROSINE, THÉRÉSETTE

ROSINE, *à la porte.*

Bonjour, bonjour... C'est gentil de venir nous voir...

THÉRÉSETTE

Ah ! mes enfants, je ne fais qu'entrer et sortir... Ça va, les amoureux?... Ça va, Popo !

POLICHE, *froid.*

Naturellement.

ROSINE

Et tu nous restes à dîner ?



THÉRÉSETTE

Non. Impossible. Je reviens de Fontainebleau où j'ai été acheter des lanternes vénitiennes... J'ai fait un détour pour vous voir... C'est tout ce que je peux pour aujourd'hui.

ROSINE

Mais nous dînons à six heures... Tu rentreras tout de suite après le dîner.

THÉRÉSETTE

Vous dînez à six heures... Pourquoi?... Pour vous coucher plus tôt?...

ROSINE

Non. Le soleil tombe vite!... On ne sait quoi faire avant le dîner. Nous l'avons avancé d'une heure... Reste, tu serais un amour!

THÉRÉSETTE

Ce n'est pas dit.

POLICHE

Pourquoi diable avez-vous besoin de lanternes vénitiennes à Graz!

THÉRÉSETTE

C'est demain sa fête!

POLICHE

A qui?

THÉRÉSETTE

A Rolsini. Toute la colonie de Graz la lui souhaite. Vous comprenez, on va illuminer les arbres.

POLICHE

POLICHE

Je vois... ce sera à pleurer.

THÉRÉSETTE

Je vous ai apporté mes deux dernières croûtes...  
Oh ! des petites toiles de six...

ROSINE

Ça, c'est une attention ! Fais voir !...

THÉRÉSETTE

Maurice dit que je fais beaucoup de progrès.

ROSINE

Combien y a-t-il de temps que tu t'es mise à la  
peinture ?

THÉRÉSETTE

Deux ans... depuis lui !... Comment trouves-tu ?

ROSINE

Ah ! épatant ! C'est très, très bien... tu sais... y  
a de la...

*Geste.*

POLICHE

Oui, il y a de la... (*Geste. Il en prend une à la main.*)  
On ne sait pas si c'est tout à fait raté ou si c'est  
de l'impressionnisme... si c'est exprès, ou pas  
exprès. C'est le comble de l'art.

THÉRÉSETTE

Brute !

POLICHE

Et puis, ça manque d'arbres...

THÉRÉSETTE

C'est plus difficile, les arbres... D'ailleurs je ne les aime pas...

POLICHE

Ils sont trop verts !... Il en résulte un paysage bien nu... Il est même inconvenant de nudité !... Vous ne trouvez pas?... Ce n'est plus un paysage... c'est une académie.

*Il joue du tambourin avec la toile.*

THÉRÉSETTE

Ah ! On ne l'a pas changé. Tu permets que je mette ça là ?

POLICHE

La sonnette du jardin !... Ça veut dire le courrier !... Vous permettez ? je vais au-devant des lettres... D'ailleurs, vous devez avoir mille choses à ne pas vous dire...

THÉRÉSETTE

Mille au moins. Nous en avons bien pour cinq minutes.

## SCÈNE IV

ROSINE, THÉRÉSETTE

THÉRÉSETTE

Il s'en va ?

ROSINE

On a toujours du tact.

THÉRÉSETTE

Eh bien, et la vie, alors, qu'est-ce que tu en fais?... (*Tirant un miroir de sa trousse.*) Tiens !

ROSINE

Qu'est-ce que tu veux avec cette glace ?

THÉRÉSETTE

Regarde-toi !

ROSINE

Evidemment... tant que ça ? (*Jetant la glace à terre.*) Mais quelle imbécile à me montrer ça !... Si c'est pourquoi tu es venue, tu aurais pu rester chez toi.

THÉRÉSETTE

Comme c'est gentil !... Moi qui t'apportais une grande nouvelle !

ROSINE

Quelle ?

THÉRÉSETTE

Je l'ai vu.

ROSINE

Ah !

THÉRÉSETTE

Je l'ai vu hier .. Ils sont venus tous les deux à Graz.

ROSINE

Elle est jolie, la grande nouvelle !... Alors, ils sont toujours ensemble ?

THÉRÉSETTE

Evidemment... Il est toujours avec elle, mais il ne peut pas la sentir.

ROSINE

Oh ! oh !

THÉRÉSETTE

C'est lui-même qui me l'a dit.

ROSINE

Ça ne prouve rien... Les hommes nous renient si facilement entre les repas.

THÉRÉSETTE

Non. Il m'a dit qu'il t'adorait... C'est même pour ça qu'il t'a trompée.

ROSINE

Comment !

THÉRÉSETTE

Ne cherche pas à comprendre... c'est des raisons d'homme. Les raisons d'homme, ça ne s'approfondit pas. Ça se sent où ça ne se sent pas... Les sens-tu ?

ROSINE

Non ! Pas le moins du monde.

THÉRÉSETTE

Et tu as tort ! Moi, je trouve ça lumineux. Il m'a ajouté : « Dites-lui bien ça, ma petite Théréssette, que je l'aime toujours : beaucoup ! »

ROSINE

Il a dit : beaucoup ?

THÉRÉSETTE

Comme ça : beaucoup.

ROSINE

Répète encore.

THÉRÉSETTE

Beaucoup.

ROSINE

Alors pourquoi reste-t-il avec elle ?

THÉRÉSETTE

C'est ce qu'il dit : par veulerie, par chagrin de t'avoir perdue.

ROSINE

Quel toupet !

THÉRÉSETTE

Tu comprends, il a trouvé une comparaison... il dit qu'il mâchonne un mauvais cigare.

ROSINE

Quel style d'écurie ! Quel homme ! Quel homme ! Ne m'en parle plus, tiens !... Non, non... assez !... assez... (*Elle s'assied sur un coin de table en respirant un flacon de sels.*) Et elle, elle est toujours aussi laide ?

THÉRÉSETTE

Plus que jamais.

ROSINE

Alors, ils excursionnent comme des amoureux aux environs de Paris ?

THÉRÉSETTE

En es-tu dupe ?... C'était un prétexte de Saint-Vast pour me parler.

ROSINE

Crois-tu ? Ils ont déjeuné avec vous ?

THÉRÉSETTE

Avec appétit. Et puis, on a canoté. Il a ramé. Il rame très bien.

ROSINE

N'est-ce pas ?

THÉRÉSETTE

Et puis ce n'est pas fini...

ROSINE

Qu'est-ce que c'est ?

THÉRÉSETTE

J'ai fait des photos, après le déjeuner. Le soir, je les ai vite développées pour t'en apporter des épreuves... je suis gentille. Seulement je n'ai pas eu le temps de les fixer.

ROSINE

Donne vite, vite !... Le monstre !

THÉRÉSETTE

C'est dans le canot.

ROSINE

Il devinait bien que tu me la montrerais. C'est pour ça qu'il fait son regard de Jupiter Nator, comme il disait... Ah ! je le connais, ce regard... La brute !... la jolie brute... mais la brute ! Je sens d'ici l'odeur de sa moustache. (*A la photo.*) Ah ! tu peux me regarder, tu peux, va, canaille, ça ne servira plus de rien... je ne te crois plus.

THÉRÉSETTE

Il y en a une autre... mais elle n'est pas assez tirée... Et puis, non, je n'oserai jamais te la montrer.

ROSINE

Allons donc... donne... mauvais petit diable.

## THÉRÉSETTE

Non, non... jamais... tu ne l'auras pas... (*Elle court, elle monte sur les canapés du fond. Rosine cherche à l'attraper.*) L'aura pas... l'aura pas...

ROSINE, *poussant un cri en prenant la photo.*

Eh bien, si tu trouves qu'elle n'est pas assez tirée, qu'est-ce qu'il te faut?

## THÉRÉSETTE

Qu'est-ce que tu as vu?...

## ROSINE

Qu'elle l'embrasse, parbleu!...

## THÉRÉSETTE

Ce n'est pas de ma faute... Au moment où je pressais le dé clic... clac, elle s'est appuyée la joue contre lui.

## ROSINE

Exprès... Ce sont des tableaux vivants... pour Rosine!... Non, mais elle est laide!... On n'a pas de pose de victoire comme ça... Elle est répugnante! Pauvre petit, comme il doit s'ennuyer avec elle!... J'embrassais mieux!... Ah! souvenir, souvenir, tout de même! Ce que nous nous sommes aimés pourtant!... tiens, voilà que tout me revient dans une bouffée rageuse et voluptueuse, devant ce bout de papier!

## THÉRÉSETTE

Tu vois bien que tu l'aimes encore. Eh bien, tu n'aurais qu'un mot à prononcer, un geste à faire, et, cette fois, pour tout à fait.



ROSINE

C'est lui qui t'a dit ça... C'est lui qui t'a dit ça?... Réponds, Théréssette, lui-même?... Réponds !

THÉRÉSETTE

Oui... oui, oui, oui ! là !... Et puis ce n'est pas tout, et puis ça ne s'arrête pas là... Alors, il m'a pris la tête comme ça et puis il m'a plaqué un gros baiser sur les lèvres et il m'a dit : « Tenez... vous lui remettrez ça de ma part... » (*Elle l'embrasse.*) Et j'ai promis. Voilà, c'est fait.

*D'un mouvement preste, elle va tomber assise dans le grand fauteuil cheminée. Silence.*

ROSINE

Ah ! Théréssette ! Théréssette ! Qu'es-tu venue faire ici ! J'étais si calme... qui sait même, j'étais peut-être heureuse...

THÉRÉSETTE, *se relevant.*

Heureuse ? Ici?... dans ce trou... sous cette cloche à melons... avec Poliche !...

ROSINE

Je n'ai plus envie de rien dans la vie...

THÉRÉSETTE

Il faut se forcer.

ROSINE

A quoi bon ! Au fond, le cœur ne demande qu'à appartenir à un seul homme. Ce devrait être bien suffisant, grand Dieu !... Va, le cœur est un bon bourgeois. Ce sont les sens qui le traînent à la noce...

THÉRÉSETTE

Eh bien, ce n'est déjà pas si mal, ROSINE. Non ! ce qu'on a l'air de s'amuser, ici !... J'ai envie de tout casser... Cela sent l'enfermé, le petit jardin de banlieue, les armoires à naphthaline... Allons, Rosine, que diable ! Il ne faut pas être paresseuse de trente à quarante, vois-tu... Après, tu te reposeras tant que tu voudras... Pardonne, va, puisqu'on te le demande : c'est plus malin... Cueille la sensation qui passe !... Regarde-toi si je ne suis pas heureuse... Je le suis parce que je veux l'être... Allons ! retrouve tes jarrets, fonce sur la vilaine femme, sans réfléchir, et jette-toi à l'eau, ma vieille !... Il n'y a encore que cette traversée-là qui vaille la peine de vivre.

## SCÈNE V

LES MÊMES, POLICHE

POLICHE

Quelle étrange chose que les coïncidences ! C'est à ne pas croire !

ROSINE

Quoi ?

POLICHE

Je viens vite de décacheter une lettre qui m'arrive des environs de Graz et, ma petite Théréssette, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

THÉRÉSETTE

Laquelle ?

POLICHE

*Tu quoque!* ma fille!

THÉRÉSETTE

Quoi?... *Quoque?* Qu'est-ce que ça veut encore dire?

POLICHE

Je reçois une lettre qui émane d'un châtelain des parages où vous villégiaturez... Vous connaissez sûrement sa villa. Mais je vous demande de ne pas le nommer. Je puis vous dire pourtant que vous avez diné dernièrement avec lui. Il ignore à coup sûr que je vous connais aussi intimement.. Car il m'envoie des potins qui concernent votre ami... lequel, quoique pudique sociétaire de la Société nationale des Beaux-arts!... Fiohtre!

THÉRÉSETTE

Quoi? .. Qu'est-ce qu'il fait?... Il me trompe?

POLICHE

Tromper? C'est peu dire... Ah! il va bien pour son âge!...

ROSINE

C'est encore une blague!

POLICHE

Je le voudrais, mais la lettre ne laisse pas de doutes. Je crois de bonne camaraderie de vous avertir.

THÉRÉSETTE, *tendant la main.*

Faites voir?...

POLICHE

Ah! non! impossible... mais je peux vous lire

des mots... Connaissez-vous une dame en rouge...  
*(Il prend la lettre en main et la parcourt.)* qui habite  
 l'hôtel... qui a un chien blanc et qui canote de six  
 à sept toute seule?...

THÉRÉSETTE

Oui !...

POLICHE

On l'a aperçue pâmée dans les bras du pudique  
 sociétaire, votre protecteur et maître. Le canot  
 du crime porte cette inscription : « Quand même. »

THÉRÉSETTE

C'est le nôtre ! Ah ! mon Dieu !

ROSINE

Ne l'écoute pas !... Voyons, ma petite !

THÉRÉSETTE

Comment ne pas l'écouter ! A moins d'être som-  
 nambule, il ne peut pas savoir tout ça !... Je vais  
 avoir une attaque de nerfs...

ROSINE

Non, non ! Ne fais pas ça !...

THÉRÉSETTE

Quelle heure est-il ?

POLICHE

Six heures moins le quart...

THÉRÉSETTE

Dans un quart d'heure !...

POLICHE

Vous pouvez arriver à temps... mais dépêchez-vous... ils abordent...

THÉRÉSETTE

Je n'y serai jamais qu'à six heures un quart

POLICHE

C'est bien tard !...

THÉRÉSETTE

Je vais essayer du cent à l'heure... Mon chauffeur, où est-il?... Adieu, Rosine... adieu !...

ROSINE

Si vite... mais, ma chérie, écoute un peu...

THÉRÉSETTE

Rien ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce qui m'arrive là, moi ? (*A Poliche.*) Adieu, vous !... (*Lui tendant le poing.*) Je vous retiens !...

POLICHE

Les plaisirs de l'amour, Théréssette ! On est toujours à la merci de ces choses-là !...

ROSINE

Théréssette ! voyons ! La voilà qui court.

POLICHE

Laisse-la donc !...

ROSINE, *sur le perron, criant.*

Ne te bile pas, va ! ça n'en vaut guère la peine...  
Ne te bile pas !...

POLICHE

Tiens, elle a oublié ses toiles !... Ça fera d'excellentes cibles !...

## SCÈNE VI

ROSINE, POLICHE

ROSINE

Eh bien, tu as fait quelque chose de propre !..

POLICHE

Voilà l'auto qui disparaît dans un nuage de fureur !

ROSINE

Tu aurais vraiment pu te taire.

POLICHE

Chut, laisse-moi savourer les bruits de l'automobile qui s'enfuit. Il n'y en a pas de plus beaux dans la nature.

ROSINE

Pauvre fille ! lui dire ça tout cru, sans ménagements.

POLICHE

J'en voulais pour mon argent. Ça m'a coûté assez cher.

ROSINE

Comment ?...

POLICHE

Trois louis... Il m'a fallu casquer trois louis à son chauffeur pour avoir tous ces renseignements.

ROSINE

Mais alors, la lettre ?

POLICHE

La lettre, elle n'existe pas. (*Montrant en riant le papier qu'il tenait en mains tout à l'heure.*) C'est un prospectus !... Comme j'avais de bonnes raisons de désirer que ton amie déguerpît rapido, j'ai forgé ce petit roman avec les renseignements du chauffeur... Je suis arrivé à mettre ça debout... J'ai joué le rôle de la fatalité. Pan !... Et crois-tu qu'elle a filé vite !

ROSINE

C'est révoltant !.. Ah ! l'ignoble plaisanterie !... Le revoilà donc, le Poliche, dans toute sa splendeur... Je suis outrée !

POLICHE

Ne te frappe pas. Ce n'est rien... qu'un petit chien de ma chienne. Mais je le lui devais bien, à celle-là !...

ROSINE

Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette pauvre fille ?

POLICHE

Ce qu'elle m'a fait ! Je ne le devine que trop ! Tiens, il n'y aurait qu'à te regarder pour le savoir !... On vient de remuer l'eau... Ce qui était au fond est remonté à la surface... Depuis un quart d'heure, tu souffres peut-être, mais tu ne t'ennuies plus... C'est la première fois depuis un mois !

ROSINE

C'est tout ce que tu trouves pour t'excuser ? Tu me fais hausser les épaules !

POLICHE

Oui... mais, en attendant, qu'elle refiche les pieds ici, ta petite amie, et elle verra un peu...

ROSINE, *qui s'en allait, se retourne.*

Tu dis?... Tu veux rire?... Je reçois qui je veux et comme je veux, apprends-le.

POLICHE

Non... Pas ces commissionnaires-là. Je t'en réponds.

ROSINE

Ah! c'est trop fort... Tu ordonnes, maintenant!... Changement à vue, alors?... Tu faisais moins le fendant, mon cher, quand je n'avais qu'à siffler pour te faire ramper comme un chien... tu ne te rebiffais pas, alors, hein?... Tu étais trop heureux quand je supportais tes baisers, par pitié de toi, quand...

POLICHE

Nous ne sommes plus à ce temps-là!...

ROSINE

Vrai ment! Qu'est-ce que tu te crois donc, ici... le maître?

POLICHE

Non, mais l'amant... tout de même.

ROSINE

Comment dis-tu ça?... Répète-le, pour voir?... C'est toujours drôle!... L'a... quoi? l'a...?

POLICHE

Oui, ton amant, ton amant!... Cristi!... J'ai eu assez de mal pendant un an... Ça ne va pas recom-



mencer, j'espère... Ah! non!... Je t'ai... je te garde...

ROSINE

Ah! J'y vois clair enfin... Tu te découvres!... Chambrée, je suis chambrée.

POLICHE

Chambrée ou pas, tu es à moi!...

ROSINE

Enfin!... je saisis maintenant! J'ai été la dupe d'un bon roublard qui a joué sa petite comédie de sentiment pour boucler une maîtresse qui flat-tait son amour-propre... Et, en effet, il y avait de quoi!... Ah! J'ai été bien dupée, moi!... Mais trop tôt, mon cher, la volte-face!... tu as abattu ton jeu un peu vite!...

POLICHE

Si tu crois que je ne sens pas que tu y penses toujours, que tu l'as encore dans la peau, dans la chair... Tes bras le cherchent toute la journée.

ROSINE

Et quand cela serait? Après?

POLICHE

Tonnerre! Nous verrons bien!...

ROSINE

Qu'est-ce que tu feras?

POLICHE

Ah! Je ne sais pas... nous verrons... Je ne sais qu'une chose pour le moment, mais je la sais bien, par exemple, c'est que je t'ai et qu'on ne t'arra-

obéira plus à moi... Non, vrai... On ne va pas recommencer à me faire souffrir encore, à te reprendre... Voilà un an que je mène une vie odieuse, insupportable, de lâche et d'imbécile... J'ai bien le droit d'être un peu heureux à mon tour dans la vie... C'est injuste, c'est trop injuste à la fin.

ROSINE

Veux-tu que je te dise, moi, ce qu'il y a au fond de toute cette comédie?... Eh bien, tu es jaloux!... Tout ça, c'est la jalousie pour un beau garçon dont tu souffres, dont...

POLICHE

Ah! sagesse!... Tais-toi!... C'est cela que tu es... une fille, entends-tu, une fille!... qui m'écoute... qui...

ROSINE

Et tu vois! brave de d'homme laid qui essaye d'insulder, et de rattraper ainsi un pouvoir qui s'en va...

POLICHE

Gueuse!

ROSINE

C'est ça... frappe!... ça te manquait! Tu seras complet...

POLICHE

Et, d'abord, tu vas recommencer par rester là, toi.

ROSINE

Par exemple! tu es l'audace... tu vois!

*Il se soule et se jette à s'asseoir dans le grand fauteuil.*

POLICHE

Et bouge donc!... bouge!... *(Ils se regardent. L'air*

*yeux pétillent de haine. Rosine écume, immobile.)* On va voir un peu, maintenant !...

ROSINE, *essayant de se lever.*

Par exemple !

POLICHE, *bondissant, le doigt tendu.*

Bouge !... (*Sur cette menace, Rosine se rassied, ricanante, terrible. Poliche, blanc de rage, la garde en arpentant la pièce, de long en large. Silence, long silence. Peu à peu les poings se desserrent, glissent dans les poches, timides. Il va respirer à la fenêtre. Puis, tout à coup, la voix changée :)* En voilà-t-il du raffût !... Sommes-nous bêtes, mon Dieu... faut-il que nous soyons bêtes... là, là.. Venons-nous d'en sortir des folies !... Je crois qu'il est impossible de dire plus d'insanités en cinq minutes !... Mais qu'est-ce qui nous a pris, tout à coup, non, non, non !... Oh, chut... calme-toi... calme-toi !... Veux-tu quelque chose sur tes épaules ? Enlève donc tes babouches, va... et chauffe tes petons... ils sont gelés... (*Il lui met les pieds au feu et les chauffe, en les tenant dans sa main.*) Tu ne veux pas quelque chose sur les épaules ?...

ROSINE

Non.

POLICHE

Oh ! oh ! cette voix... On est bien... le premier feu de bois... Hein, qu'on est bien ?... Là ! donne ta menotte ! Ne la retire donc pas... Voyons... (*Il s'est assis sur la traîne de sa robe. Il lui a pris la main. Il y dépose un long baiser.*) Vois-tu, j'ai commis une grande gaffe, chouchou... Ç'a été le jour où j'ai parlé... Non, ne proteste pas... laisse... Tu répon-

dras après... J'ai cédé à la tentation du bonheur ! Ce fut une folie ! J'aurais dû nier, nier jusqu'à la gauche... On n'est pas tous les jours intelligent, voilà ce que ça prouve. Dans ton cœur, dans ton esprit... j'avais un double et je l'ai tué bien stupidement, puisque je ne pouvais pas le remplacer. Il y avait un Didier irremplaçable. Ce n'était pas tout à fait moi-même, c'était mon ombre, si tu veux, mais c'était elle que tu aimais... Tu la caressais comme un chien. C'était bon... J'ai cru que je pouvais me substituer à elle... tu l'as cru aussi... mauvaise affaire !

ROSINE

Pourquoi?... parce que je viens d'être un petit peu nerveuse... parce que...

POLICHE

Mais, ma pauvre fille, pas pour cela, pour tout !... Dès le premier jour, nous étions gênés dans les entournures... Nous avons commencé par les mots de politesse. Maintenant, nous arrivons aux mots irréparables, à ce qu'il ne faut jamais dire... jamais.

ROSINE, *d'une voix d'enfant grondée et repentante.*

Je ne les pensais pas, ces mots-là...

POLICHE

Je sais bien, parbleu !... Mais c'est trop déjà de les avoir dits... Demain, tu les penseras... (*Un soupir.*) Ah ! vieil ami Boudier, quelle gaffe tu nous avais fait faire !...

ROSINE

Mais je ne sais pas ce qui te prend. Je te laisse aller... Qu'est-ce que tu vas imaginer, maintenant ?

## POLICHE

Chut ! Ne proteste pas ! A quoi bon?... Crois-tu que je t'en veuille, ma petite chérie?... Tu fais tous tes efforts, au contraire... C'est touchant... c'est affreux!... et triste, triste.. tu n'as pas idée!.. Tu te débats gentiment dans l'incommensurable ennui que je t'apporte... Tu l'as d'abord fait avec précaution, comme une personne qui se retourne dans un lit pour ne pas déranger l'autre... Maintenant, tu t'énerves un peu plus... voilà la différence ! Ah ! tu as bien raison ! Je le savais que je n'étais pas drôle, en réalité !... Je suis moral, je suis bourgeois, je suis subtil... je suis mortel !... Je dois le dire, pourtant, jamais je n'aurais cru que je pouvais être ennuyeux à ce point-là !... Et jamais plus, même si je le voulais, je ne pourrais reprendre le fameux rôle qui t'amusait tant et qui m'était si facile ! Fini ! Le truc est débiné !... Tu ne t'imagines pas, après t'avoir amusée. . cent vingt-cinq jours — j'ai compté — ce que j'ai honte de t'embêter comme ça !...

## ROSINE

Mais, je ne sais pas où tu vas chercher toutes ces idées biscornues. Je ne m'ennuie pas le moins du monde ! Je suis calme, évidemment... je n'ai pas de raisons de sauter au plafond, mais je suis heureuse !.. Et je t'aime... d'amour !..

POLICHE, *souriant tristement.*

Oh ! par pitié, Rosine !... Il n'y a entre nous encore rien de vilain... ou si peu de chose ! Oublie les sottises que j'ai dites tout à l'heure dans ma colère... Allons jusqu'au fond de nous. Soyons

du moins sincères. C'est si beau, si rare de pouvoir, ne fût-ce qu'une minute, être soi, tout à fait... profondément. Ne gâchons pas cette minute. Oui, Rosine, fais-moi la grande joie, le grand honneur digne de ton Poliche, de ton vieux Poliche, d'être sincère... Mets ton âme, ainsi, comme je mets la mienne, enfant, sur tes genoux... C'est un grand moment que celui-ci... et tu souffres tant !...

ROSINE, *avec élan.*

Ah ! tu es le meilleur des hommes, toi !... Eh bien, oui, je souffre... c'est honteux à dire... mais, puisque tu l'as deviné, pourquoi m'en défendre ? Oui, je souffre !... Tu as une voix si douce, si câline pour vous faire avouer ces choses-là !

POLICHE

C'est la voix d'un homme qui en a entendu bien d'autres, Rosette !...

ROSINE, *le mouchoir sur les dents, à voix étouffée.*

C'est bête !... c'est honteux... mais c'est plus fort que moi... Ce n'est pas que je m'ennuie... non... mais je ne peux pas oublier certaines choses... La rupture, avec l'autre, a été trop brusque... peut-être trop rapide. C'était une querelle incomplètement vidée... tu comprends?... Alors, j'y repense...

POLICHE

Va ! va !... N'aie pas peur. Dis tout... Dis tout... C'est ton confident d'autrefois qui t'écoute. Tu te souviens ?...

ROSINE

Je ne peux pas ne point y penser !... C'est plus

fort que moi ! Je ne devrais pas te dire ça... mais tu me demandes d'être sincère... alors je parle... Et puis, tu te rends bien compte que ce n'est pas de l'amour, n'est-ce pas ? Toi qui as une nature si élevée, ces mesquineries ne peuvent pas t'atteindre. (*Baissant la voix.*) Je crois que je suis jalouse... C'est affreux, hein ? Tu dois bien me mépriser.

POLICHE

Ma pauvre enfant !... Te mépriser !

ROSINE

Si ! ce sont des sentiments très bas... Il faut que je le revoie !... Que veux-tu ? Je crois que, si je le revoyais, si je lui parlais, peut-être ça passerait... Ah ! j'ai honte de te dire ces choses... tiens ! J'aime mieux pleurer.

*Elle se détourne.*

POLICHE

Pauvre petite gosse ! J'aime ton chagrin, si simple, si naturel. (*Il lui prend la tête et la ramène à lui.*) Eh bien, il faudra aller le rejoindre.

ROSINE, *vivement.*

Oh ! non !... Après ce que tu m'as dit, tout à l'heure... je n'oserais jamais faire cela !

POLICHE

Si, si, il le faut, tu iras le rejoindre. Et c'est bien ainsi !... Je le veux... Moi, ça ne fait rien... ne t'en occupe pas... Il ne faut pas te faire un monde de ce que nous sommes autrement qu'autrefois. Au fond, on n'est pas si changé... on se comprend tout de même.

*Il lui caresse doucement le visage en la regardant avec un long sourire triste.*

ROSINE, *éclatant en sanglots et lui jetant les bras  
autour du cou.*

Poliche ! Mon bon Poliche !

POLICHE

Ah ! je le réentends donc enfin, ce nom chéri !... Didier, c'était vilain... Pleure, mon pauvre chou !... C'est si difficile, l'amour, va !... Pleurons ensemble, si tu veux. Savourons-la, cette mélancolie d'être nous .. tout simplement, de n'être que nous, ma chérie, comme nous sommes ! Tout ça est si injuste, si ridicule, si en dehors de nous.. Ah ! on ne fait pas ce qu'on veut dans la vie...

*Ils pleurent tous les deux. Le grand feu de bois, clair, illumine la pièce... et fait des ombres et des lumières bougeantes.*

ROSINE

Laisse-moi comme ça sur ton épaule .. Crois-tu, hein ?

POLICHE

Hé oui !... Que veux-tu !... Ce n'est pas plus ta faute que la mienne... Il y a des amours nés sincères et d'autres faux... Le nôtre était né affreusement faux. L'accordeur, en le mettant au point, l'a cassé. Il a suffi d'une seconde, d'un mot, crac ! Mais cela aura eu du bon, tout de même... Car je n'aurais jamais connu, sans cela, cette minute-ci dont je me souviendrai toute ma vie !... cette minute pendant laquelle j'aurai entendu palpiter ton cœur contre le mien... si pauvrement, si vraiment... (*Il lui écarte les cheveux sur le front.*) Il faut que tu deviennes heureuse... Si tu savais, je



ne t'aime que pour toi-même... C'est une vieille habitude que j'ai prise autrefois comme ça... j'ai été résigné tout de suite à la fatalité de notre amour... maintenant, il ne m'en coûtera plus beaucoup... Et je t'aime tant... tant ! Mon joli visage... ma petite... qui fait tout ce qu'elle peut pour être bonne. (*Se relevant.*) Eh bien, tu vois, comme c'est simple !... Quand on veut ! Allons, souris... voyons...

*L'obscurité dans la pièce est pleine. Seul le feu éclaire toujours leurs visages et la robe blanche de Rosine.*

UN DOMESTIQUE, ouvrant la porte de droite.

Madame, peut-on servir ?

POLICHE, fait signe que « oui ». Le domestique se retire et referme la porte. Poliche regarde Rosine, prostrée, pleurante, et répète.

Souris... tu vois, rien n'est changé, tu vois bien !... C'est comme d'habitude. Rosinette ! Allons, viens à table... lève-toi !... là... Donne la main... hop !... (*Il lui prend la main comme à une enfant, la fait se lever droite. Il lui passe le bras sous le sien, -- elle se laisse conduire machinalement.*) Ah ! et puis l'enfant va mettre ses babouches... voyez-moi ça !... parce qu'elle ne peut pas aller à la salle à manger, ses petits pieds nus, tout de même !

*Et, tendre et doux, il lui remet ses babouches l'une après l'autre, en souriant, pendant que la toile tombe.*

RIDEAU

## ACTE QUATRIÈME

Une buvette de chemin de fer, dans une petite gare aux environs de Paris. A gauche, la voie. Au fond, par les carreaux du buffet, on voit le prolongement de la voie, les rails qui luisent, les signaux, la plaine et un ciel gris de crépuscule d'automne. — Dans la salle, deux ou trois consommateurs, un paysan, un homme et la dame du comptoir, un pioupiou. — Didier et Rosine à une petite table.

### SCÈNE PREMIÈRE

ROSINE, POLICHE, UN GARÇON, UN HOMME, UN PAYSAN, UN PIOUSIOU, puis LA FEMME DE CHAMBRE. UNE FEMME, UN EMPLOYÉ.

LE GARÇON, *criant*.

Un bock !

L'HOMME, *au paysan*.

Alors, bonsoir. Si vous voyez Poudrette, dites-lui bien que je serai au greffe demain, à deux heures.

LE PAYSAN

Bien, monsieur Maillard. Entendu.

*L'homme s'en va.*

LE PIOUSIOU

A quelle heure pour Paris ?

## LE GARÇON

Dans douze minutes... à trente-sept. (*Il s'approche de Poliche et de Rosine, assis à une table et qui ne disent rien.*) Qu'est-ce que madame et monsieur vont prendre?

POLICHE, à Rosine.

Quoi?

ROSINE

Ça m'est égal.

POLICHE

Deux chartreuses, garçon... Il y a un courant d'air ici. Tu n'as pas peur d'attraper mal? (*Rosine fait signe que non.*) Et Lidoire?

ROSINE

Il est là, dans sa couverture. Il ne bouge pas.

POLICHE

Ah! dis-moi... m'autorises-tu à payer toutes les notes qu'on présentera?

ROSINE

Je ne sais pas s'il en reste; l'épicier, le charbon... des choses comme ça.

POLICHE

Du reste... avant que je ne sois parti!

ROSINE

Pourquoi? Tu m'as dit hier: quelques jours!

POLICHE

Evidemment, je ne resterai pas jusqu'à la fin de la location... jusqu'à la première neige. Le père Lecointe prétend qu'il y a quelques compagnies

de perdrix sur le plateau de Ferreuil... mais je crains fort que sa perdrix ne soit qu'un vulgaire lapin...

ROSINE, *le regardant avec expression.*

Poliche.

POLICHE

Quoi?

ROSINE

Donne ta main!

POLICHE

Prends garde.

ROSINE

Sous la table... Donne... (*Elle lui presse la main sous la table et le regarde dans les yeux. Le garçon les sert. Quant il s'éloigne :*) Eh bien, non, non, je ne pars pas... là!... dis un mot, un seul, et je reste...

POLICHE

Pas de bêtises, hein? Pas de dernière gaffe. Je ne veux pas que tu gardes un seul mauvais souvenir de moi!... Je ne te ferai pas l'aumône d'une rancune!... Quand tu penseras à moi, je veux que tu puisses te dire : « Il était gentil, tout de même. »

ROSINE

Oh! mais pourquoi parles-tu comme si l'on ne devait jamais plus se revoir? Tu me désoles!... On reste bons amis. Il faut que nous restions de bons amis. Enfin, c'est vrai, pourquoi pas? Réfléchis, je ne vois pas ce qui peut nous en empêcher... Au moins cela, puisque tu trouves qu'on ne peut plus être comme auparavant, puisque c'est ton idée... que tu ne veux pas admettre le... le...

POLICHE

Partage? Evidemment, ça arrangerait tout... Poliche, lui, aurait pu bien des choses... Maintenant, je n'oserais plus te regarder... Vois-tu, Rosine, les hommes sont de vilains égoïstes, qui ne sont pas commodes à satisfaire!

ROSINE

Tu viendras me voir au moins tout de suite... à ton retour à Paris... dis?... Je l'exige.

POLICHE

Sûrement, sûrement!

ROSINE

Tu ne veux pas prendre tout de suite un jour? Je t'attendrais à dîner.

POLICHE

Non... ça m'est difficile! Avant il faut que j'aille un peu à Lyon. Mon absence pourra se prolonger quelque temps.

ROSINE, *baissant la voix.*

Parce que tu comprends... on ne sait pas... l'avenir!

POLICHE

Oui... oui... l'avenir!

ROSINE

Embrasse-moi! Nous n'avons plus que cinq minutes!..

POLICHE

On va nous voir... la dame de la caisse...

ROSINE

Ah ! qu'est-ce que ça fait !...

POLICHE

Relève ta voilette, alors...

*Elle relève la voilette, il l'embrasse sur la bouche. On entend les trois coups de cloche.*

ROSINE

Ce que c'est bête, la vie ! ce que c'est bête ! Pour un peu, on serait à deux doigts d'être heureux ! Tu n'aurais peut-être qu'à vouloir... qu'à me retenir de force.

POLICHE

Je ne crois pas...

ROSINE

Mon bon ! mon seul ami !

POLICHE

Et surtout, ne t'accuse pas, ne va pas te mettre martel en tête. C'est une bien petite histoire que la nôtre, sans grande importance, va... Tu es exquise, voilà ce qui est sûr, tu es charmante... tu es un petit être charmant ! (*Il fait un geste vague dans l'espace.*) C'est comme ça et puis c'est comme ça... voilà ce qu'il faut se dire...

ROSINE

C'est toi qui ne veux pas que je reste avec toi !..

POLICHE

Non, non, je ne veux pas... C'est moi qui détruis notre bonheur... volontairement !... Dis-le toi bien,

afin de ne pas l'oublier plus tard, quand tu auras du chagrin. C'est moi qui aurai voulu...

ROSINE

Accompagne-moi au moins jusqu'à Paris... Tu ne veux pas? Pourquoi? Viens donc... Ça va être si triste, si triste, notre maison, ce soir... quand tu seras tout seul là dedans! Notre chambre!... Viens donc... tu reprendras le train demain...

POLICHE, *secouant la tête.*

Non... faut pas!...

ROSINE

Et puis, cela va occasionner des potins absurdes dont tu souffriras. C'est vrai! que diront les gens, tes amis, les miens, les camarades... ceux qui t'attendent?

POLICHE

Bah! un Poïche de perdu, dix de retrouvés... Combien y en a-t-il, comme moi, de ces garçons qui, durant un an ou deux, épatent Paris, renversent leur verre chez Maxim's, le remplissent bruyamment dans tous les Bodegas à la mode... attachent un instant leur légende aux éphémérides de ce monde, que j'ai traversé avec toi, Rosine, et que je quitte... J'ai eu des prédécesseurs. Après moi il y en aura d'autres. Pourquoi?... On se demande généralement, oui, pourquoi ils se sont trémoussés désespérément ainsi, les pauvres bougres! Moi, je sais. C'était à cause d'une femme pareille à toi, à cause d'un gant blanc parfumé entre tous. Ils ont disparu, comme je vais disparaître, de la circulation. On leur suppose une fin romanesque. Non.

Moi, je sais. Ils sont où je serai... à Lyon. Ils sont tous à Lyon... à Bordeaux... ils vendent du vin. Ce sont de bons passants provinciaux. Le dimanche ils pensent à leur jeunesse... Ils pensent à toi, Rosine.

ROSINE

Ah ! Poliche !

*Le garçon a allumé le bec Auer qui éclaire la buvette au plafond. Les disques au loin sont allumés.*

LA FEMME DE CHAMBRE, *venant de la voie et s'approchant.*

Madame, est-ce qu'on peut prendre la valise ?

ROSINE

Prenez...

*Elle prend une valise aux pieds de Rosine.*

LA FEMME DE CHAMBRE

Faut-il choisir un coin, madame ?

ROSINE

Oui, prenez le chien.

*La femme de chambre prend le chien, toujours roulé dans sa couverture.*

POLICHE

Bonsoir, Lidoire. Bonsoir, mon vieux... Bonne chance !

*On entend le timbre de la voie qui tressaille.*

ROSINE

C'est déjà le train ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Il est annoncé, oui, madame.



ROSINE

Allez. (*La femme de chambre s'en va.*) Chéri ! chéri ! m'amour ! Serre-moi, serre-moi fort la main... là... comme ça... regarde-moi bien dans les yeux... longtemps... longtemps... (*Elle lui a pris la main, ils se regardent longuement. On voit, sous sa voilette épaisse, briller ses yeux.*) Dis : Je t'aime !

POLICHE

Je t'aime.

ROSINE, *pleurant, à mots entrecoupés.*

Adieu, Didier !... Pourquoi n'as-tu pas... voulu... pourquoi ?

POLICHE

Chut !... Ce ne sont pas des choses à se dire, ma petite chérie, quand on n'a plus que deux minutes... Deux minutes ! Tu entends le train qui s'approche.

ROSINE

Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

POLICHE, *la regardant, doucement, longuement.*

Tu es exquise...

*Un employé passe avec un falot. Il commence à pleuvoir.*

ROSINE

Bientôt, hein ? N'oublie pas... Tout de suite ?

POLICHE

Oui.

ROSINE

Envoie-moi une carte postale demain... et prends garde à ta douleur à l'épaule... Ne reste pas trop dans cette maison humide...

POLICHE

Oui, oui...

*Au loin le disque change de couleur... On entend le train qui entre en gare.*

UN EMPLOYÉ, *capuchonné, crie en entrant.*  
Les voyageurs pour Paris!... en voiture!

POLICHE, *haut, à l'employé.*

Est-ce que madame a la voie à traverser?

L'EMPLOYÉ

Non. C'est de ce côté, à gauche.

• *Une femme traverse la buvette en hâte avec une petite fille.*

— LA PETITE FILLE

Maman, achète-moi une orange, dis.

LA FEMME

Mais il n'y a pas d'oranges... Ce n'est pas un buffet, ici... Allons, viens.

LA PETITE FILLE

Maman, dis...

LA FEMME

Es-tu assommante! Viens donc.

*Elles passent.*

POLICHE

Prends garde. Il ne faut pas manquer ton train (*Il frappe sur une soucoupe, le garçon s'approche.*) Ça fait, garçon?

LE GARÇON

Deux chartreuses .. Un franc vingt.

*Il rend la monnaie.*

LA FEMME DE CHAMBRE, *revenant.*

Il commence à pleuvoir... Madame veut-elle que je sorte un parapluie, des couvertures, pour traverser jusqu'au train? Il n'y a pas de marquise.

ROSINE

Non... passez devant... (*On voit le mouvement de quelques gens, de dos, sur le quai.*) Ah! je ne peux plus! Je ne peux plus, moi!

*Elle suffoque.*

POLICHE

Allons, il faut nous séparer ici! Ça vaut mieux. Je ne t'accompagne pas jusqu'au wagon.

ROSINE

Pourquoi?

POLICHE

Non! les hommes qui pleurent, tu sais, ça fait rire... Et puis, les adieux, les gens qui passent... j'ai horreur de ça... Voilà le train.

ROSINE

Didier...

*Elle se lève, ils se lèvent tous les deux.*

UN EMPLOYÉ, *dehors, crte.*

Pour Paris, en voiture! En voiture!

POLICHE

Tiens, n'oublie pas ton petit sac... Allons, un dernier sourire, Rosine... Adieu, ma vie!

ROSINE

Non, non, ne dis pas ça! A tout de suite!

POLICHE

Oui. (*Ils s'embrassent très simplement.*) Adieu, Rosine.

ROSINE

Je... je...

*Elle voudrait encore dire un mot, mais elle ne peut pas, elle ne peut plus, tant elle pleure, sa tête tassée dans les épaules*

UNE VOIX, dehors.

En voiture ! En voiture !

*Rosine passe et disparaît. Alors Didier s'accoude à la porte. Il reste ainsi quelques secondes les yeux fixés au dehors, puis timidement, maladroitement, il sort un petit mouchoir rose de son manteau, et l'agite un peu dans l'air. Le sifflet du départ. En s'en allant la tête basse, le col relevé, le chapeau enfoncé sur les yeux, il heurte un voyageur en retard qui traversait la buvette et qui laisse tomber sa canne.*

LE VOYAGEUR, d'un ton bourru.

Vous ne pouvez pas faire attention, vous ?

POLICHE, *se baisse, ramasse la canne, la lui remet en souriant à travers ses larmes et dit.*

...Pardon.

FIN











PQ  
2603  
A7A19  
1922  
t.4

Bataille, Henry  
Théâtre complet

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

